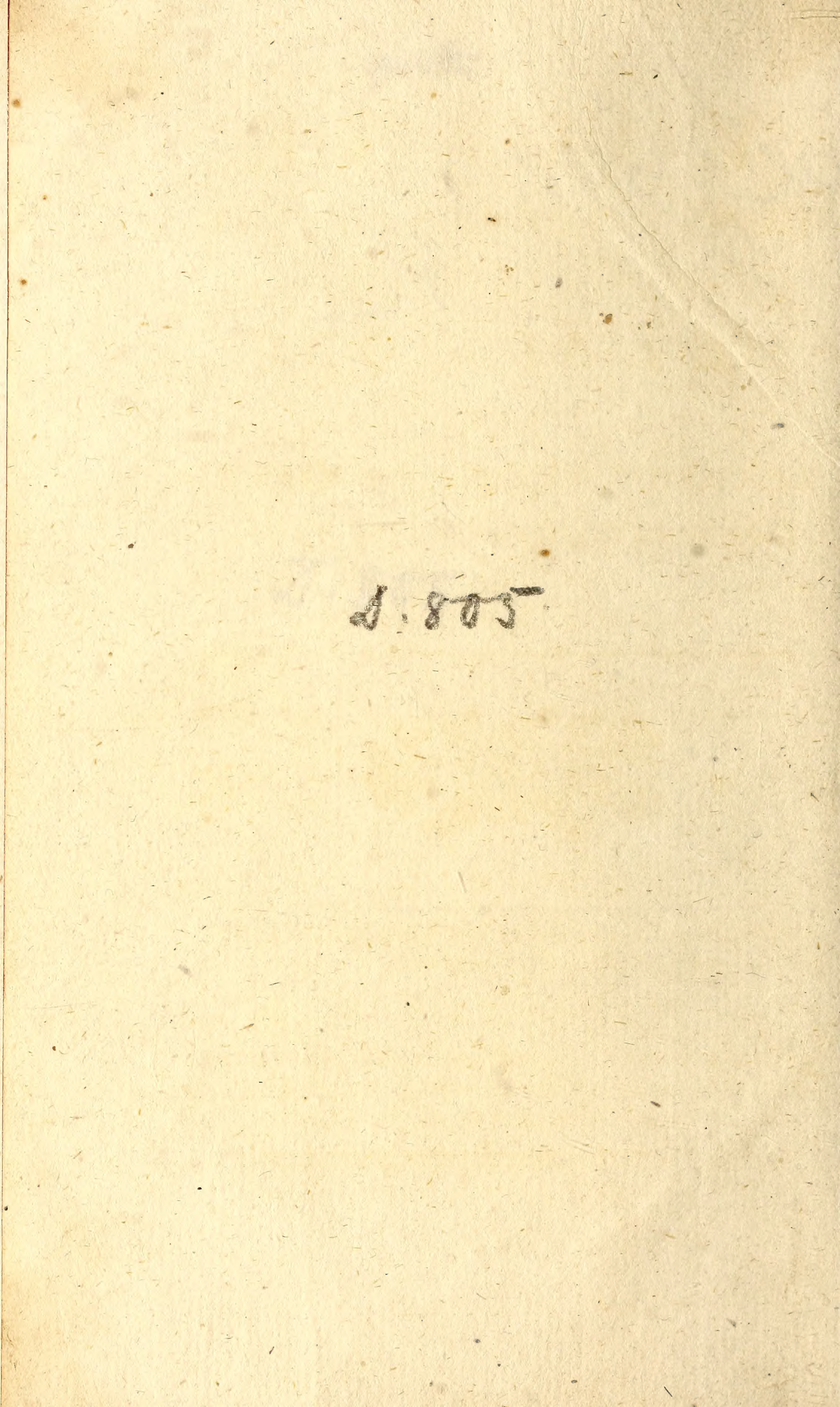


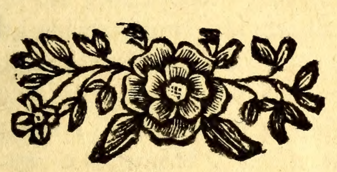





d.805

VOYAGE
DE MONSIEUR LE VAILLANT
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE,
PAR
LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,
Dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85.

TOME SECOND.





A PARIS,

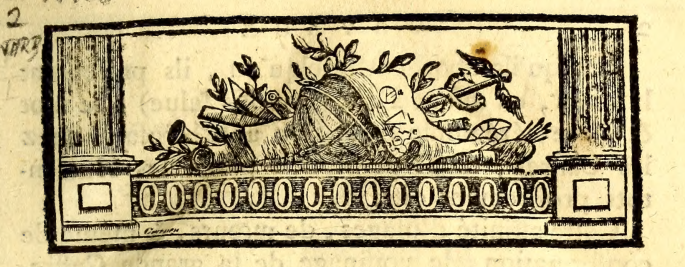
Chez LEROY, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, nº. 15.

Et se trouve A LIEGE,

Chez DUMOULIN, Imprimeur-Libraire, sur le grand Marché, vis-à-vis Neuvice ; & dans tous les Bureaux des Postes de l'Allemagne & des Pays-Bas.

M. DCC. LXXXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE.

DANS les trente-ſix heures que je venois de paſſer avec ces Gonaquois, j'avois eu le temps de faire des obſervations qui me devenoient utiles, particulièrement ſur leur parler. J'avois remarqué qu'ils *clappent* la langue comme les autres Hottentots : j'expliquerai par la ſuite ce que c'eſt que ce *clappement*, & la manière dont ils le varient. Avec un idiôme ſemblable, ils avoient cependant des finales que ni mes gens ni moi ne comprenions pas toujours.

Ils différoient des miens par la teinte de leur peau plus foncée, par leur nez moins camus, leur taille plus haute, mieux prononcée ; en un mot, par un air & des formes plus nobles. Les portraits de Narina & du Gonaquois, fidèlement copiés, peuvent donner une idée de ces différences.

Lorſqu'ils abordent quelqu'un, ils préſentent la main, en diſant *Tabé* (je vous ſalue) : ce mot & cette cérémonie, qui ſont auſſi d'uſage chez les Caffres, n'ont point lieu parmi les Hottentots proprement dits.

Cette affinité d'uſages, de mœurs, & même de conformation, le voiſinage de la grande Caffrerie, & les éclairciſſemens que j'ai reçus par la ſuite, m'ont convaincu que ces Hordes de Gonaquois, qui tiennent également du Caffre & du Hottentot, ne peuvent être que le produit de ces deux Nations qui ſe ſeront antérieurement croiſées.

L'habillement des hommes Gonaquois, avec plus d'arrangement ou de ſymmétrie, a la même forme que celui des Hottentots; mais comme ceux-là ſont d'une ſtature plus élevée, ce n'eſt point avec des peaux de Mouton, mais de Veau, qu'ils ſe font des manteaux. Ils les nomment également Kros : pluſieurs d'entr'eux portent à leur cou un morceau d'ivoire, ou bien un os de Mouton très-blanc, & cette oppoſition des deux couleurs fait un bon effet, & leur ſied à merveille.

Lorſque les chaleurs ſont exceſſives, les hommes ſe dépouillent de tout vêtement incommode, & ne conſervent que ce qu'ils appellent leurs Jakals : c'eſt un morceau de peau de l'animal ainſi nommé, dont ils couvrent les parties naturelles, & qui tient à la ceinture. Ce voile, négligemment placé, n'eſt qu'un vain meuble qui ſert aſſez mal leur pudeur.

Les femmes, plus coquette que les hommes, ſe parent auſſi bien davantage : elles portent le Kros comme eux. Le tablier qui cache leur

Pl. IV.



HOTTENTOT, GONAQUOI.

fexe, eft plus ample que celui des Hottentotes: il eft auffi très-artiftement travaillé. Dans les chaleurs, elles ne confervent que ce tablier avec une peau qui defcend par-derrière depuis la ceinture jufqu'aux molets.

Les jeunes filles au-deffous de neuf ans, vont abfolument nues; arrivées à cet âge, elles portent uniquement le petit tablier.

Je reviendrai bientôt à d'autres particularités qui diftinguent cette Nation; je ne l'ai point encore quittée.

Il étoit nuit lorfque le Hottentot que j'avois envoyé avec Haabas, arriva de fa horde. Il étoit accompagné de deux nouveaux Gonaquois, qui m'amenoient un Bœuf gras que leur Chef me prioit d'accepter. Narina en me faifant fouvenir de mes promeffes, m'envoyoit une corbeille de lait de Chèvre : elle favoit que je l'aimois beaucoup. Sa fœur avoit vu les préfens qu'elle avoit rapportés, & regrettoit de n'être pas venue avec elle vifiter mon camp : elle me faifoit remercier de ceux que je lui avois envoyés par fa mère; je tenois ces détails des deux meffagers de Haabas; je reçus le Bœuf & les Moutons qu'ils me préfentèrent; je les fis régaler de tabac & d'eau-de-vie. L'un deux reffembloit à Narina; je le pris pour fon frère; il n'étoit que fon coufin. Des traits pleins de douceur, & la taille la mieux deffinée, faifoient de cet homme un des plus beaux Sauvages que j'euffe encore vus. Ce fut lui qui me donna fur les Gonaquois des détails que m'avoit laiffé ignorer Haabas : il m'apprit qu'avant la guerre des Caffres, fa horde n'étoit compofée que d'une

feule famille, dont le grand-père de Narina avoit été le dernier Chef; qu'à fa mort elle étoit reftée long-temps fans Capitaine; mais que, la guerre étant furvenue, la Horde de Haabas, qui habitoit autrefois les bords de la rivière près de fon embouchure, étoit venue fe joindre à la fienne pour réunir leurs forces en cas d'attaque de la part de l'ennemi commun; que, dans les commencemens, l'arrivée de Haabas avoit occafionné bien des troubles; que la Horde ne vouloit point le reconnoître, prétendant qu'elle étoit maîtreffe de fe choifir elle-même un Chef, & qu'il n'étoit pas jufte que des nouveaux-venus fiffent la loi à une Horde qui avoit bien voulu les recevoir chez elle: il ajoutoit qu'on s'étoit livré de part & d'autre à de longues querelles, à quelques combats; qu'il y avoit eu du fang de répandu, quelques Sauvages tués, beaucoup de bleffés; mais qu'enfin l'intérêt commun les ayant un jour obligés de fe réunir contre une incurfion fubite des Caffres, la conduite courageufe & prudente de Haabas, qui avoit repouffé cette attaque, l'avoit fait unanimement proclamer Chef de deux Hordes, qui, par les alliances, les mariages & la bonne amitié, actuellement n'en faifoient plus qu'une feule.

Mon eau-de-vie commençoit à opérer fur le cerveau de ces deux Gonaquois: ils étoient fi fort en train de jafer, qu'ils ne tariffoient point dans leurs récits. Il étoit une heure du matin, lorfque je les quittai, pour aller repofer; je recommandai à mes gens d'imiter mon exemple, attendu que je deftinois la journée du lendemain pour une grande chaffe aux oifeaux, &

que le point du jour étoit marqué pour le départ.

Je me mis en marche avec le ſoleil. Le couſin de Narina me demanda la permiſſion de me ſuivre : il ſe faiſoit une fête, diſoit-il, de me voir tirer mon fuſil à pluſieurs coups : phénomène qu'il ne pouvoit concevoir.

Je lui avois donné ma carabine à porter, parce qu'il pouvoit arriver, chemin faiſant, que nous rencontraſſions du gros gibier.

La curioſité d'*Amiroo* (c'étoit le nom du couſin de Narina) ne tarda pas à être ſatisfaite. A la portée ordinaire, nous nous approchâmes d'un Vautour que j'avois vu arrêté ſur une pointe de rocher. Mon premier coup le bleſſa ; comme il partoit, mon ſecond l'abattit. Les camarades d'Amiroo, de retour à la Horde, lui avoient bien dit que je pouvois tirer pluſieurs coups de ſuite ; mais, jugeant tout naturellement de mon arme par les ſiennes, il ne pouvoit croire qu'on pût bleſſer deux fois avec la même flèche décochée : il fut donc étrangement ſurpris d'entendre mon ſecond coup, & de voir l'animal abattu. Il auroit bien ſouhaité, diſoit-il, poſſéder une arme pareille, pour ſe battre avec les Caffres ; il formoit ce vœu d'un air & d'un ton à me faire préſumer que l'homme, s'il n'eſt pas le plus fort des animaux, en eſt né le plus noble & le plus courageux. Il me demanda pourquoi les Colons n'avoient point de fuſils ſemblables : cette queſtion me parut pleine de ſens ; quoi qu'il en ſoit, il me fut impoſſible d'y répondre. Non-ſeulement les Colons n'en poſſédoient aucun en effet, mais même, avant mon arrivée, ils n'en avoient jamais vu, & dans toutes les habita-

tions éloignées du Cap, on parloit de mon fusil comme d'une merveille, une curiosité sans exemple.

Au milieu de nos conversations, j'avois cru m'appercevoir qu'Amiroo imaginoit qu'il m'étoit possible de tirer indéfiniment à ma volonté : j'en fus convaincu par la question embarrassante qu'il me fit bientôt. Un Milan passa sur nos têtes; je lui envoyai mes deux coups, il fit seulement un crochet, & continua sa route. Amiroo me demanda pourquoi je ne tirois pas jusqu'à ce que je l'eusse tué : je n'eus d'autre réponse à lui faire, sinon que l'oiseau étoit trop commun, & que je ne m'en souciois pas; que tant de bruit d'ailleurs pouvoit en écarter d'autres, dont j'étois plus curieux. Par ce détour tout mal-adroit, j'évitois de lui expliquer ce qu'il étoit prudent qu'il ignorât toujours, & j'augmentois le crédit & l'idée de supériorité qu'imprime part-tout un Blanc à toute espèce de Sauvage.

Ma chasse fut assez heureuse. Entr'autres pièces, je tuai un Coucou, qui, dans ce genre, formera une espèce nouvelle entièrement inconnue. Son plumage n'a rien de remarquable; il est presque, par tout le corps, d'un brun noir; son ramage est composé de plusieurs sons diversement accentués; il se fait entendre de fort loin. Comme il passe des heures entières à chanter sans aucune interruption, il se trahit lui-même, & appelle le chasseur. Je l'ai nommé le *Criard* dans mon Ornythologie.

Je tuai aussi quelques Gobe-Mouches & beaucoup de Touracos, dont nous fîmes des fricas-

ſées bien ſupérieures à celles de Pintades & de Perdrix, miſes à la même ſauce.

Le couſin de Narina me voyant abattre auſſi légèrement toutes ſortes de petits oiſeaux, auprès de lui, me pria de lui prêter mon fuſil pour eſſayer ſon adreſſe : il n'étoit pas de ma politique de lui donner des leçons utiles. Sans chercher à paſſer pour ſorcier, je voulois qu'il ſe perſuadât par ſa propre expérience, qu'il exiſte une énorme diſtance entre un Européen & un Hottentot. Je chargeai mon fuſil, mais ſans y mettre de plomb ; je le laiſſai tirer tant qu'il voulut ; il s'impatientoit de ne rien voir tomber : j'aurois chargé l'arme à l'ordinaire, qu'il n'eût pas été pour cela plus heureux ; car, dans la crainte d'avoir le viſage brûlé par l'amorce, il détournoit la tête en même-temps qu'il appuyoit ſur la détente ; ſa mal-adreſſe auroit pu néanmoins le ſervir : c'eſt pourquoi j'avois préféré de ne rien donner au haſard ; car il eſt certain que, s'il avoit tué un ſeul oiſeau, mon crédit baiſſoit auſſi-tôt dans ſon eſprit, & par ſuite, dans toute ſa Horde : ſi l'opinion ne garantiſſoit pas ma perſonne, elle ſervoit du moins mon amour-propre.

Comme nous regagnions le camp, nous rencontrâmes, à deux cents pas de nous, une troupe de Bubales ; j'en tuai un d'un coup de carabine : cela parut bien étrange à mon compagnon. En ſe rappellant qu'à quinze pas, il n'avoit pu, en pluſieurs coups, abattre un miſérable oiſeau ; il meſuroit avec étonnement la diſtance prodigieuſe, entre le Bubale & nous. Ses réflexions l'attriſtoient ; il en étoit accablé. Je le conſidérai avec attendriſſement, & pris ſoin de le conſoler. Bon

A iv

jeune-homme qui ne ſavois pas tout ce qu'a de précieux & de touchant cette ſimplicité, qui te faiſoit ſi petit devant ton ſemblable! Ah ! garde long-temps ton heureuſe ignorance, puiſſé-je être le dernier Etranger qui, d'un pas téméraire, ait oſé fouler tes champs, & que ta ſolitude ne ſoit plus profanée !

Nous couvrîmes le Bubale de branchages ; &, de retour au logis, je l'envoyai chercher avec un Cheval.

Pour amuſer Amiroo & ſon camarade, j'employai le reſte du jour à dépouiller mes oiſeaux ; je les retins pour la nuit, en leur annonçant que, le jour ſuivant, ils me conduiroient eux-mêmes à leur Horde. Cette nouvelle fut le ſignal d'une joie très-vive ; la ſoirée ſe paſſa gaîment ; nous prîmes à l'ordinaire le thé à la crême devant un grand feu : j'avois fait tuer un des Moutons que m'avoit envoyés Haabas ; le ſouper fut charmant ; on danſa ; on fit de la muſique, & la Lyre immortelle ne fut point oubliée. J'en donnai deux à mes hôtes ; ils en avoient vu dans les mains de tous ceux de la Horde qui m'étoient venu viſiter avant eux : la réputation de cet inſtrument s'étoit bientôt répandue ; ils mouroient d'envie d'en avoir, & n'avoient oſé m'en demander. En allant au-devant de leurs déſirs, j'augmentai d'autant plus la conſidération & l'amitié qu'ils avoient pour moi.

Lorſque l'heure du ſommeil fut venue, je prévins tout mon monde ſur le voyage du lendemain, & je recommandai à Klaas que mes deux Chevaux fuſſent prêts à la pointe du jour.

A mon réveil, le camarade d'Amiroo étoit

parti pour prévenir Haabas de la visite que j'allois lui rendre, dans le jour même.

Quelle que soit l'immensité des déserts de l'Afrique, il ne faut pas calculer sa population par celle de ces essaims innombrables de noirs qui fourmillent à l'Ouest, & bordent presque toutes les côtes de l'Océan, depuis les isles Canaries, ou le Royaume de Maroc, jusqu'aux environs du Cap de Bonne-Espérance. Il n'y a certainement aucune proportion d'après laquelle on puisse établir des apperçus même hasardés. Depuis que, par un commerce approuvé par le plus petit nombre, en horreur au plus grand, de barbares navigateurs d'Europe ont porté ces Negres par des appâts détestables à livrer leurs prisonniers, ou les plus foibles d'entr'eux, ils sont devenus, en proportion de leurs besoins, des être inhumains & perfides : le Chef a vendu son sujet; la mère a vendu son fils, & la Nature complice a fécondé ses entrailles!

Mais ce trafic révoltant, exécrable, est encore ignoré dans l'intérieur du Continent. Le désert est strictement le désert : ce n'est qu'à des distances éloignées qu'on y rencontre quelques peuplades toujours peu nombreuses, vivant des doux fruits de la terre, ou du produit de leurs bestiaux : il faut faire une longue marche, avant d'arriver d'une Horde à une autre. La chaleur du climat, l'aridité des sables, la stérilité de la terre, la disette d'eau, les montagnes décrépites & graniteuses, les animaux féroces, & plus que tout cela, sans doute, l'humeur un peu phlegmatique, & le tempérament froid du Hottentot, sont des obstacles à la réproduction de l'espèce :

il eſt peut-être ſans exemple qu'un père ait compté ſix enfans.

Auſſi le Pays des Gonaquois où je m'étois enfoncé, ne raſſembloit pas trois mille têtes, ſur une étendue de trente ou quarante lieues; & la Horde de Haabas qui montoit tout au plus à quatre cents perſonnes, de tout âge, de tout ſexe, paſſoit pour l'une des plus conſidérables de la Nation.

Ce n'étoit plus ici ces Hottentots abâtardis & miſérables, qui languiſſent au ſein des Colonies, habitans mépriſables & mépriſés, qui ne connoiſſent de leur antique origine que le vain nom, & ne jouiſſent qu'aux dépens de leur liberté d'un peu de paix qu'ils achetent bien cher par les travaux exceſſifs des habitations, & le deſpotiſme de leurs Chefs, toujours vendus au Gouvernement! Je pouvois enfin admirer un peule libre & brave, n'eſtimant rien que ſon indépendance, ne cédant point à des impulſions étrangères à la Nature, & faites pour bleſſer leur caractère franc, vraiment philantropique & magnanime.

Je ne voulois point me rendre chez cette Nation reſpectable comme un Chaſſeur harraſſé, que la fatigue & la faim ont contraint de s'arrêter au premier gîte. J'avois formé le deſſein de m'y préſenter *in fiochi*, dans un appareil impoſant, & tout-à-la-fois honorable pour ce peuple & pour moi.

Dès le matin, je fis une toilette entière : j'arrangeai mes cheveux. Après leur avoir donné une tournure diſtinguée, je les ſurchargeai de poudre, comme j'aurois fait pour me rendre

dans un cercle d'élégans. Je peignis ma barbe, & lui fis prendre le meilleur pli poſſible. Ce n'étoit ni par fantaiſie, ni par un goût biſarre, que je l'avois laiſſé croître pendant un an, comme on l'a ridiculement débité par le monde ; ce n'étoit pas non plus, comme ces Voyageurs herboriſtes, paſſionnés pour la follicule & le ſéné, en punition de ce que je ne découvrirois pas aſſez tôt à mon gré telle plante diaphorétique, ou tel inſecte inappercevable. Ma politique m'en avoit fait la première loi. La longueur de ma barbe n'étoit point abandon, négligence de moi-même : la propreté Hollandoiſe la plus ſcrupuleuſe fait mes délices. Ce n'eſt pas pour un Créole d'Amérique un ſimple beſoin d'habitude, c'eſt une volupté. Dans mes courſes, je changeois de linge & de vêtemens juſqu'à trois fois par jour ; mais le projet de laiſſer croître ma barbe avoit été médité long-temps avant de partir du Cap. J'étois inſtruit des guerres des Caffres avec les Colons, & que ces derniers ſont en horreur aux Sauvages : je pouvois être rencontré des uns ou des autres. Il étoit donc eſſentiel, autant par mon extérieur, que par ma conduite & mes manières, de me donner un air abſolument étranger qui prouvât qu'il n'y avoit rien de commun entre les Colons & moi. Ce plan m'a très-bien réuſſi, dans toutes les Hordes que j'ai parcourues, je me ſuis vu toujours accueilli comme un être extraordinaire & d'une eſpèce nouvelle. Un dégoût invincible pour le tabac & l'eau-de-vie, tant priſés des Colons & des Sauvages, ajoutoit encore à leur étonnement. L'idée de cette prévention favora-

ble, qui ne pouvoit m'échapper, me donnoit une assurance, une intrépidité même qui m'ont procuré de grandes jouissances inconnues à d'autres Voyageurs. Rien ne m'arrêtoit : je marchois & me présentois sans trouble. C'est ainsi que j'eusse traversé tout le centre d'Afrique, jusqu'en Barbarie, sans la plus légére inquiétude, si la terre ne s'étoit point, pour ainsi dire, refusée sous mes pas : mais la soif & la faim cruelle seront à jamais une barrière insurmontable à qui voudroit tenter une entreprise aussi hardie.

Ma barbe étoit donc ma sauvegarde essentielle; mais elle me rendoit un service journallier non moins précieux. Lorsque j'étois en marche, j'avois, en la lavant, la précaution d'y laisser toute l'eau qu'elle pouvoit retenir. Durant les chaleurs du jour, c'étoit pour mon visage un rafraîchissement qui me soulageoit beaucoup.

Cette première partie de ma toilette achevée, je m'habillai le plus proprement possible. Parmi mes vestes de chasse, j'en avois une d'un brun obscur, garnie de boutons d'acier taillés à facettes : j'en fis mon habit de cérémonie. Les rayons du soleil tombant sur ces boutons dans tous les sens, devoient par leur réfraction, jetter un éclat bien propre à me faire admirer par tous ces Sauvages. Je mis un gilet blanc sous cette veste : à défaut de bottes, je me servis d'un pantalon de Nanquin; ce qui m'a toujours paru pour le moins aussi noble. J'avois encore dans ma garde-robe une paire de souliers à l'Européenne; je les chaussai, & n'oubliai point mes grandes boucles d'argent, par hasard fort brillantes. Je désirois ardemment un chapeau bordé

d'or : il fallut s'en paſſer. Mon pantalon rendant inutiles les boucles de caillou du Rhin de mes jarretières, j'en fis une agraphe avec laquelle j'attachai ſur mon chapeau, tel qu'il étoit, un magnifique panache de plumes d'Autruches de toute leur longueur.

Mais que j'étois en peine pour l'équipage de mon cheval ! Il ne répondoit guères aux ornemens du maître. A la place de cette magnifique peau de Panthère, qu'on eût trouvée ſuperbe en France, & qui ne diſoit rien à l'œil d'un Sauvage, quelle figure radieuſe n'eût pas faite ſur ma bête la plus mauvaiſe des houſſes de drap rouge qui trotte régulièrement toutes les ſemaines de Paris à Poiſſy, tant il eſt vrai que la rareté des objets y met ſouvent tout le prix, en même-temps qu'elle en conſtitue le mérite !

J'avois annoncé à mon fidèle Klaas qu'il monteroit à cheval avec moi, & qu'il me ſerviroit d'écuyer : il s'étoit lui-même arrangé de ſon mieux. Mais jaloux de le faire paroître avec diſtinction, je lui donnai une de mes vieilles culottes, qu'il ne mit pas ſans prendre un air de vanité qui annonçoit en même-temps le plaiſir que lui faiſoit ce cadeau, & l'importance qu'il recevoit de cette décoration.

Tout étant prêt pour le départ, je dépêchai deux de mes Chaſſeurs avec leurs fuſils, pour prévenir la Horde de mon arrivée ; & bientôt moi-même, après avoir déjeûné, je mis mon poignard à ma boutonnière, une paire de piſtolets à ma ceinture, une autre à l'arçon de ma ſelle avec mon fuſil à deux coups, & je montai à

cheval. Klaas en fit autant : il portoit ma carabine, & me fuivoit conduifant quatre de mes chiens. Il étoit fuivi, à fon tour, de quatre Chaffeurs qui efcortoient un autre de mes gens, chargé de porter une caffette qui contenoit deux mouchoirs rouges, des anneaux de cuivre, des couteaux, briquets, & quelques autres préfens que je voulois faire à la Horde. Amiroo marchoit à notre tête, pour nous guider dans la route.

Nous côtoyames d'abord la rivière en la remontant pendant près d'une heure; après quoi, nous la faifant quitter, Amiroo nous conduifit entre deux hautes montagnes, dans une gorge étroite, dont la longueur & les finuofités n'avoient guères moins de deux lieues. Au bout de ce défilé, revenus à cinq ou fix pas de la rivière, le Pays s'ouvrit devant nous, & de-là, me montrant du doigt une petite éminence fur laquelle j'appercevois un Kraal, notre guide m'avertit que c'étoit celui de Haabas. Nous n'en étions qu'à dix portées de fufil : le chemin avoit été plus long que je ne l'avois compté : nous avions employé trois grandes heures à cette marche.

Lorfque je ne me vis plus qu'à deux cents pas de la Horde, je lâchai mes deux coups, & j'en fis faire autant à mes quatre Chaffeurs : les deux autres que j'avois envoyés en avant répondirent à notre falut par leur décharge, & ce fut pour toute la Horde le fignal d'un cri de joie général. Je n'entremêlerai point de réflexions une fcène auffi touchante ; le Lecteur fenfible partage les douces émotions de mon ame, & préfère un récit tout véridique & tout fimple.

Je voyois tout le monde ſortir des huttes, & ſe raſſembler en pelotons; mais, à meſure que j'approche, les femmes, les filles & les enfans diſparoiſſent, & chacun rentre chez ſoi; les hommes, reſtés ſeuls, ayant leur Chef à leur tête, viennent à ma rencontre: mettant alors pied à terre: TABÉ, TABÉ, Haabas, dis-je au bon veillard en prenant ſa main que je preſſai dans la mienne. Il répondit à mon ſalut avec toute l'effuſion d'un cœur reconnoiſſant, & touché de cette marque d'honneur dont il étoit le principal objet. J'eſſuyai le même cérémonial de la part de tous les hommes, excepté que, ſupprimant par reſpect le ſigne de la main, ils le remplacèrent par celui de la tête de bas en-haut; & qu'en prononçant TABÉ, ils accompagnoient ce mot d'un clappement plus ſenſible.

Chacun en particulier m'examinoit avec la plus grande attention; juſqu'aux moindres détails de ma toilette, tout frappoit leurs regards. Haabas lui-même, qui ne m'avoit vu qu'en négligé dans mon camp ou dans mon équipage de chaſſe, paroiſſoit émerveillé de mes rares ajuſtemens; il me ſembloit qu'il me montroit une déférence plus marquée, un air plus reſpectueux que par le paſſé.

J'avois quitté mon Cheval à l'ombre d'un gros arbre, ſous lequel on étoit venu me complimenter; je n'y reſtai que quelques minutes pour me rafraîchir; je me faiſois une fête de contempler cette Horde intéreſſante, & je m'y rendis eſcorté de toute la troupe. A meſure que je paſſois devant une des huttes qui, comme celles des Hottentots, n'ont qu'une ouverture fort baſſe,

la maîtreſſe du logis qui s'étoit d'abord montrée pour me voir venir de loin, ſe retiroit auſſitôt; de telle ſorte qu'obligé de me baiſſer à tous momens pour examiner l'intérieur, c'étoit pour moi un ſpectacle très-curieux que ces viſages bruns, immobiles & collés, pour ainſi dire, à la muraille, dans le plus profond de la hutte, n'offrant par-tout que des portraits à la Silhouette. J'aurois pu me faire écrire chez toutes ces Dames; car je n'y avois été reçu par aucune.

Cependant elles s'apprivoiſèrent peu-à-peu, & je me vis à la fin entouré. On me préſenta du lait de tous les côtés. Narina n'étoit point encore du nombre des curieuſes : je demandai de ſes nouvelles; on courut pour la chercher; elle arrivoit portant une corbeille de lait de Chèvre tout chaud qu'elle vint m'offrir avec empreſſement. J'en bus de préférence, autant à cauſe des graces naturelles qu'elle mit dans ce préſent, que de la propreté qu'elle avoit eue l'attention de donner à ſon vaſe, que n'avoient point, à beaucoup près, ceux des autres.

Du reſte, toutes ces femmes, dans leur plus grande parure, graiſſées & boughouées à frais, les viſages peints de cent manières différentes, montroient aſſez tout le bruit qu'avoit fait dans la Horde la nouvelle de mon arrivée, & la conſidération ſingulière qu'elles avoient pour l'Etranger. Narina s'étoit parée des préſens que je lui avois faits; mais ce ne fut pas ſans une extrême ſurpriſe que je m'apperçus qu'elle n'avoit point ſuivi l'étiquette comme ſes camarades, & qu'elle avoit ſupprimé les onctions. Elle ſavoit à quel point me plaiſoit ce raffinement de

coquetterie,

coquetterie, & quoi qu'eût dû lui coûter cette privation, elle ſe l'étoit impoſée pour me plaire. Elle me préſenta ſa ſœur qui me parut jolie; mais, ſoit que la prévention m'aveuglât, ſoit que l'odeur de ſes onguens m'eût rebuté, je ne lui trouvai point l'air agaçant de Narina, & ne ſentis rien pour elle.

Arrivé chez Haabas, il me montra ſa femme: elle n'avoit rien qui la diſtinguât de autres, & je vis là, comme on le voit ſouvent ailleurs, que Madame la Commandante étoit richement vieille & laide: cela n'empêcha point qu'en courtiſan délié, je lui préſentaſſe un mouchoir rouge, qu'elle reçut ſans façon, & dont elle ceignit ſur le champ ſa tête. J'ajoutai à cette offre un couteau, un briquet; mais, comme j'avois envie de connoître ſon goût, & que j'étois bien-aiſe de voir une femme Sauvage dans l'embarras du choix pour ſes ajuſtemens, je lui montrai toute ma pacotille de verroterie, la priant de choiſir elle-même ce qui lui plairoit davantage. Je ne jouis pas de la ſatisfaction que je m'étois promiſe; elle ſe jetta ſans balancer ſur des colliers blancs & des rouges; les autres couleurs, diſoit-elle, trop analogues à ſa peau, ne faiſant nul effet, & n'étant pas de ſon goût. J'ai toujours remarqué qu'en général, les Sauvages ne font pas grand cas du noir & du bleu. Je lui donnai encore du gros fil de laiton pour deux paires de bracelets: cet article me parut être celui qu'elle eſtimoit davantage.

Ces préſens n'étoient point regardés ſans envie de la part des autres femmes; elles levoient les mains avec extaſe, & déclaroient à haute voix

dans leur admiration, que l'époufe de Haabas étoit la plus heureufe des femmes, & la plus brillante en bijoux qu'on eût jamais vue dans toutes les Hordes de la Nation Gonaquoife.

Je fis enfuite diftribution du refte de la verroterie que j'avois apportée, & j'avoue de bonne foi que je manœuvrai de façon, que les jeunes & les plus jolies furent les mieux partagées.

Je donnai aux hommes des couteaux, des briquets & des bouts de tabac : mon intention, en venant moi-même vifiter cette Horde, étoit que toutes les familles qui la compofoient, fe fentiffent de mes largeffes ; & la pacotille que j'avois apportée ne laiffoit pas d'être confidérable.

Haabas me pria de la part de plufieurs vieillards impotens qui ne pouvoient fortir de leur loge, de le fuivre & de les aller vifiter. Je me prêtai fans peine à fon défir ; nous entrâmes dans leurs huttes. Ils étoient tous gardés par des enfans de huit à dix ans, chargés de leur donner leur nourriture & tous les foins qu'exige la caducité. Cette inftitution refpectable chez des peuples Sauvages me toucha fortement : j'en témoignai toute ma fatisfaction à mon conducteur. Quoique ces vieillards, pour la plupart, ne fuffent retenus que par leur grand âge, & non par ces infirmités qui font l'appanage ordinaire des peuples civils, je remarquai avec furprife que leurs cheveux n'avoient point blanchi, & qu'à peine appercevoit-on à leur extrémité une légère nuance grifâtre.

Je fus conduit, après cela, vers une hutte abfolument écartée de toutes les autres ; elle renfermoit (quel fpectacle !) un malheureux cou-

vert d'ulcères, de la tête aux pieds. Je me baissois pour entrer ; une odeur infecte qui sortoit de cette hutte me fit reculer d'horreur. Cette pauvre créature étoit là, gisante depuis plus d'un an, sans que personne osât l'approcher, tant on craignoit la communication de sa maladie, qui passoit pour contagieuse ! Sa femme, en effet, & deux enfans venoient d'en mourir il n'y avoit pas deux mois. On lui jettoit sa nourriture à l'entrée de sa loge ou plutôt de sa tombe ; car ce n'étoit plus un être vivant. Son état, vraiment déplorable, m'inspira de la pitié ; il croupissoit depuis long-temps dans l'ordure & ses déjections. Combien je me sentis peiné de ne pouvoir par un remède efficace, apporter quelque soulagement à ses maux !

J'avois beau me souvenir qu'à Surinam nous recueillons nous-mêmes le baume de Copahu, & celui de Racassir, qui, je crois, est le Tolu de la pharmacie, & qu'avec ce seul secours nous guérissions facilement nos Nègres. Je n'en étois pas pour cela plus avancé ; l'Afrique ne m'offroit aucune des ces plantes salutaires, ou du moins si elles y croissent, dans quel lieu devois-je les aller chercher ? Il me vint pourtant dans l'esprit un moyen, sinon de guérir entiérement ses douleurs, du moins d'en suspendre un peu la durée.

Je commençai par tranquilliser les esprits de ces bons Sauvages, en les assurant que la maladie n'étoit point contagieuse ; qu'elle ne pouvoit se communiquer ni par le contact immédiat du malade, bien moins encore par l'air environnant. Pour les persuader davantage, je

leur dis avec fermeté qu'elle m'étoit très-connue. Sans cette précaution, le dessein que je formois pour le soulagement du misérable couroit grand risque d'avorter, une prévention invincible leur faisant craindre à tous une épidémie. Ils m'en crurent heureusement, & promirent d'exécuter tout ce que j'ordonnerois.

Je leur dis donc qu'il seroit à propos de faire au moribond une friction générale avec de la graisse de Mouton fondue; que ce remède innocent restitueroit à la peau desséchée de cet homme, un peu de souplesse, & lui procureroit du moins la facilité de se mouvoir. Je lui fis donner plusieurs nattes, en le priant de faire quelques efforts pour les passer sous lui. Tout foible qu'il étoit, il réussit au gré de mon désir. Je proposai alors de lui construire une nouvelle hutte, & de l'y transporter. Cet avis fut reçu avec des exclamations par tous les assistans. Pour ne pas donner à leur bonne volonté le temps de se refroidir, mes gens & moi mîmes la main à l'ouvrage, & la hutte fut bientôt achevée & en état de recevoir le malade.

J'ai toujours pensé que cet homme avoit été atteint du fléau destructeur qui empoisonne les sources de la vie, & détruit le plaisir par le plaisir même. Quoiqu'étrangers à ce fléau, ainsi qu'aux Hottentots du Cap qui le connoissent si bien, les Gonaquois pouvoient l'avoir reçu de proche en proche : un voyage, une fatale rencontre, sans doute, avoit causé le malheur de celui-ci.

On le fit sortir étendu sur ses nattes. Il fut porté près de sa nouvelle demeure, & l'an-

cienne fut au moment même démolie. J'étois un Dieu bienfaiſant pour ces bons Sauvages. Avec quel intérêt ils ſuivoient l'infortuné, les yeux fixés tantôt ſur ſon ſauveur, tantôt ſur le malheureux, pour la ſanté duquel ils concevoient déjà beaucoup d'eſpérance; car ce doux aliment des cœurs rayonnoit ſur tous les fronts, & doubloit leur tendre compaſſion! Avec quel empreſſement je les voyois tous accourir, m'environner, s'attendrir ſur les ſouffrances de leur frère, & toutes les femmes ſur-tout, implorer les connoiſſances qu'elles me ſuppoſoient, afin de donner, s'il étoit poſſible, quelque relâche à ſon ſupplice, & de le rendre à la vie.

Il n'étoit plus qu'un ſquelette mal recouvert par une peau rétrécie & ſèche, qui laiſſoit voir à nud des parties d'os aux jambes, aux bras, aux côtés & aux reins: toutes les jointures étoit démeſurément enflées, & les vers anticipant ſur ſa deſtruction, le rongeoient de toutes parts.

Après la friction que j'avois ordonnée, on l'introduiſit dans ſa hutte: je le recommandai aux attentions & aux ſoins de toute la Horde, & je priai qu'on ne lui donnât que du lait pour toute nourriture.

Je doute fort que ces ſecours ayent été ſuffiſans pour le réchapper. Malheureuſement je n'étois pas plus inſtruit; &, dans l'intime perſuaſion que ſa mort étoit inévitable, j'avois penſé que la hâter, auroit été le plus grand ſervice qu'on eût pu lui rendre. Si j'ai prolongé de quelques jours ſa douloureuſe exiſtence, le plus cruel de ſes ennemis n'en eût pas fait davantage.

De retour à la demeure de Haabas, ſa femme

me présenta du lait pour me rafraîchir : on avoit fait tuer un Mouton pour moi & mes gens.

Je fis rôtir quelques côtelettes sur des charbons devant la hutte ; mais les miasmes qui m'avoient suivi, & le spectacle hideux de ce cadavre encore animé, ne désemparoient pas mon imagination, & m'avoient ôté l'appétit. Cependant, dans la crainte que ces Sauvages ne pensassent que leurs mêts m'inspiroient du dégoût, ce qui les auroit cruellement mortifiés, je pris sur moi de manger un peu. De l'endroit où j'étois assis, à travers le cercle qui m'environnoit, je voyois mes gens, moins délicats que leur maître, se régaler des morceaux qu'on leur avoit distribués, & se divertir comme s'il se fût agi d'une nôce.

Le dîner fini, il ne me resta que le temps nécessaire pour me rendre chez moi avant la nuit : ainsi, prenant congé de mes bons voisins, après une kyrielle de Tabé, je remontai à cheval. Presque toute la Horde me suivoit ; mais de plus en plus pressé par le temps, je piquai des deux ; &, en moins d'une heure, Klaas & moi nous fûmes rendus au gîte. Le reste de mon monde arriva beaucoup plus tard ; une vingtaine de Gonaquois, tant hommes que femmes, que la curiosité attachoit à leurs pas, les accompagnoient. Dans tout autre temps, cette visite auroit pu me déplaire ; mais pour le moment, j'avois beaucoup de provisions, & vingt bouches de plus ne me dérangeoient en aucune façon.

On s'attend, sans doute, à retrouver encore au nombre des arrivans la belle Narina ; mais ce qu'on ne devine point, à coup sûr, & qui sur-

prendra, c'eſt qu'elle garda ſi bien l'incognito, que ce ne fut que le lendemain ſeulement que j'appris par elle-même qu'elle étoit arrivée de la veille. La nuit fut entiérement conſacrée à la danſe & aux chants ; mais ne voulant priver perſonne d'une partie de plaiſir que l'occaſion ſeule avoit formée, je ne me permis pas de les interrompre.

Un des moyens de conſerver ſur les Sauvages la ſupériorité que s'arroge de plein droit le préſompteux Européen, n'eſt pas, comme on pourroit le croire, de les intimider, & de répandre par-tout la menace & l'effroi. Ce ſyſtême imbécille ne fut imaginé que par un fou téméraire, ou par un lâche à la tête d'une troupe nombreuſe, & qui profite de ſa force pour impoſer des loix impérieuſes & dures. L'exemple récent qu'en offrent nos Voyages, font une preuve frappante que ce n'eſt point à coups redoublés de tonnerre, & le ſabre à la main, qu'on apprivoiſe des hommes. La fin tragique d'un de ces navigateurs audacieux doit à jamais ſervir d'exemple à quiconque oſeroit embraſſer ces funeſtes maximes. Je me ſuis convaincu qu'il ne faut point haſarder avec les peuples de la Nature, des demandes qui leur coûtent trop de ſacrifices ; qu'il eſt prudent de ſe priver un peu, pour obtenir davantage ; que ce n'eſt qu'à force de complaiſance qu'on s'inſinue dans leurs bonnes graces, & que le point capital, pour réuſſir auprès d'eux, eſt de s'en faire aimer. Avec ces principes, on jugera bien que je ne crois point aux *mangeurs d'hommes*, & qu'il n'eſt pas de Pays ſi déſert & ſi peu connu, où je ne

me préſentaſſe tranquillement & ſans crainte. La défiance eſt la ſeule cauſe de leur barbarie, ſi l'on peut appeller ainſi ce ſoin preſſant d'écarter loin de nous, & même de détruire tout ce qui paroît tendre à troubler notre repos & notre ſûreté.

Je n'avois pu dormir de toute la nuit ; je me levai à la pointe du jour. Quel fut mon étonnement quand j'apperçus Narina! Elle avoit l'air plus embarraſſé, plus honteux que de coutume. Ce fut alors ſeulement, comme je l'ai dit, qu'elle m'avoua qu'elle étoit arrivée dès la veille avec tous les autres. Je lui fis des reproches de s'être ainſi cachée de moi : je la preſſai de m'en dire la raiſon ; malgré mes vives inſtances, je ne pus obtenir une réponſe poſitive ; ſon ſilence là-deſſus alla juſqu'à l'obſtination. Enfin, comme ſi elle eût craint d'avoir trop élevé ſes eſpérances, elle devint plus timide, à meſure qu'elle devinoit les ſoupçons que je ſemblois former ſur ſon compte. Cette réſerve ingénue me la fit aimer davantage ; le café étoit prêt ; je partageai mon déjeûné avec elle.

Les danſes & la joie continuèrent encore toute cette journée ; mais, le lendemain, la curioſité amena en détail toute la Horde dans mon camp. Les uns arrivoient, d'autres partoient ; on ſe croiſoit de toutes parts ſur les chemins. Ce ſpectacle étoit pour moi le tableau mouvant d'une fête de village. Je les reçus avec une égale cordialité. Je demandai des nouvelles du pauvre malade : on m'en donna qui me firent plaiſir. Il ne ceſſoit, me dit-on, de parler de moi avec les larmes de la reconnoiſſance. Il étoit toujours

souffrant. Mais quel changement dans sa position ! quel soulagement ne recevoit-il pas de la propreté que je lui avois procurée ! Il jouissoit du moins de la consolation de voir ses camarades, & de s'entretenir avec eux. Pleins de confiance dans mes avis, ils ne craignoient plus d'entrer dans sa hutte, & de l'approcher. Leurs visites étoient une distraction qui répandoit sur ses plaies un baume plus salutaire encore que les plantes, & lui faisoit oublier son mal. Je doute fort de sa régénération, après l'état désespéré où je l'ai vu : mais, s'il étoit possible qu'il se rétablît, je pense que ce remède moral n'y aura pas peu contribué. Est-il un sort plus cruel que de se voir ainsi délaissé par ses amis & par ses proches, & relégué au loin comme un cadavre abandonné dont la vue fait horreur ! Chacun me contoit tous ces détails à sa manière, & les accompagnoit de remercîmens d'autant plus empressés, qu'ils tenoient davantage au malade par les liens du sang ou de l'amitié.

Ce ne fut que l'après-midi du second jour que cessa la procession, & que ces braves Gonaquois prirent congé de mon camp, pour retourner tou-à-fait à leur Horde. Je ne pouvois trop leur recommander le malade : je leur dis que les soins qu'ils prendroient de lui, étoient la marque d'affection & d'estime qui me flatteroit le plus. Je chargeai Narina, en particulier, de lui remettre de ma part une petite provision de tabac. Je fis, sur-tout, à cette jeune Sauvage, quelques nouveaux présens, & je la laissai partir.

J'avois peu fréquenté cette fille ; mais l'attachement qu'elle m'avoit inſpiré étoit ſi naturel & ſi ſimple ; je m'étois ſi bien habitué à ſes manières, & je trouvois tant d'analogie entre ſon humeur & la mienne, que je ne pouvois me perſuader que notre connoiſſance dâtât de ſi près, & qu'elle dût finir ſi-tôt : je croyois l'admirer pour la dernière fois.... d'autres projets, d'autres ſoins !

Il eſt temps d'obſerver que les femmes de ce Pays, ne s'étoient point comportées avec mes gens, comme avoient fait précédemment celles de la rivière Gamtoos. Elles montroient la plus grande retenue : dès que leurs hommes partoient, aucune d'elles ne reſtoit en-arrière.

J'avoue que ces viſites un peu longues, un peu nombreuſes, & trop multipliées, commençoient à me déplaire. Je craignois, avec raiſon, qu'il n'en réſultât du déſordte autour de moi, & que mon monde ne prît goût à ces diſſipations. Chacun déja ſe relâchoit de ſa beſogne ; la chaſſe les intéreſſoit beaucoup moins ; la danſe occupoit tous leurs momens. Les gens chargés de la conduite & de la garde de mes beſtiaux s'y prêtoient à regret, & les laiſſoient ſe diſperſer çà & là : d'autres s'étoient abſentés la nuit, & n'avoient reparu qu'au jour pour ſe repoſer. Je crus qu'il étoit de ma politique de fermer les yeux ſur ces petits abus, & de ramener inſenſiblement tout ce monde au devoir. Les chaleurs commençoient à devenir inſupportables. Le ſoleil, après avoir repaſſé l'équateur, plongeoit à pic ſur nous, & nous brûloit au point qu'il eût été très-dangereux de s'expoſer au jour

dans le fort de son ardeur. Ma tente même se changeoit dans ces momens, en une étuve dont j'étois obligé de déserter. Que de motifs puissans pour m'engager à changer d'emplacement, & à transplanter mes pénates dans un local mieux ombragé, sous quelque bocage épais! Mais on se rappelle le rendez-vous convenu avec mes Envoyés chez les Caffres. Il se pouvoit qu'à leur retour, ne me trouvant point au Koks-Kraal, ils imaginassent, ou qu'il m'étoit arrivé quelque malheur imprévu, ou que, fatigué de les attendre, j'avois pris le parti de décamper & de continuer ma route: cette diversion les eût jettés dans le plus grand embarras. De mon côté, je m'intéressois trop au sort des deux miens pour les abandonner, & n'aurois pas voulu, pour tous les oiseaux de l'Afrique, avoir à me reprocher une aussi lâche action. Je me déterminai donc à rester jusqu'à leur arrivée, qui nécessairement ne devoit pas tarder; mais je me promis bien de rendre tous mes gens à nos exercices, & j'en donnai le premier l'exemple.

Je ne manquai plus, selon mon ancienne coutume, de consacrer une partie des soirées à la rédaction de mon Journal, & c'est ici que je commençai à saisir enfin les différences qui distinguent un Hottentot d'un Hottentot, & particuliérement les Gonaquois des autres Hordes que j'avois jusqu'alors rencontrées.

Le Kraal de Haabas, à quatre cents pas environ de la rivière Groot-Vis, étoit situé sur le penchant d'une colline qui s'étendoit par une pente insensible jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes couvertes d'une forêt de très-grands

arbres ; un petit ruiſſeau le traverſoit par le milieu, & alloit ſe perdre à la rivière. Toutes les huttes, au nombre à-peu-près de quarante, bâties ſur un eſpace de ſix cents pieds quarrés, formoient pluſieurs demi-cercles. Elles étoient liées l'une à l'autre par de petits parcs particuliers. C'eſt là que chaque famille enferme, pendant le jour, les Veaux & les Agneaux qu'ils ne laiſſent jamais ſuivre leurs mères, & qui ne tettent que le matin & le ſoir, temps auquel les femmes traient les Vaches & les Chèvres. Il y avoit, outre cela, trois grands parcs bien entourés, deſtinés à contenir pendant la nuit ſeulement le troupeau général de la Horde.

Les huttes ſemblables pour la forme à celles des Hottentots des Colonies, portent huit à neuf pieds de diamètre. Elles ſont couvertes de peaux de Bœuf ou de Mouton, mais plus ordinairement de nattes. Elles n'ont qu'une ſeule ouverture, fort étroite & fort baſſe ; c'eſt au milieu de ce four que la famille entretient ſon feu. La fumée épaiſſe qui remplit ces tanières, & qui n'a d'autre iſſue que la porte, unie à la fétidité qu'elles conſervent toujours, étoufferoit l'Européen qui auroit le courage d'y reſter deux minutes. L'habitude rend tout cela ſupportable à ces Sauvages. A la vérité, ils n'y demeurent point pendant le jour ; mais, à l'approche de la nuit, chacun gagne ſa demeure, étend ſa natte, la couvre d'une peau de Mouton, & s'y dorlotte auſſi-bien que ſur le duvet. Quand les nuits ſont trop fraîches, on ſe ſert pour couverture d'une peau pareille à celle ſur laquelle on couche : le Gonaquois en a toujours de rechange.

Dès que le jour eſt venu, tous ces lits ſont roulés & placés dans un coin de la hutte. Si le temps eſt pur, on les expoſe à l'air & au ſoleil: on bat l'un après l'autre tous ces meubles pour en faire tomber, non pas les punaiſes comme en Europe, mais les inſectes & une autre vermine non moins incommode à laquelle la chaleur exceſſive du climat rend fort ſujets ces Sauvages, & dont ils ne ſont pas maîtres avec tous leurs ſoins d'arrêter la foiſon. Lorſqu'ils n'ont point, pour l'inſtant, d'occupation plus preſſée, ils font une recherche plus exacte & plus ſcrupuleuſe de cette vermine; un coup de dent les délivre l'un après l'autre de ces petits animaux malfaiſans: cette méthode eſt plus facile & plus prompte.

Je ne ſais quel Auteur s'eſt aviſé de croire que cet uſage étoit pour eux une reſſource, une partie de leur nourriture, peut-être même une délicateſſe. Rien n'eſt plus faux que cette ridicule aſſertion: je peux certifier, au contraire, qu'ils s'acquittent de cette manière, d'une cérémonie pareille, avec autant de dégoût, que nos femmes ou nos ſervantes la rempliſſent, d'une autre façon, à l'égard de nos enfans.

J'ai avancé, plus haut, que les Gonaquoiſes mettent dans leur parure un air de coquetterie inconnu aux Hottentotes des Colonies. Cependant leurs habillemens ne diffèrent point par la forme, ſi ce n'eſt que les premières les portent plus amples, & que le tablier de la pudeur, qu'elles nomment *Neuyp-Kros*, eſt plus large, & deſcend preſque juſqu'aux genoux; mais c'eſt dans les ornemens, je pourrois dire dans

les broderies, prodigués à ces habillemens, que consistent la richesse & la magnificence dont elles se piquent ; c'est dans l'arrangement sur-tout de ce tablier, que brillent l'art & le goût de chacune d'elles. Les dessins, les compartimens, le mélange des couleurs, rien n'est négligé : plus leurs vêtemens, en général, sont chargés de grains de rassade, plus ils sont estimés : elles en ornent même les bonnets qu'elles portent. Ils sont, autant qu'il est possible, de peau de Zèbre, parce que la peau blanche de ce quadrupède, tranchée par des bandes brunes ou noires, donne du relief à leur physionomie ; & comme elles le disent très-bien, ajoute plus de piquant à leurs charmes. Elles sont outre cela plus ou moins somptueuses en proportion des verroteries qu'elles possèdent, & dont elles surchargent leurs corps. Bracelets, ceinture, colliers, elles ne s'épargnent rien lorsqu'elles veulent paroître. Elles font des tissus dont elles se garnissent les jambes en guise de brodequins. Celles qui ne peuvent atteindre à ce degré de magnificence, se bornent, sur-tout pour les jambes, à les orner du même jonc dont elles fabriquent leurs nattes, ou de peaux de Bœuf coupées & arrondies à coup de maillet. C'est cet usage qui a donné lieu à plusieurs Voyageurs, de copier, l'un de l'autre, que ces peuples s'enveloppent les bras & les jambes avec des intestins fraîchement arrachés du corps des animaux, & qu'ils dévorent ces garnitures à mesure qu'elles tombent en putréfaction. Erreur grossière, & qui mérite d'être ensevelie avec les livres qui l'ont produite. Il est peut-être arrivé qu'un Hottentot, excédé

par la faim, aura faifi cette reffource, le feul moyen de fauver fes jours, & dévoré fes courroies & fes fandales; mais de ce que les horreurs d'un fiege ont contraint des hommes civilifés à fe difputer les plus vils alimens, faut-il conclure que les hommes civilifés fe nourriffent ordinairement de pourritures & de lambeaux?

Dans l'origine, les anneaux de cuir & les rofeaux dont les Hottentots entouroient leurs jambes, n'étoient qu'un préfervatif indifpenfable contre la piqûre des ronces, des épines, & la morfure des Serpens qui abondent dans ces contrées de l'Afrique: mais le luxe transforme en abus les inventions les plus utiles. A ces peaux & à ces anneaux qui les fervoient fi bien, les femmes ont fubftitué la verroterie, dont la fragilité les préferve fi mal. C'eft ainfi que, chez les Sauvages comme chez les Nations les plus éclairées, fe dégradent & fe corrompent à la longue les inftitutions les plus fages & les mieux combinées! Le luxe des Hottentotes, tout mal entendu qu'il paroiffe, annonce affez que la vanité appartient & s'étend à tous les climats, & qu'en dépit même de la Nature, par-tout la femme eft toujours femme.

L'habitude de voir des Hottentotes ne m'a jamais familiarifé avec l'ufage où elles font de fe peindre la figure de mille façons différentes: je le trouve hideux & repouffant. Je ne fais quels charmes elles prétendent recevoir de ce barbouillage, non-feulement ridicule, mais fétide. Je donne la gravure d'une Hottentote dans tout le luxe de fes plus beaux atours, & j'attefte qu'il n'y a dans ce portrait ni charge, ni exagération.

Les deux couleurs, dont elles font fur-tout très-grand cas, font le rouge & le noir. La première eft compofée avec une terre ocreufe qui fe trouve dans plufieurs endroits : elles la mêlent & la délayent avec de la graiffe : cette terre reffemble beaucoup à la brique, ou au tuileau mis en poudre. Le noir n'eft autre chofe que de la fuie, ou du charbon de bois tendre. Quelques femmes fe contentent, à la vérité, de peindre feulement la proéminence des joues; mais le général fe barbouille la figure par compartimens fymmétriquement variés, & cette partie de la toilette demande beaucoup de temps.

Ces deux couleurs chéries des Hottentotes, font toujours parfumées avec de la poudre de Boughou. L'odorat d'un Européen n'en eft pas agréablement frappé : peut-être que celui d'un Hottentot ne trouveroit pas moins infupportables nos odeurs, nos effences, & tous nos fachets; mais du moins le Boughou a, fur notre rouge & nos pâtes, l'avantage de n'être point pernicieux pour la peau. Il n'attaque ni ne délabre les poitrines; & la Hottentote, qui ne connoît ni l'ambre, ni le mufc, ni le benjoin, ne connoît pas non plus les vapeurs, les fpafmes & la migraine.

Les hommes ne peignent jamais leurs vifages : mais fouvent je les ai vus fe fervir de la préparation des deux couleurs mélangées, pour peindre leur lèvre fupérieure jufqu'aux narines, & jouir de l'avantage d'en refpirer inceffamment l'odeur. Les jeunes filles accordent quelquefois à leurs amans la faveur de leur en appliquer fous le nez; &, fur ce point, elles ont un genre

de

de coquetterie fort touchant pour le cœur d'un novice Hottentot.

Qu'on se garde bien d'inférer de ce que j'ai dit des Hottentotes, qu'elles soient tellement adonnées à leur toilette, qu'elles négligent les occupations utiles & journalières, auxquelles la Nature & leurs usages les appellent. Je n'ai entendu parler que de certains jours de fête qui reviennent assez rarement. Séparées de l'Europe par l'immensité des mers, & des Colonies Hollandoises par des déserts, des montagnes & des rochers impraticables, trop de communication d'un peuple à l'autre, ne les a point encore conduits à ces excès de notre dépravation. Loin de cela, dès qu'elles jouissent du bonheur d'être mères, la Nature leur parle un autre langage : elles prennent plus qu'en aucun autre Pays, l'esprit de leur état, & se livrent sans réserve aux soins impérieux qu'il exige.

Aussi-tôt qu'il est né, l'enfant ne quitte point le dos de sa mère ; elle y fixe ce cher fardeau avec un tablier qui le presse contre elle : un autre attaché avec des courroies sous le derrière de l'enfant, le soutient & l'empêche de glisser. Ce second tablier formé, comme l'autre, de peau de bête, ressemble assez à nos carnassières de chasse : on l'orne ordinairement avec des rassades, & voilà tout ce qui compose la layette du nouveau né.

Soit que la mère aille à l'ouvrage, soit qu'elle se rende au bal, & même qu'elle y danse, elle ne se débarrasse point de son enfant. Ce marmot, dont on n'apperçoit que la tête, ne pleure jamais, ne pousse aucun vagissement, si

ce n'eſt lorſqu'il éprouve le beſoin de tetter. La mère alors le fait tourner, & l'attire de côté, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'elle le démaillotte ; mais lorſqu'elle eſt avancée en âge, ou qu'elle a eu pluſieurs enfans, ſans déplacer celui qu'elle porte, elle lui paſſe la mamelle par-deſſous le bras, ou la lui donne par-deſſus l'épaule : l'enfant ſatisfait ceſſe alors de pleurer, & la nourrice continue ſa danſe.

Lorſqu'enfin on juge qu'il eſt en état de s'aider & de s'évertuer lui-même, on le poſe à terre devant la hutte. A force de ramper, il ſe développe, &, de jour en jour, il s'eſſaye à ſe tenir debout : une première tentative en amène une ſeconde ; il s'enhardit, & bientôt il eſt aſſez fort pour courir & ſuivre ſon père ou ſa mère.

Cette méthode ſi ſimple, ſi naturelle, vaut bien, à ce que je crois, celles de nos bretelles meurtrières ; elles écraſent & retréciſſent la poitrine. La diſproportion entre la force des jambes & la peſanteur du corps qui contraint nos enfans à peſer ſur ces bretelles trop officieuſes, finit ſouvent par les eſtropier, altère leur ſanté, & les défigure pour le reſte de leurs jours.

Jamais, ſoit en Amérique, ſoit en Afrique, je n'ai rencontré de boîteux ou de boſſus parmi les Sauvages. C'eſt en Europe qu'il faut voyager pour en voir.

Ce qui contribue encore à donner aux enfans des Sauvages cette ſoupleſſe & cette force qui les diſtinguent, c'eſt le ſoin que prennent les mères de les frotter avec de la graiſſe de Mouton. Les hommes faits ont beſoin eux-mêmes d'uſer de cette précaution, qui rend à la peau

la flexibilité que lui ôteroient l'impétuosité des vents & les ardeurs du Soleil.

Moins favorisé par les productions des climats Africains, que les Caraïbes par ceux d'Amérique, le Hottentot n'a pas, comme ces derniers, *le Rocou*, qui lui rend un service continuel. Tout le monde sait que cet arbre donne une espèce de fruit ou de silique, qui s'ouvre en deux parties, & laisse échapper une soixantaine de graines, dont la pellicule est graisseusse & rougeâtre. L'Indien qui va toujours nud, ne manque jamais de s'en frotter tous les matins, depuis les pieds jusqu'à la tête ; il se préserve au moyen de cette onction, des atteintes du Soleil, & de la piqûre des Mousquittes, & intercepte la transpiration trop abondante entre les tropiques.

Lorsqu'une Hottentote touche au moment d'accoucher, c'est une vieille femme de la Horde qui vient lui prêter un ministère officieux. Ces couches sont toujours heureuses ; on ne connoît point chez les Sauvages l'opération Césarienne & de la Symphyse ; on ne consulte point, on n'agite jamais la question de savoir s'il faut sauver l'enfant aux dépens des jours de la mère ; & si, par un exemple extrêmement rare, on ne pouvoit accorder la vie qu'à l'un des deux, certes, d'horribles distinctions n'ordonneroient point l'assassinat d'une mère, & l'enfant ne seroit pas épargné.

Je me suis informé des Hottentots mêmes, s'il étoit vrai qu'une mère qui accouche de deux enfans à la fois, en fit périr un sur le champ. D'abord ce crime contre nature est fort rare, & révolte ces Nations; mais il prend sa source,

le croiroit-on ? dans l'amour le plus tendre. C'eſt la crainte de ne pouvoir nourrir ſes jumeaux, & de les voir périr tous deux, qui a porté quelques mères à en ſacrifier un. Au reſte, les Gonaquois ſont exempts de ce reproche, & je les ai vus s'indigner de ma queſtion. Mais de quel droit oſeroit-on faire un crime à ces Sauvages, de cette précaution dont j'ai donné du moins un motif plauſible, lorſqu'au ſein des Pays les plus éclairés, on voit chaque jour, malgré les hoſpices ouverts par la bienfaiſance, des mères aſſez dénaturées pour expoſer elles-mêmes & abandonner dans les rues le fruit innocent de leurs entrailles ?

C'eſt donc calomnier ces peuples, que de donner comme une pratique conſtante quelques actions barbares qu'ils déſavouent & démentent ſi bien par leur conduite : j'ai rencontré dans plus d'une Horde, des mères qui nourriſſoient leurs jumeaux, & ne m'en paroiſſoient pas plus embarraſſées.

Des Voyageurs cependant n'ont pas craint d'atteſter l'uſage de cette barbarie : c'eſt avec auſſi peu de vérité que M. Sparmann lui-même s'exprime ainſi dans ſon *Voyage au Cap*, *pag.* 73 *du Tome II*, touchant le ſort des enfans à la mamelle qui perdent leur mère. „ Une autre „ coutume non moins horrible qui n'a juſqu'à „ préſent été remarquée par perſonne, mais „ dont l'exiſtence chez les Hottentots m'a été „ pleinement CERTIFIÉE, c'eſt en cas de mort „ de la mère, d'enterrer vivant avec elle ſon „ enfant à la mamelle. Cette année même, dans „ l'endroit où j'étois alors, le fait qu'on va lire „ étoit arrivé. — Une Hottentote étoit morte

„ à cette ferme d'une fièvre épidémique. Les
„ autres Hottentots qui croyoient n'être pas à
„ portée d'élever l'enfant femelle qu'elle avoit
„ laissé, ou qui ne vouloient pas s'en charger,
„ l'avoient déjà enveloppé vivant dans une peau
„ de mouton pour l'enterrer avec sa défunte
„ mère. Quelques fermiers du voisinage les em-
„ pêchèrent d'accomplir leur dessein ; mais l'en-
„ fant mourut dans des convulsions. Mon hô-
„ tesse qui commençoit à n'être plus jeune, me
„ dit qu'elle-même, il y avoit seize ou dix-sept
„ ans, avoit trouvé dans le quartier de Swel-
„ lendam, un enfant Hottentot empaqueté dans
„ des peaux, attaché fortement à un arbre,
„ près de l'endroit où sa mère avoit été récem-
„ ment enterrée : il restoit encore assez de vie
„ à cet enfant pour le sauver ; il fut élevé par
„ les parens de Madame Kock ; mais il mourut
„ à l'âge de huit à neuf ans. Il résulte de ces
„ exemples & de plusieurs autres traits que JE
„ TIENS DES COLONS, &c ".

Il faut d'abord conclure des paroles de ce Botaniste, qu'il n'avoit rien vu de ce qu'il rapporte, puisqu'il déclare ici comme par-tout son ouvrage, qu'il tient ces détails des Colons. Il les a trop fréquentés pour ignorer jusqu'où l'on doit compter sur leur mémoire ou leur esprit. C'en étoit assez pour nous épargner beaucoup de fables, qu'il étoit au contraire important de renverser. Ce n'est pas sur des ouï-dire qu'on juge les peuples, & que l'on compare. Dans le récit le plus véridique, que de nuances même vous échappent, qui porteroient la lumière sur des faits toujours mal interprétés, quand on n'en

a pas été le témoin oculaire. Ne suffisoit-il pas que la première mère dont il parle, fût morte, comme il le dit, d'une maladie épidémique, pour que les Hottentots allarmés s'éloignassent du cadavre & de l'enfant, dans la crainte d'une contagion : motifs & préjugés assez forts chez eux pour les porter à tout abandonner à l'instant, jusqu'aux troupeaux, leur seule richesse. A l'égard du second enfant trouvé dans le Canton de Swellendam, les circonstances pouvoient être encore les mêmes; &, jusqu'à ce qu'on m'ait fait voir les causes raisonnées de cette barbarie, j'en purgerai l'histoire du peuple le plus doux & le plus sensible que je connoisse. Au reste, il y a long-temps que tous ces contes ridicules sur ces pauvres Sauvages, seroient oubliés avec les histoires des sorciers & des revenans, s'il n'y avoit des vieilles pour les redire, & des enfans pour les entendre.

Il semble qu'on ait pris à tâche de vilipender & de décrier la Nation Sauvage, de tout le globe connu la plus tranquille & la plus patiente, tandis que, pénétrés d'estime & de respect pour les peuples les plus orientaux, les Chinois, par exemple, ont glissé légèrement sur l'usage constant où sont les mères à Pékin, d'exposer pendant la nuit, au milieu des rues, les enfans dont elles veulent se défaire, afin qu'à la pointe du jour les voitures & les bêtes de somme les écrasent en passant, ou que les cochons les dévorent.

Des Voyageurs en Asie nous apprennent que les grands Seigneurs du Thibet vont en pélérinage à Putola, lieu de la résidence du Lama,

qu'ils ſe procurent des excrémens de ce Souverain Grand-Prêtre, qu'ils les portent à leurs cous en amulettes, & qu'ils en ſèment ſur leurs alimens.

Cette cérémonie nauſabonde a-t-elle rien de moins révoltant que celle fauſſement attribuée aux Hottentots dans la célébration de leurs mariages ? On ſuppoſe à des maîtres de cérémonie qu'ils n'ont pas, ou bien à des Prêtres qu'ils connoiſſent encore moins, la puiſſance ſurnaturelle d'immerger par les canaux urétères, deux futurs époux qui, proſternés aux pieds de l'arroſoir, reçoivent dévotement la liqueur, & s'en frottent avec ſoin tout le corps, ſans en perdre une goutte. L'Auteur que j'ai cité plus haut, incline fortement à croire ces rapſodies ſur le ſimple rapport des Colons, lorſqu'il dit que ces bruits populaires, concernant les rites matrimoniaux, ne ſont pas dénués de fondement ; mais que cette coutume ne ſe pratique plus que dans l'intérieur des Kraals, & jamais en préſence des Colons.

Kolbe a parlé de cette cérémonie avec de grands détails : il l'a même expoſée aux yeux de ſes lecteurs dans une gravure, afin de lui donner une ſorte d'authenticité. D'autres ignorans ont copié Kolbe, & juſqu'à la traduction françoiſe de M. Sparmann, à laquelle on s'eſt permis d'ajouter, pour completter le dernier volume, je ne ſais quel extrait d'un *nouveau Syſtème géographique ;* je ne connois point de Voyage ſur l'Afrique qui ne ſoit entaché des abſurdes rêveries de ce Kolbe. Ce plagiat, qui déshonore l'ouvrage d'un Savant eſtimable, ne mérite aucune foi. On y rapporte, mot pour

mot, les ſonges du Voyageur ſédentaire, bâtis il y a plus de quatre-vingts ans, non-ſeulement touchant les cérémonies du mariage des Hottentots, mais même la réception dans un ordre de chevalerie, qui ſe termine auſſi par une immerſion générale des Chevaliers. C'eſt trop m'appeſantir ſur ces détails ; mais je dois rendre un compte non moins fidèle de ce que j'ai vu, que de ce que j'ai penſé.

Les Hottentotes ſont ſujettes, ainſi que les Européennes, à des indiſpoſitions périodiques : toutes les circonſtances qui les accompagnent ſont abſolument les mêmes. La femme ou fille Gonaquoiſe qui s'apperçoit de ſon état, quitte auſſi-tôt la hutte de ſon mari ou de ſes parens, ſe retire à quelque diſtance de la Horde, n'a plus de communication avec eux ; ſe conſtruit une eſpèce de cabane, s'il fait froid, & s'y tient recluſe juſqu'à ce que, purifiée par des bains, elle ſoit en état de ſe repréſenter. Comme dans ces circonſtances, l'habillement ſauvage cache aſſez mal l'état d'une femme, elle ſeroit expoſée à des railleries piquantes, ſi quelqu'un s'en appercevoit. Il n'en faudroit même pas davantage pour inſpirer à l'époux qu'elle s'eſt choiſi, des dégoûts qui finiroient par la plus prompte ſéparation. C'eſt donc une honte naturelle, fondée ſur le ſentiment de ſon imperfection, & la crainte de déplaire, qui oblige une femme à s'éloigner pour quelques jours ; & voilà encore un de ces uſages qu'il eût été facile de faire paſſer pour une cérémonie religieuſe, par des gens qui, ne l'ayant remarqué que ſuperficiellement, n'auroient pas vu que cette conduite

myſtérieuſe en apparence, n'eſt dans le fond qu'un acte de décence & de propreté.

Les filles n'ont jamais de commerce avec les hommes, avant d'être capables d'enfanter. A douze ou treize ans, elles ſont nubiles; &, dans ce cas, ſi-tôt qu'un garçon convient à ſon cœur, elle reçoit de ſes parens la permiſſion d'habiter avec lui.

Dans un Pays où tous les individus ſont égaux en naiſſant, pourvu qu'ils ſoient hommes, toutes les conditions néceſſairement ſont égales, ou plutôt il n'y a point de conditions. Le luxe & la vanité qui dévorent les fortunes, & leur font éprouver tant de variations, ſont nuls pour les Sauvages. Bornés à des beſoins ſimples, les moyens par leſquels ils ſe les procurent, n'étant pas excluſifs, peuvent être, & ſont effectivement employés par tous. Ainſi toutes les combinaiſons de l'orgueil pour la proſpérité des familles, & l'entaſſement de dix fortunes dans un même coffre-fort, n'y produiſent aucune intrigue, aucun déſordre, aucuns crimes. Les parens n'ayant point de raiſons de s'oppoſer aux ſentimens de prédilections qui entraînent un enfant vers un objet plutôt que vers un autre, tous les mariages aſſortis par une inclination réciproque, ont toujours une iſſue heureuſe; &, comme pour ſe ſoutenir, ils n'ont d'autre loi que l'amour, ils n'ont pour ſe rompre d'autre motif que l'indifférence. Mais ces unions formées par la ſimple Nature, ſont plus durables qu'on ne penſe chez ces paſteurs, & leur amour pour leurs enfans rend deux époux de jour en jour plus néceſſaires l'un à l'autre.

La formalité de ces mariages se réduisant donc à une promesse pure & simple, de vivre ensemble tant qu'on se conviendra, l'engagement pris, deux jeunes gens sont tout-à-coup mari & femme; & certainement cette alliance ne se solemnise point par ces aspersions ridicules & maussades dont j'ai parlé. On tue des Moutons, quelquefois un Bœuf pour célébrer une petite fête; les parens donnent quelques bestiaux aux jeunes gens: ceux-ci se construisent un logement; ils en prennent possession, le jour même, pour y vivre ensemble, autant de temps que l'amour entretiendra chez eux la bonne intelligence: car s'il survient, comme je viens de le dire, quelque différend dans le ménage qui ne puisse s'appaiser que par la séparation, elle est bientôt prononcée: on se quitte, & chacun, de son côté, cherchant fortune ailleurs, est libre de se remarier.

L'ordre exige que les effets de la communauté soit partagés amiablement. Mais s'il arrive que le mari, en sa qualité de maître, prétende retenir le tout, la femme ne manque pas pour cela de défenseurs & d'appui: sa famille prend fait & cause pour elle; les amis s'en mêlent, quelquefois toute la Horde. Alors grande rumeur; on en vient aux mains, & les plus forts font la loi.

La mère garde avec elle les petits enfans, sur-tout si ce sont des filles; les garçons s'ils sont grands, suivent le père, & sont presque toujours de son parti.

Ces malheurs, il faut l'attester, sont assez rares; mais ce qui n'est pas moins digne de re-

marque, c'eſt que, dans ces cas ainſi que dans toutes leurs autres querelles, il n'y a aucune loi prévue, aucune coutume établie pour y mettre ordre. Il faut regarder comme des futilités ce qu'a dit Kolbe de leurs Cours de juſtice, de leur manière de procéder dans les affaires civiles, du Conſeil ſupérieur de la Nation, des priſons, des aſſemblées publiques; en un mot, de toutes ces inſtitutions qui ne conviennent nullement au nom Sauvage, puiſqu'un peuple ainſi gouverné ne différeroit de nous que par ſa couleur & ſon climat.

Je n'ai jamais vu, je n'ai point appris qu'une querelle ait fini par un meurtre; mais ſi ce malheur arrivoit, & que le mort fût regretté, la famille très-modérée dans ſa vengeance, ſe contenteroit de la loi du Talion. Pour un crime auſſi grave, toute la Horde pourſuivroit l'aſſaſſin, & le forceroit de s'expatrier, s'il échappoit à la mort.

La polygamie ne répugne point aux Hottentots; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle ſoit généralement établie chez eux : ils prennent autant de femmes qu'ils veulent; c'eſt-à dire en proportion de leur tempérament : ce qui réduit ordinairement ce beſoin à une ſeule.

Mais on ne voit pas une femme vivre en même-temps avec deux hommes, & la ſage Nature qui voulut qu'un père pût avouer ſon fils, imprima dans le cœur d'une Gonaquoiſe, une invincible horreur de cette infâme proſtitution. Elle révolte ces peuples au point, qu'un mari qui auroit connoiſſance de la plus légère infidélité, pourroit tuer ſa femme ſans courir le riſque d'être inquiété pour cela.

On ſent bien que cette remarque ſouffre quelques exceptions, & l'on ſe rappelle avec quelle familiarité les premiers Hottentots libres que je rencontrai, vinrent ſe mêler parmi les miens; mais plus voiſins de la Colonie, l'exemple eſt pour eux un ſéducteur bien engageant. J'avoue même qu'il feroit rare de voir chez ces demi-Sauvages, le nœud conjugal réſiſter aux ſollicitations & aux cajoleries d'un Européen. La Hottentote, honorée par ſa défaite avec un Blanc, ne voit plus ſon mari qu'avec une ſorte de hauteur, & le quitte avec mépris : celui-ci, de ſon côté, ſe conſole bientôt, & ſe laiſſe aiſément appaiſer par de légers préſens; mais cette reſſource même eſt inutile; &, comme je l'ai déjà obſervé, par une ſuite de l'altération de leurs mœurs primitives, ils paroiſſent peu ſenſibles aux atteintes de la jalouſie, & ſont bien loin d'éprouver ſes fureurs.

Le Gonaquoi eſt bien moins recherché dans ſes habillemens que la femme : on a dit que, pendant l'hyver, il mettoit ſon Kros, le poil en-dedans, & que, pendant les chaleurs, il le retournoit. La choſe eſt poſſible & très indifférente en elle-même; mais cela n'empêche point que, pour l'été, il n'en ait un autre abſolument ſans poil, & dont la préparation lui coûte bien des peines. J'ai fait remarquer que le Gonaquoi eſt d'une ſtature plus élevée que le Hottentot des Colonies, & que ſon Kros eſt fait de peau de veau. Il eſt rare qu'une ſeule de ces peaux ſuffiſe : on lui donne plus d'ampleur en ajoutant de chaque côté une pièce qui ſe coût avec des fils de boyaux. Cette coûture eſt faite à la

façon des cordonniers. Pour former les trous, le Sauvage se sert d'une alêne de fer quand il peut en avoir ; à son défaut, il en fait avec des os. Ceux de la jambe d'Autruche étant les plus durs qu'il connoisse, sont aussi ceux qu'il estime davantage. Il y a deux manières d'enlever le poil d'un Kros : quand l'animal est nouvellement dépouillé, & que la peau en est encore fraîche, on se contente de la rouler, le poil en-dedans, & de l'oublier pendant deux jours. Ce temps suffit pour que la fermentation soit commencée ; c'est le moment d'arracher le poil qui, presque de lui-même, quitte & se détache facilement. On donne par le frottement une sorte de préparation à la peau ; on la laisse ensuite, pendant un jour entier, couverte dans toute sa longueur de feuilles de figuier-Hottentot bien macérées & triturées ; on détache, après cette opération, les fibres & toutes les parties charnues qu'on apperçoit ; enfin, à force d'être frotté, fatigué avec des graisses de Mouton, ce Kros acquiert tout le moëlleux & la flexibilité d'une étoffe tissue. On voit que ce procédé diffère peu de ceux employés en Europe par les Fourreurs & les Mégissiers ; mais, quelqu'habileté que les Hottentots ayent coutume de mettre dans l'art de préparer leurs fourrures & toutes leurs peaux, elles n'approcheront jamais des nôtres, lorsqu'elles ont passé par les mains de nos Parfumeurs.

Si la peau est sèche, & qu'ayant ou n'ayant point servi, elle ait conservé tout son poil, & qu'un Sauvage, à défaut d'un autre, désire s'en faire un Kros d'été, ce travail demande d'autres

ſoins; il devient plus minutieux & fort long. On fait avec une côte de Mouton une eſpèce de ciſeau qu'il eſt à propos de rendre le plus tranchant poſſible : cet outil qui ſert à enlever le poil, doit ſe manier avec pécaution. Il ne ſuffit pas de raſer; rien ne ſeroit plus facile; mais il faut que le poil parte avec ſa racine, & que, ſans endommager le tiſſu, il emmène avec lui l'épiderme Cet ouvrage de patience exige infiniment d'adreſſe, & fait perdre bien du temps.

Le Gonaquoi, je le répète, n'a d'autre vêtement que ſon Kros & ſon Jakal; il marche toujours nue tête, à moins qu'il ne pleuve ou qu'il n'ait froid : alors il porte un bonnet de cuir. Il orne ordinairement ſes cheveux de quelques grains de verroterie, ou bien il y attache quelques plumes. J'en ai rencontré qui remplaçoient cette décoration par de petits morceaux de cuir découpé : d'autres encore ayant tué quelques petits Quadrupèdes, en enfloient la veſſie, & ſe l'attachoient comme une aigrette au-deſſus du front.

Tous, en général, ſont uſage de ſandales; ils les fixent avec des courroies : ils ornent auſſi, mais avec moins de profuſion que les femmes, leurs jambes & leurs bras de bracelets d'ivoire, dont la blancheur les flatte infiniment, mais dont ils font pourtant moins de cas que des bracelets de gros laiton. Ils prennent tant de ſoin de ceux-ci, & les frottent ſi ſouvent, qu'ils deviennent très-brillans, & conſervent le plus beau poli.

Ils ſont adonnés à la chaſſe, & ils y déployent beaucoup d'adreſſe. Indépendamment des pièges qu'ils tendent au gros gibier, ils le

guettent, l'attaquent, le tirent avec leurs flèches empoisonnées, ou le tuent avec leurs sagayes. Ces deux armes sont les seules dont ils se servent. L'animal qu'une flèche a touché, ne tarde pas à ressentir les effets du poison qui lui coagule le sang. Il est plus d'une fois arrivé à un Eléphant ainsi blessé, d'aller tomber à vingt ou trente lieues de l'endroit où il avoit reçu le coup mortel. Si-tôt que l'animal est expiré, on se contente de couper toute la partie des chairs voisines de la plaie qu'on regarde comme dangereuse; mais le reste ne se ressent en aucune manière des atteintes du poison. J'ai souvent mangé de ces viandes sans avoir éprouvé la plus légere incommodité; mais j'avoue que je n'aurois pas voulu courir les mêmes risques à l'égard des animaux chez qui le poison auroit séjourné quelque temps.

A la première inspection de leurs flèches, on ne soupçonneroit pas à quel point elles sont meurtrières: elles n'ont ni la portée, ni la longueur de celles dont les Caraïbes font usage en Amérique; mais leur petitesse même les rend d'autant plus dangereuses, qu'il est impossible à l'œil de les appercevoir & de les suivre, & par conséquent de les éviter. La moindre blessure qu'elles font est toujours mortelle, si le poison touche le sang & la chair déchirée. Le remède le plus sûr, est la prompte amputation de la partie blessée, si c'est quelque membre; mais si la plaie est dans le corps, il faut périr.

Ces flèches sont faites de roseaux, & très-artistement travaillées: elles n'ont guères que dix-huit pouces, ou tout au plus deux pieds

de longueur, au-lieu que celles des Caraïbes portent six pieds. On arrondit un petit os de trois à quatre pouces de long, & d'un diamètre moindre que celui du roseau. On l'implante dans ce roseau par l'un des bouts, mais sans le fixer : de cette manière, lorsque la flèche a pénétré dans un corps, on peut bien en retirer la baguette ; mais le petit os ne vient point avec elle : il reste caché dans la plaie d'autant plus sûrement, qu'il est encore armé d'un petit crochet de fer placé sur son côté, de façon que, par sa résistance, & les nouvelles déchirures qu'il fait dans l'intérieur, il rend inutiles tous les moyens que l'art voudroit imaginer pour le faire sortir. C'est ce même os qu'on enduit d'un poison qui a la fermeté du mastic, & à la pointe duquel on ajoute souvent encore un petit fer triangulaire & bien acéré, qui rend l'arme encore plus terrible.

Chaque Peuplade a sa méthode pour composer ses poisons, suivant les diverses plantes laiteuses qui croissent à sa portée : on les exprime du suc de ces plantes dangereuses. Certaines espèces de Serpens en fournissent aussi ; & pour l'activité, ce sont celles que les Sauvages recherchent, & préfèrent sur-tout dans leurs expéditions & leurs combats. Il n'est guères possible de leur arracher des éclaircissemens certains sur la préparation du venin extrait des Serpens : c'est un secret qu'ils se réservent obstinément. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que l'effet en est très-prompt, & je n'ai pas manqué d'occasions d'en faire l'expérience. J'inclinerois pourtant à croire qu'en vieillissant, ce poison perd

perd beaucoup de ſa force, malgré l'épreuve qui en a été faite au Jardin du Roi, & dont on garantit le ſuccès. Mais tous ces poiſons, comme je le dis, ne ſe reſſemblent point. Celui qu'avoit rapporté M. de la Condamine, à ſon retour du Pérou, ne fait pas loi pour l'Afrique. Au reſte, c'eſt une expérience qu'il feroit facile de répéter publiquement ſous les yeux de pluſieurs Savans, puiſque je poſſède dans mon cabinet, entr'autres armes, un carquois garni de ſes flèches, que j'ai eu le bonheur d'enlever à un Hottentot Boſſis, dans une action où je n'ai ſauvé mes jours qu'aux dépens des ſiens. Je raconterai cette hiſtoire en ſon temps.

Les arcs ſont proportionnés aux flèches, & n'ont que deux pieds & demi, ou tout au plus trois de hauteur : la corde en eſt faite avec des boyaux.

La ſagaye eſt ordinairement une arme bien foible dans la main d'un Hottentot ; mais, en outre, ſa longueur la rend peu dangereuſe. Comme on la voit fendre l'air, il eſt aiſé de l'éviter. D'ailleurs, au-delà de quarante pas, celui qui la lance n'eſt plus ſûr de ſon coup, quoiqu'on puiſſe l'envoyer beaucoup plus loin. C'eſt dans la mêlée ſeulement qu'elle peut être de quelqu'utilité. Elle a la forme d'une lance comme la ſagaye de tous les Pays : mais deſtinée à être jettée à l'ennemi ou au gibier, le bois de celle d'Afrique eſt plus léger, plus foible, & va toujours en diminuant d'épaiſſeur juſqu'à l'extrémité oppoſée au fer.

L'uſage de cette arme eſt mal entendu ; car le guerrier qui s'en ſert avec le plus d'adreſſe,

eſt auſſi le plutôt déſarmé. Les Gonaquois, & tous les autres Hottentots, n'en portent jamais qu'une ; & l'embarras qu'en général elle leur cauſe, ainſi que le mauvais parti qu'ils en tirent, fait aſſez connoître qu'elle n'eſt pas leur défenſe favorite : d'où l'on peut conclure que l'arc & ſes flèches ſont l'arme naturelle & propre du Hottentot. J'en ai vu quelques-uns plus habiles à lancer la ſagaye ; mais le plus grand nombre n'y entend rien. Il n'en eſt pas ainſi des Caffres qui n'ont point d'autres armes ; j'en vais parler inceſſamment.

Tels ſont donc les reſſources employées, pour l'attaque & pour la défenſe, par quelques-unes des Nations Sauvages de l'Afrique : l'Européen s'en indignera peut-être, & les taxera d'atrocité ; mais l'Européen oublie qu'avant qu'il employât ces foudres terribles qui font en un moment tant de ruines & de vaſtes tombeaux, il n'avoit d'autres armes que le fer, & connoiſſoit également les moyens d'envoyer un double trépas à l'ennemi.

Le Hottentot ne ſe doute pas des premiers élémens de l'Agriculture ; jamais il ne ſème ni ne plante ; jamais il ne fait de récolte : tout ce qu'a dit Kolbe de ſa manière de travailler la terre, de recueillir les grains, de compoſer le beurre, regarde uniquement les Colons & les Hottentots à leurs gages. Les Sauvages boivent leur lait comme la Nature le leur donne : s'ils prenoient goût à l'Agriculture, ce ſeroit certainement par le tabac & par la vigne qu'ils commenceroient ; car fumer & boire, eſt pour eux le plaiſir dominant, & tous, jeunes ou vieux,

femmes ou filles, portent à ces deux objets une ardeur exceſſive.

Ils font, quand ils veulent s'en donner la peine, une liqueur enivrante, compoſée de miel & d'une racine qu'ils laiſſent fermenter dans une certaine quantité d'eau. C'eſt une ſorte d'hydromel : cette liqueur n'eſt point leur boiſſon ordinaire ; jamais ils n'en conſervent en proviſion ; ils boivent tout d'un coup ce qu'ils en ont : c'eſt un régal qu'ils ſe procurent de temps en temps.

Ils fument une plante qu'ils nomment *Dagha*, & non *Daka*, comme l'ont écrit quelques Auteurs. Cette plante n'eſt point indigène : c'eſt le chenevis ou chanvre d'Europe. Quelques Colons en cultivent ; & lorſqu'ils en ont ſéché les feuilles, ils les vendent fort cher aux Hottentots, & leur échangent contre des Bœufs. Il y a des Sauvages qui préfèrent ces feuilles à celles du tabac ; mais le plus grand nombre mêlent volontiers les deux enſemble.

Ils eſtiment moins les pipes qui arrivent d'Europe, que celles qu'ils ſe fabriquent eux-mêmes : les premières leur ſemblent trop petites. Ils employent du Bambou, de la terre cuite, ou de la pierre tendre, qu'ils taillent & creuſent très-profondément ſans les endommager. Ils font en ſorte qu'elles ayent beaucoup de capacité. Plus elles peuvent recevoir de tabac, plus ils les eſtiment. J'en ai vu dont le canal par lequel ils aſpiroient la fumée, avoit plus d'un pouce de diamètre intérieur.

On ne voit point chez les Gonaquois, des hommes qui s'adonnent particuliérement à un genre de travail, pour ſervir les fantaiſies des autres.

La femme qui veut reposer plus mollement, fait elle-même ses nattes ; le besoin d'un vêtement produit un tailleur ; le Chasseur qui désire des armes sûres, ne compte que sur celles qu'il se forgera lui-même ; un amant enfin, est le seul architecte de la cabane qui va mettre à l'abri les charmes de sa compagne.

J'avoue qu'il seroit difficile de ne pas trouver chez d'autres Nations plus d'intelligence & plus d'art. Les seuls meubles en usage dans le Pays que je décris, sont une sorte de poterie très-fragile & peu variée. Rarement les Gonaquois font-ils bouillir leurs viandes : ils les préfèrent rôties ou grillées. Leur poterie est principalement destinée à fondre les graisses, qu'ils conservent ensuite dans des calebasses, des sacs de peau de Mouton, ou dans des vessies.

Quoiqu'ils élèvent en Moutons & en Bœufs, des bestiaux innombrables, il est rare qu'ils tuent de ceux-ci, à moins qu'ils ne leur arrive quelqu'accident, ou que la vieillesse ne les ait mis hors de service. Leur principale nourriture est donc le lait que donnent leurs Vaches & leurs Brebis. Ils ont, en outre, les produits de leurs chasses, &, de temps en temps, ils égorgent un Mouton. Pour engraisser ces animaux, ils font usage d'un procédé, qui, pour ne se point pratiquer en Europe, n'en opère pas moins d'effet, & a de particulier l'avantage de n'exiger aucun soin. Ils se contentent d'écraser entre deux pierres plates la partie que nous leur retranchons : ainsi comprimée, elle acquiert avec le temps, un volume prodigieux, & devient un mêts très-délicat, quand on a résolu de sacrifier l'animal.

L'ufage d'élever des Bœufs pour la guerre ne fe pratique point dans cette partie de l'Afrique. Je n'ai vu nulle trace d'une pareille coutume dans tous les lieux que j'ai parcourus jufqu'à ce moment ; elle eft particulière aux grands Namaquois : j'en parlerai lorfque je vifiterai ces peuples. Les feuls que les Hottentots inftruifent, ne leur fervent qu'à tranfporter les bagages lorfqu'ils abandonnent un endroit pour aller s'établir dans un autre : le refte eft deftiné aux échanges.

Il faut que les Bœufs dont ils veulent faire des bêtes de fomme, foient maniés & ftylés de bonne heure à cette befogne : autrement ils deviendroient abfolument indociles, & fe refuferoient à cette efpece de fervice. Ainfi, lorfque l'animal eft jeune encore, on perce la cloifon qui fépare les deux narines ; on y paffe un bâton de huit à dix pouces de longueur, fur un pouce à-peu-près de diamètre. Pour fixer ce bâton, & l'empêcher de fortir de cet anneau mobile, une courroie, attachée aux deux bouts, l'affujétit. On lui laiffe jufqu'à la mort ce frein qui fert à l'arrêter & à le contenir. Lorfque ce Bœuf a pris toutes fes forces ou à-peu-près, on commence par l'habituer à une fangle de cuir, que de temps en temps on refferre plus fortement fans qu'il en foit incommodé : on l'amène au point, que tout autre animal envers qui l'on n'auroit pas pris les mêmes précautions, feroit à l'inftant étouffé, & périroit fur la place. On charge le jeune élève de quelques fardeaux légers, comme des peaux, des nattes, &c. C'eft ainfi qu'en augmentant la charge infenfiblement & par degrés, on parvient à lui faire porter &

à fixer fur fon dos jufqu'à trois cents livres pefant & plus, qui ne le gênent aucunement lorfqu'on le met en marche.

La manière de charger un Bœuf eft fort fimple. Un homme, en fe mettant au-devant de lui, tient la courroie attachée au petit bâton qui traverfe fes narines : l'animal le plus furieux, arrêté de cette façon, feroit tranquille. On couvre fon dos de quelques peaux pour éviter de le bleffer : puis, à mefure qu'on y ajoute les effets deftinés pour fa charge, deux Hottentots robuftes, placés à chacun des côtés, les rangent & les affurent en paffant fous le ventre, & ramenant fur ces effets une forte fangle de cuir. Elle a quelquefois jufqu'à vingt aunes & plus de longueur. Pour la ferrer plus étroitement, à chaque révolution qu'elle fait autour des effets & du ventre de l'animal, ces deux hommes appuyent le pied ou le genou contre fes flancs, & certes on ne voit pas avec moins d'étonnement que de peine, la pauvre bête, dont le ventre fe réduit à plus de moitié de fon volume ordinaire, endurer ce fupplice, & marcher tranquillement. Souvent auffi le Bœuf fert de monture au Hottentot qui ne connoît point le Cheval; & dans les Colonies même, les Habitans s'en fervent quelquefois. Le mouvement du Bœuf eft très-doux, furtout quand il trotte; & j'en ai vu qui, dreffés particuliérement à l'équitation, ne le cédoient point pour la vîteffe au cheval le plus lefte.

L'action de traire les Brebis & les Vaches appartient aux femmes. Comme on ne les tourmente jamais, elles font d'une docilité furprenante : il n'eft point néceffaire de les attacher.

Il faut obſerver qu'en Afrique, une Vache ne donne plus de lait, lorſque, par le ſevrage ou la mort, elle eſt privée de ſon Veau. On évite avec grand ſoin ce malheur, qui rendroit la mère inutile, & diminueroit la plus chère reſſource de ces Sauvages. L'inſtinct qui porte une Vache à retenir ſon lait juſqu'à ce que ſon Veau l'ait tettée, n'eſt pas moins digne de fixer l'attention ; mais dans ces occaſions, les Hottentots ont une méthode facile & généralement répandue, toute dégoûtante qu'elle ſoit. Tandis qu'une femme eſt en poſture, & tient le pis de la Vache, une autre ſouffle avec violence dans le vagin de la bête : ſon ventre alors s'enfle démeſurément ; elle ne peut plus retenir ſon lait, & le laiſſe échapper avec profuſion.

S'il arrive que le Veau périſſe, on en conſerve ſoigneuſement la peau, & c'eſt avec beaucoup d'adreſſe qu'on trompe l'inſtinct naïf de la Nature : on en habille un autre Veau. Séduite par cet artifice, la mère continue de donner du lait ; mais il eſt rare que ce moyen réuſſiſſe au-delà d'un mois ; c'eſt une perte réelle pour le propriétaire ; car lorſque le Veau ne meurt pas, la Vache ne tarit qu'environ ſix ſemaines avant de mettre bas une autre fois.

L'eſpèce de Vaches Africaines eſt abſolument la même, & ne diffère point de celle d'Europe. Suivant les divers Cantons, bons ou mauvais, elles ſont plus ou moins groſſes. En général, elles donnent peu de lait : celles qui peuvent en donner trois ou quatre pintes par jour, ſont des phénomènes extraordinaires. Il paroît que le laitage, ce doux préſent de la Nature, devient

plus rare, & tarit presque tout-à-fait à mesure qu'on approche des Pays les plus chauds. Je me souviens qu'à Surinam, très-peu loin de la Ligne, on tenoit pour une Vache merveilleuse celle qui fournissoit une ou deux chopines par jour: ce qui ajoute encore à mon assertion, c'est qu'au Cap même, dans la saison des pluies où l'athmosphère est plus rafraîchi, on en obtient davantage, & le contraire a lieu quand les chaleurs se rapprochent: c'est alors aussi que commence la saison la plus dangereuse pour ces animaux, & qu'ils sont sujets à quatre maladies meurtrières, qui font dans leurs troupeaux de cruels dégâts.

La première, nommée au Cap *Lam-Sikte*, est une véritable paralysie qui survient tout d'un coup; & quoique gros & gras, & dans l'apparence de la meilleure santé, ces animaux sont contraints de rester couchés, & périssent ordinairement en quinze jours. Aussi-tôt que la maladie se déclare, on dépayse ceux qui sont encore sur pied: comme il n'est point de remède à ce fléau, on se hâte de tuer tout ce qu'il attaque, d'autant plus volontiers, que les Colons n'éprouvent nulle répugnance à manger ces viandes mal-saines. Ils ne font pas sur-tout difficulté d'en nourrir leurs Esclaves & les Hottentots, encore moins délicats.

Une autre maladie, le *Tong-Sikte*, est un gonflement prodigieux de la langue qui remplit alors toute la capacité de la bouche & du gosier: l'animal est à tout moment sur le point d'étouffer. Ce mal est plus terrible que l'autre par ses suites: il a cependant son remède; mais on le connoît si peu, ou bien on l'administre si mal, qu'il n'o-

père aucun bon ſuccès : c'eſt encore le cas de tuer ceux du ſort deſquels on déſeſpère, afin du moins d'en conſerver la viande & les peaux.

Le *Klauw-Sikte* attaque le pied du Bœuf, le fait prodigieuſement enfler, & produit ſouvent la ſuppuration. Le ſabot ſe détache, & ne tient preſque plus au pied. Lorſque l'animal marche, & qu'on le voit par-derrière, on croiroit qu'il porte des pantoufles. On imagine bien qu'on ſe garde dans un pareil état de le déplacer : on le laiſſe ſe repoſer tant que le mal dure : c'eſt une incommodité peu dangereuſe, & qui finit ordinairement dans la quinzaine.

Il n'en eſt pas ainſi du *Spong-Sikte* parmi les bêtes à cornes ; fléau terrible & très-allarmant même pour les troupeaux des Hordes. Cette peſte n'épargne rien, & cauſe de prompts ravages. Heureux celui qui ne perd que la moitié de ſon troupeau ! C'eſt une eſpèce de ladrerie qui ſe communique dans un inſtant. Les animaux qui en ſont atteints ont les chairs bourſoufflées, ſpongieuſes & livides : on diroit qu'elles ſont meurtries, & qu'elles ſe décompoſent. Elles ſe rempliſſent d'une humeur rouſſâtre, viſqueuſe, & portent un dégoût qui écarte juſqu'aux Chiens. Sur le premier ſoupçon des premiers ſymptômes de cette peſte, ſi l'on n'a pris ſoin d'écarter au loin les animaux qui n'en ſont point encore attaqués, il n'y a ni force ni ſanté qui puiſſent les en garantir.

Telles ſont les principales maladies qui, par leurs ravages périodiques, établiſſent entre la multiplication & la mortalité des beſtiaux d'Afrique, une balance qui s'oppoſe à leur proſpérité,

& ſans laquelle ces peuples paſteurs, très-ſobres dans leur conſommation, deviendroient riches & puiſſans.

Les Moutons que les Sauvages élèvent dans la partie de l'Eſt, ſont de l'eſpèce connue ſous le nom de *Moutons du Cap.* La groſſeur de leur queue leur a donné de la réputation : mais de combien ne l'a-t-on pas exagérée! Son poids ordinaire n'eſt que de quatre ou cinq livres. Pendant un de mes ſéjours à la Ville, on promenoit, de maiſon en maiſon, un de ces animaux comme une choſe merveilleuſe, & ſa queue cependant, quoiqu'elle fût admirée, ne peſoit pas plus de neuf livres & demi. Ce n'eſt abſolument qu'un morceau de graiſſe, qui a cela de particulier, qu'étant fondue, elle n'acquiert point la conſiſtance des autres graiſſes de l'animal. C'eſt une eſpèce d'huile figée à laquelle les Hottentots donnent la préférence pour leurs onctions, & pour ſe boughouer. Les Colons l'employent auſſi aux fritures : amalgamée avec d'autres ſubſtances graiſſeuſes, elle ſe durcit comme le beurre, & le remplace, ſur-tout dans les Cantons de la Colonie trop arides pour qu'on y puiſſe élever des Vaches : auſſi, dans les Pays gras, la nomme-t-on par plaiſanterie & par dériſion, le beurre de tel endroit, au Cap, par exemple; beurre de *Swart-Land*, Canton ſec où le laitage eſt très-rare.

Il n'y a que les Chèvres auxquelles les terreins arides & brûlés conviennent : elles y ſont toujours d'une très-belle eſpèce. Leur taille varie ſuivant les divers Cantons; mais par-tout elles ſont généralement bonnes, & donnent tout autant de lait que les Vaches. Elles mettent bas

deux fois par an comme les Brebis : celles - ci ſont preſque toujours deux petits à la fois, & les Chèvres trois, aſſez ſouvent quatre.

Les Hottentots ne connoiſſent point le Cochon : les Colons Européens même dédaignent de l'élever. J'en ai vu cependant dans quelques Cantons particuliers : on les laiſſe multiplier, & vivre en liberté. Pour les prendre, il faut les pourſuivre, & les tirer à coups de fuſil.

On n'eſtime point la volaille chez les Hottentots : ils ne pourroient pas même en élever, quand ils le voudroient, puiſque, ne ſemant rien, ils ne recueillent aucune eſpèce de graine.

Les racines dont ils font plus particuliérement uſage, ſe réduiſent à un très-petit nombre : jamais ils ne les font cuire ; ils les trouvent bonnes mangées crues, & l'épreuve m'a convaincu qu'ils n'ont pas tort.

Celle à laquelle je donnois la préférence, connue ſous le nom Hottentot *Kamero*, eſt de la forme d'un radis, groſſe comme un melon, & d'une ſaveur agréable & douce, merveilleuſe ſur - tout pour étancher la ſoif. Quelle admirable précaution de la Nature dans un Pays brûlant, où l'on périroit à chaque pas, & qui n'offre point dans de certaines ſaiſons, une ſeule ſource où l'on puiſſe eſpérer de ſe déſaltérer ! Quoiqu'aſſez commune, cette racine ne ſe trouve pas facilement, parce que, dans le temps de ſa maturité parfaite, ſes feuilles flétries & fanées ſe détachent, & que, pour ſe la procurer, il faut preſque l'avoir remarquée d'avance. Mais, avec un peu d'habitude du Pays, on apprend à connoître les places où elle croît de préférence.

Lorsque brûlé par la chaleur & les fatigues du jour, la bouche & le gosier desséchés, couvert de sueur, de poussière, haletant, privé d'ombre, & n'en pouvant plus, je soupirois après la plus infecte des mares, & bornois là tous mes vœux; lorsque mes vaines recherches & l'opiniâtre aridité du sol m'avoient enfin ôté toute espérance, combien je me félicitois alors d'une précaution que plus d'un élégant Midas, sur des récits publiés sans mon aveu, a tournée en ridicule, aussi-bien que mon Coq, parce qu'entr'autres balourdises, par exemple, trouvant toujours de l'eau à la Seine, il conçoit difficilement pourquoi cette rivière ne s'étend pas jusqu'aux déserts d'Afrique, & borne son cours à une mince portion d'une très-mince partie de la terre, & comment peut-on jamais périr de soif & de faim, quand les marchés de la Capitale sont garnis de toutes parts, & regorgent de mille provisions différentes? Combien, dis-je, je me félicitois de posséder dans mes animaux domestiques, les plus inutiles en apparence, d'aussi bons surveillans, & des amis si nécessaires à ma conservation! Dans ces momens de crise, mon fidèle Keès ne quittoit point mes pas; nous nous écartions un moment de nos voitures. L'adresse de son instinct l'avoit bientôt conduit à quelqu'une de ces plantes; la touffe qui n'existoit plus, rendoit ses cabrioles inutiles. Alors ses mains labouroient la terre; l'attente eût mal répondu à son impatiente avidité; mais, avec mon poignard ou mon couteau, je venois à son secours, & nous partagions loyalement le fruit précieux qu'il m'avoit découvert.

Deux autres racines de la grosseur du doigt, mais fort longues, me procuroient un égal soulagement. Elles étoient douces & tendres, un léger parfum de Fenouil & d'Anis me les faisoit même préférer, lorsque j'avois le bonheur d'en découvrir. On en trouve dans les Colonies : elles y sont connues, l'une sous le nom d'*Anys-Wortel*, l'autre sous celui de *Vinkel-Wortel.*

Il croît dans les cantons pierreux, une espèce de pomme de terre que les Sauvages nomment *Kaa-Nap.* Sa figure est irrégulière : elle contient un suc laiteux d'une grande douceur; on suce uniquement cette espèce de pulpe, pour en extraire & en savourer le lait. J'ai essayé de la faire cuire; elle valoit beaucoup moins, ainsi que toutes les autres, attendu la trop prompte décomposition de la substance délicate qui s'évapore, se dénature, & ne laisse qu'un résidu fort insipide.

Quelques autres racines cuites sous la cendre à la manière des châtaignes, en approchoient beaucoup pour le goût.

Les fruits sauvages se réduisent à un très-petit nombre Je n'ai jamais rencontré que des arbrisseaux, dont les baies, plus ou moins mauvaises, ne peuvent guères tenter que des enfans. C'est ainsi que les nôtres, dans le fond des campagnes, se font un doux régal de tout ce que produisent nos haies sur les chemins. Il est de ces fruits sauvages qui ont la vertu de purger, & ne servent qu'à cela.

Quoiqu'étranger à plus d'une partie intéressante de l'Histoire naturelle, je me serois cru

bien répréhensible de négliger, dans un climat si lointain, dans des contrées qu'on n'a jamais parcourues, la plus foible occasion d'étudier tous les objets nouveaux dont je me voyois sans cesse environné. J'avoue que, sans aucune teinture de la Botanique, je n'ai point négligé cependant de me livrer à quelques recherches relatives à cette Science, qui, pour ne rien dire à l'esprit, & ne porter aucun sentiment à l'ame, n'en a pas moins pour but la bienfaisance & le désir d'être utile aux hommes. Lorsque je trouvois quelques plantes bulbeuses, quelques arbustes dont les fleurs ou les fruits attiroient mes regards, j'avois grand soin de m'en emparer: j'en amassois jusqu'aux graines; j'étois même parvenu, dans mes divers campemens, à comparer, à saisir des rapports; cette étude étoit pour moi une agréable récréation, un moyen de plus de varier mes loisirs. Dans un de mes retours à la Ville, j'avois fait, en ce genre, une collection assez précieuse que M. Percheron, Agent de France au Cap, avoit adressée de ma part pour le jardin du Roi, à cette famille recommandable, dont je n'ose citer le nom, mais que la Nature en lui révélant ses doux secrets, & lui confiant le soin particulier de ses trésors cachés, place au rang de ses plus chers favoris. Ces plantes ne sont point parvenues à leur destination. Je tiens de la bouche de l'Agent de France, que le vaisseau qui les portoit a fait naufrage.

J'ai été plus heureux à l'égard des dessins que j'en avois tirés : je les ai rapportés avec moi. Un très-habile Botaniste m'a attesté n'en

pas connoître la plus grande partie : le Public en jouira par la ſuite.

Je rentre dans des détails plus faciles, & qui ſont à ma portée. Je veux parler de mes chers Gonaquois.

A la ſeule inſpection de ces Sauvages, il ſeroit difficile de deviner leur âge. A la vérité, les vieillards ont des rides : l'extrémité de leurs cheveux griſonne foiblement ; mais jamais ils ne blanchiſſent, & je préſume qu'ils ſont très-vieux à ſoixante-dix ans.

Les Sauvages meſurent l'année par les époques de ſéchereſſe & de pluie : cette diviſion eſt générale pour l'habitant des tropiques ; ils la ſous-diviſent par les lunes ; ils ne comptent plus les jours, ſi le nombre excède celui des doigts de leurs mains, c'eſt-à-dire dix. Paſſé cela, ils déſignent le jour ou le temps par quelqu'époque remarquable ; par exemple, un orage extraordinaire, un Eléphant tué, une épizootie, une émigration, &c. Ils indiquent les inſtans du jour par le cours du Soleil. Il vous diront en montrant avec le doigt : » Il étoit *là* quand je » ſuis parti, & *là* quand je ſuis arrivé ". Cette méthode n'eſt guères préciſe ; mais malgré ſon inexactitude, elle donne des à-peu-près ſuffiſans à ces peuples, qui n'ayant ni rendez-vous galans, ni procès à ſuivre, ni perfidies à commettre, ni lâchetés à publier, ni cour flétriſſante & baſſe à faire à d'ignares protecteurs, & jamais une pièce nouvelle à ſiffler, voyent tranquillement le Soleil achever ſon cours, & s'inquiètent peu ſi vingt mille horloges apportent aux uns la peine, aux autres le bonheur.

Quand les Hottentots ſont malades, outre les ligatures dont j'ai parlé, ils ont recours à quelques plantes médicinales qu'une pratique uſuelle leur a fait connoître. Ils ont parmi eux quelques hommes plus inſtruits en cette partie, & qu'ils conſultent. Cependant, comme il n'y a point de ſcience plus occulte que la médecine, & que les maladies internes ne parlent point aux yeux d'une manière ſenſible, ils ſont fort embarraſſés pour les gouverner; mais à cela près de quelques victimes, ils en impoſent tout autant que chez nous par leur grimoire, & démontrent clairement que la maladie étoit incurable quand le malade eſt mort. Ils s'entendent un peu mieux à panſer & à guérir les plaies, même à remettre des luxations ou des fractures : il eſt rare de voir un Hottentot eſtropié.

Un ſentiment bien délicat pour des Sauvages les fait ſe tenir à l'écart lorſqu'ils ſont malades : rarement les apperçoit-on. Il ſemble qu'ils ſoient honteux d'avoir perdu la ſanté. Certes, il n'entre jamais dans l'imagination d'un Hottentot, d'expoſer ſon état pour exciter les ſecours & la commiſération. C'eſt un moyen forcé, mais inutile dans un Pays où tout le monde eſt compatiſſant.

Ils n'ont nulle idée de la ſaignée, & de l'uſage que nous en faiſons. Je ne crois pas qu'il ſe trouvât chez eux un ſeul homme de bonne volonté, qui conſentît à ſe laiſſer faire cette opération. A l'égard des Hottentots Colons, comme ils ſe ſont habitués aux mœurs Européennes, ils en ont auſſi gagné les maladies, & adopté les remèdes.

L'opération que font les Médecins dont parle ce

ce fameux Kolbe, l'usage qu'il prête aux Hottentots des déserts, de consulter les entrailles d'un Mouton, de pendre au cou du malade la coëffe de l'animal, de l'y laisser pourrir, & tous les contes de cette espèce furent écrits pour le peuple, & sont, tout au plus, dignes d'amuser le peuple. Là où il n'y a ni religion, ni culte, il ne peut exister de superstition. Il est encore moins vrai que, dans la Horde, ces Médecins prétendus jouissent d'un grade supérieur aux Prêtres. Il n'y a, pour être plus exact, ni Médecins, ni grades, ni Prêtres; & dans l'idiôme Hottentot, aucun mot n'exprime aucune de ces choses.

Pour sentir jusqu'à quel point erra l'imagination de ce visionnaire, il suffit de lire dans son ouvrage, qu'un Médecin Hottentot employa le vitriol romain pour guérir un malade de la lèpre. Comment ces Sauvages auroient-ils appris à connoître ce sel, qui ne se trouve point chez eux, puisqu'il est le résultat d'une opération chymique? Il falloit du moins, pour donner quelque vraisemblance à une pareille balourdise, supposer des connoissances à ces peuples, leur prêter nos arts, nos alambics, nos fourneaux, & tout l'attirail de la Pharmacie.

Dès qu'un Hottentot expire, on l'ensevelit dans son plus mauvais Kros; on ployent ses membres de manière que le cadavre en soit entiérement enveloppé. Ses parens le transportent à une certaine distance de la Horde, & le déposant dans une fosse creusée à cette intention, & qui n'est jamais profonde, ils le couvrent de terre, ensuite de pierres s'ils en trouvent dans

le Canton. Il feroit difficile qu'un pareil maufolée fût à l'abri des atteintes du Jakal & de l'Hienne : le cadavre eft bientôt déterré & dévoré.

Quelque mal rendu que foit ce dernier devoir, le Hottentot fur ce point mérite peu de blâme, lorfqu'on fe rappelle les cérémonies funèbres de ces anciens & fameux Parfis attachés encore aujourd'hui à l'ufage conftant d'expofer leurs morts fur des tours élevées, ou dans des cimetières découverts, afin que les Corbeaux & les Vautours viennent s'en repaître, & les emporter par lambeaux.

Le Sauvage, en dépofant avec refpect les reftes inanimés de fon père, de fon ami dans la terre, charge les fels & les fucs diffolvans qu'elle renferme, de la tranquille & lente décompofition du cadavre. S'il ne réuffit pas toujours au gré de fon attente, & qu'il ne retrouve plus les cendres de ce qui lui fut cher, il s'afflige, il fe lamente, & montre affez toute la piété de fes mœurs, & l'humanité religieufe de fon caractère.

Quand c'eft un chef de Horde qu'on a perdu, les cérémonies augmentent, c'eft-à-dire que le tas de pierres & de terre fous lequel on l'enfevelit eft plus confidérable & plus apparent.

Si le mort eft regretté, la famille eft plongée dans le deuil & la confternation. La nuit fe paffe dans des cris & des hurlemens mêlés d'imprécations contre la mort. Les amis qui furviennent augmentent les clameurs, que de loin on prendroit autant pour l'ivreffe de la joie, que pour les accens du défefpoir. Quoi qu'il en foit, les fignes de leur douleur ne font pas équivoques pour celui qui vit au milieu d'eux;

j'en ai vu qui verſoient des larmes abondantes & bien amères.

M. Sparmann avoit été témoin dans les Colonies, d'une ſcène qu'il raconte ainſi : » Deux » vieilles femmes ſecouoient & frappoient à coups » de poings un de leurs compatriotes mourant » ou même déjà mort, & lui crioient aux oreil» les des reproches & des paroles conſolantes ".

Il ne faut pas s'abuſer ſur un conte de cette eſpèce. Si ces femmes avoient été perſuadées que le jeune homme fût mort, elles auroient certainement ſupprimé de leurs careſſes les tiraillemens & les coups de poings; mais ces mouvemens que le Docteur préſente comme les agitations convulſives du déſeſpoir, n'étoient qu'un moyen de remplacer les liqueurs ſpiritueuſes auxquelles on a toujours recours en Europe, pour éclaircir un doute auſſi fâcheux, & dont ces peuples ſont privés. L'agitation violente employée par les deux vieilles, eſt un remède auſſi efficace, & qui produit apparemment de bons effets, puiſque M. Sparmann ajoute qu'il opéra la réſurrection du malade.

La petite-vérole, qui a ſi ſouvent ravagé les Kraals Hottentots des Colonies, n'a jamais paru qu'une ſeule fois chez les Gonaquois : elle leur enleva plus de la moitié de leur monde. Ils la redoute au point, elle leur inſpire tant d'horreur, qu'à la première nouvelle qu'elle attaque une des Colonies, ils abandonnent tout, & s'enfuient dans le plus profond du déſert. Malheur à ceux de leurs malades qu'ils ſoupçonneroient en être atteints ! Convaincus qu'il n'eſt aucun remède à ce fléau dangereux, que ce ſoit un

père, une épouſe, un enfant, peu importe, la voix du ſang paroît ſe taire : on les abandonne à leur malheureux ſort. Privés de ſecours, il faut qu'ils périſſent de faim, ſi ce n'eſt des accès de leur mal.

Cette frayeur, bien naturelle à des peuples Sauvages, ne contredit point leur piété ſi ſainte & la pureté de leurs mœurs. L'image de la dévaſtation de leurs Hordes, toujours préſente à leur imagination, eſt bien faite pour les porter un moment à l'abandon des plus ſacrés devoirs : mais on eſt révolté de lire dans des Auteurs anciens, & d'entendre un Voyageur moderne répéter d'après eux, que les Hottentots, lorſqu'il leur prend fantaiſie de changer leur domicile, abandonnent, ſans pitié comme ſans regret, leurs vieillards, & tout ce qui leur eſt inutile & pourroit contribuer à retarder leur marche. Cette aſſertion ne doit pas être préſentée comme une règle, un uſage général. A moins qu'ils ne ſe trouvent dans une circonſtance auſſi impérieuſe & fatale que celle dont je viens de parler, ou dans la guerre, quelles raiſons peuvent les contraindre à hâter plutôt qu'à rallentir leur marche ? Au reſte, je ne croirai jamais que le Hottentot en agiſſe ainſi, ſans éprouver de longs & de mortels regrets.

Attaqué par un ennemi ſupérieur, hors d'état de repouſſer la force par la force, on ſe diſperſe, on s'éloigne comme on peut, & c'eſt dans ce cas le ſeul parti raiſonnable qu'on puiſſe prendre. On eſt bien forcé, malgré ſoi, quand on eſt ſurpris par l'ennemi, de laiſſer en-arrière les vieillards, les malades, les traîneurs, tout ce

qui ne peut ſuivre. Quel eſt l'homme aſſez mal inſtruit des ſuites déſaſtreuſes de la guerre, pour faire au Hottentot un crime d'une néceſſité ſous laquelle l'Européen même ne ſeroit pas exempt de plier.

Je vais plus loin, & je ne crains pas de tout dire. Les Sauvages ne balancent pas à employer ce même expédient contre la famine, malheur non moins redoutable que la petite-vérole & la guerre, quand ils en ſont attaqués. Dans ce cas, l'abandon de quelques individus, que d'ailleurs on ne pourroit ſauver, devient un ſacrifice néceſſaire au bien de tous. Ceux qui fuyent ne ſont pas ſûr eux-mêmes d'échapper au fléau général. Plus des trois quarts périſſent dans la route, au milieu des ſables & des rochers, brûlés par la ſoif, & conſumés par la faim. Le petit nombre qui ſurvit, fait de longues marches avant d'avoir trouvé quelques légères reſſources.

Tels ſont les trois motifs qui prêtent aux Hottentots une barbarie à laquelle ils ſe voyent contraints par une force plus invincible que le devoir & l'amour. La Nature ne peut rien dans ces cœurs timides & ſimples; mais, pour s'endormir un moment, elle n'en eſt pas moins forte & moins grande, & les calamités publiques pour des peuples qui n'ont pas la première des combinaiſons de nos arts, & nul moyen de les appaiſer, ſi ce n'eſt la plus prompte fuite, ne peuvent être le creuſet pour les éprouver, ni la règle de les juger.

On ne donnera pas, je l'eſpère, pour un quatrième exemple de leur barbarie, ces émigrations indiſpenſables auxquelles les aſſujétit la

différence des saisons. Une sécheresse extraordinaire a tari les sources & les lagunes qui les environnoient ; un soleil dévorant a brûlé tous les pâturages ; une épizootie se déclare dans les environs : l'une ou l'autre de ces causes les force à changer de demeure ; mais cette translation nécessaire se fait toujours tranquillement, sans confusion, quoiqu'avec promptitude. On éloigne d'abord les troupeaux ; on place les vieillards & les impotens sur des Bœufs ; on ne laisse personne derrière soi ; tous les effets précieux sont en avant ; & tous ensemble, voyageant paisiblement, vont planter le piquet, & s'établir dans le premier endroit qui convient à leur manière de vivre, ainsi qu'à leurs besoins. J'ai souvent rencontré des Hordes qui avoient été obligées de s'expatrier pour quelqu'un de ces motifs : les vieillards, les malades, tout étoit de la partie. Combien de fois avec quelques bouts de tabac, mieux encore quelques verres de liqueur, qui ranimoient & faisoient sourire ces pauvres gens, n'ai-je pas eu la satisfaction de voir couler les larmes de la reconnoissance ; & lorsque me séparant d'eux, & reprenant ma route, j'arrivois le jour même ou le lendemain sur la place qu'ils avoient abandonnée, j'avois beau examiner ces lieux, & fureter dans tous les environs, je ne trouvois nulle trace de l'insensibilité dont on les accuse. Toutes les huttes étoient enlevées ; les effets, les animaux domestiques, tout avoit suivi.

Les enfans, ou à leur défaut, les plus proches parens d'un mort, s'emparent de ce qu'il laisse ; mais la qualité de chef n'est point héré-

ditaire. Il eſt toujours nommé par la Horde : ſon pouvoir eſt bien limité. Maître de faire le bien qu'il veut, il ne l'eſt en aucun cas de faire le mal; il ne porte aucune marque extérieure de diſtinction; il n'eſt pas plus privilégié que les autres, ſi l'on excepte toutefois l'uſage d'aller à ſon tour garder les beſtiaux qui ſont en campagne. Dans les conſeils, ſon avis prévaut, s'il eſt jugé bon : autrement on n'y a nul égard. Quand il s'agit d'aller au combat, on ne connoît ni grade, ni diviſions, ni Généraux, ni Capitaines : tous ſont Soldats ou Colonels. Chacun attaque, ou ſe défend à ſa guiſe. Les plus hardis marchent à la tête; &, lorſque la victoire ſe déclare, on n'accorde pas à un ſeul homme l'honneur d'une action que le courage de tous a fait réuſſir : c'eſt la Nation entière qui triomphe.

De toutes les Nations que j'ai vues juſqu'ici, la Gonaquoiſe eſt la ſeule qu'on puiſſe regarder comme libre. Bientôt peut-être ces peuples ſeront obligés de s'éloigner, ou de recevoir les loix du Gouvernement. Toutes les terres de l'Eſt étant généralement bonnes, les Colonies cherchent à s'étendre de ce côté, le plus qu'elles peuvent : leur avarice y réuſſira ſans doute un jour. Malheur alors à ces peuplades fortunées & tranquilles! les invaſions & les maſſacres détruiront juſqu'aux traces de la liberté. C'eſt ainſi qu'ont été traitées toutes ces Hordes dont parlent les Auteurs anciens, & qui, par démembremens avilis & foibles, ſont tombées dans la dépendance abſolue des Hollandois. L'exiſtence des Hottentots, leurs noms & leur hiſtoire paſſeront alors

pour des fables, à moins que quelque Voyageur, curieux d'en découvrir les restes, n'ait assez de courage pour s'enfoncer dans les déserts reculés qu'habitent les grands Namaquois, où les rochers de plus en plus durcis par les temps, & les montagnes stériles & décrépites n'offrent pas un chétif plant d'arbres digne de fixer l'avidité spéculative des Blancs.

Les peuplades citées par Kolbe, sous les noms de *Gunjemans* & de *Koopmans*, n'ont jamais existé.

Le nom de *Gunjemans* ne signifie rien dans le langage Hottentot : ce nom fut corrompu par quelque Voyageur, qui, n'entendant point ce langage, l'aura mal écrit. Il falloit écrire *Goedmans*, deux mots hollandois qui signifient *bons-hommes* ou *bonnes-gens*; qualification qu'ont donnée les premiers Colons à tous les Hottentots en général, parce qu'il les trouvoient tranquilles & fort accommodans.

Koopmans a pareillement été donné à ceux qui ont fait les premiers échanges : ce sont deux mots qui signifient, en très-bon hollandois, *négociant* ou *marchand*; mais qui ne conviennent pas plus à une Nation qu'à toute autre. C'est ainsi que ne comprenant point les langues d'un Pays, un Voyageur en retient mal les expressions, les orthographie plus mal encore, & fait un nom Sauvage avec un barbarisme. Les mœurs & tout ce qui concerne les divers peuples étrangers, ne seront jamais exactement décrits, si l'on n'en parle les divers langages.

Si, par exemple, les Auteurs qui ont avancé que les Hottentots adorent la Lune, avoient

compris le ſens des paroles qu'ils chantent à ſa clarté, ils auroient ſenti qu'il n'eſt queſtion ni d'hommages, ni de prières, ni d'invocations à cet aſtre paiſible; ils auroient reconnu que le ſujet de ces chants étoit toujours une aventure arrivée à quelqu'un d'entr'eux ou de la Horde voiſine, & qu'autant improviſateurs que les Nègres, ils peuvent chanter toute une nuit ſur le même ſujet, en répétant mille fois les mêmes mots. Ils préfèrent la nuit au jour, parce qu'elle eſt plus fraîche, & qu'elle invite à la danſe, aux plaiſirs.

Lorſqu'ils veulent ſe livrer à cet exercice, ils forment, en ſe tenant par la main, un cercle plus ou moins grand, en proportion du nombre des danſeurs & des danſeuſes, toujours ſymmétriquement mêlés. Cette chaîne ſe fait & tournoie de côtés & d'autres. Elle ſe quitte par intervalles, pour marquer la meſure. De temps en temps, chacun frappe des mains ſans rompre pour cela la cadence; les voix ſe réuniſſent aux inſtrumens, & chantent continuellement HOO HOO! C'eſt le refrein général. Quelquefois un des danſeurs quittant le cercle, paſſe au centre : là, il forme à lui ſeul une eſpèce de pas Anglois, dont tout le mérite & la beauté conſiſtent à l'exécuter avec autant de vîteſſe que de préciſion, ſans bouger de la place où ſon pied s'eſt poſé : enſuite on les voit tous ſe quitter les mains, ſe ſuivre nonchalamment les uns après les autres, affectant un air triſte & conſterné, la tête penchée ſur l'épaule, les yeux baiſſés vers la terre qu'ils fixent attentivement. Le moment qui ſuit, voit naître les démonſtrations de la joie, de la

gaîté la plus folle : ce contraſte les enchante, quand il eſt bien rendu. Tout cela n'eſt au fond qu'un aſſemblage alternatif de pantomimes très-bouffonnes & très-amuſantes. Il faut obſerver que les danſeurs font entendre ſans ceſſe un bourdonnement ſourd & monotone, qui n'eſt interrompu que lorſqu'ils ſe réuniſſent aux ſpectateurs pour chanter en chorus le merveilleux HOO! HOO! qui paroît être l'ame & le point d'orgue de ce magnifique charivari. On finit aſſez ordinairement par un ballet général; c'eſt-à-dire que le cercle ſe rompt, & qu'on danſe pêle-mêle comme chacun l'entend. On voit alors l'adreſſe & la force briller dans tout leur jour. Les beaux danſeurs répètent, à l'envi l'un de l'autre, ces ſauts périlleux & ces gargouillades, qui, dans nos grandes Académies de muſique, excitent des Ha Ha tout auſſi bien mérités & ſentis que les Ho Ho d'Afrique.

Les inſtrumens qui brillent là par excellence, ſont le *Goura*, le *Joum-Joum*, le *Rabouquin* & le *Romelpot*.

Le *Goura* a la forme d'un arc de Hottentot Sauvage. Il eſt de la même grandeur; on attache une corde de boyau à l'une de ſes extrémités, & l'autre bout de la corde s'arrête par un nœud dans un tuyau de plume applatie & fendue. Cette plume déployée forme un triangle iſocèle très-allongé, qui peut avoir environ deux pouces de longueur : c'eſt à la baſe de ce triangle qu'eſt percé le trou qui retient la corde; & la pointe, ſe repliant ſur elle-même, s'attache avec une courroie fort mince à l'autre bout de l'arc. Cette corde peut être plus ou moins tendue ſe-

lon la volonté du muficien. Lorfque plufieurs *Gouras* jouent enfemble, ils ne font jamais montés à l'uniffon. Tel eft ce premier inftrument qu'on ne foupçonneroit point être un inftrument à vent, quoiqu'il ne foit certainement que cela. On peut en voir la figure, dans la *planche VII*, à côté de la Hottentote. On le tient à-peu-près comme le cor de chaffe ; le bout de l'arc où fe trouve la plume eft à la portée de la bouche du joueur. Il l'appuie fur cette plume ; &, foit en afpirant, foit en expirant, il en tire des fons affez mélodieux ; mais les Sauvages qui réuffiffent le mieux, ne favent y jouer aucun air : ils ne font entendre que des fons flûtés ou lourrés, tels que ceux qu'on tire, d'une certaine manière, du violon & du violoncelle. Je prenois plaifir à voir l'un de mes compagnons nommé *Jean*, qui paffoit pour un virtuofe, régaler pendant des heures entières fes camarades, qui, tranfportés, ravis, l'interrompoient de temps en temps, en s'écriant : « Ho ! que celle-là eft char» mante !... recommence-la » ! Jean recommençoit ; mais ce n'étoit plus la même ; car, comme je le difois, on ne peut fuivre aucun air fur cet inftrument dont tous les tons ne font dus qu'au hafard & à la qualité de la plume. Les meilleures font celles qu'on tire de l'aîle d'une efpèce d'Outarde. Quand il m'arrivoit d'abattre un de ces animaux, j'étois toujours follicité à faire un petit facrifice pour l'entretien de notre orcheftre.

Le Goura change de nom quand il eft joué par une femme, uniquement parce qu'elle change la manière de s'en fervir. Il fe transforme en

Joum-Joum : aſſiſe à terre, elle le place perpendiculairement devant elle, de la même façon qu'on tient les Harpes en Europe : elle l'aſſujétit par le bas en paſſant un pied entre l'arc & la corde, obſervant de ne point la toucher : la main gauche tient l'arc par le milieu ; & , tandis que la bouche ſouffle ſur la plume, de l'autre main, la muſicienne frappe la corde en différens endroits avec une petite baguette de cinq ou ſix pouces : ce qui opère quelque variété dans la modulation ; mais il faut approcher l'oreille pour ſaiſir diſtinctement la dégradation des ſons. Au reſte, cette manière de tenir l'inſtrument m'a frappé : elle prête des graces à la Hottentote qui en joue.

Le *Rabouquin* eſt une planche triangulaire, ſur laquelle ſont attachées trois cordes de boyau ſoutenues par un chevalet, & qui ſe tendent à volonté, par le moyen de chevilles, comme nos inſtrumens Européens. Ce n'eſt autre choſe qu'une guitarre à trois cordes : tout autre qu'un Hottentot en tireroit peut-être quelque parti, & le rendroit agréable ; mais celui-ci ſe contente de le pincer avec ſes doigts, & le fait ſans ſuite, ſans art, & même ſans intention.

Le *Romelpot* eſt le plus bruyant de tous les inſtrumens de ces Sauvages : c'eſt un tronc d'arbre creuſé qui porte deux ou trois pieds, plus ou moins, de hauteur. A l'un des bouts, on a tendu une peau de Mouton bien tanée, qu'on frappe avec les mains, ou pour parler plus clairement, avec les poings, quelquefois même avec un bâton. Cet inſtrument qui ſe fait entendre de fort loin, n'eſt pas à coup ſûr un chef-

d'œuvre d'invention ; mais, dans quelque Pays que ce ſoit, c'eſt aſſez la méthode de remplacer par du bruit, ce qu'on ne peut obtenir du goût.

Peut-être me ſuis-je un peu trop appeſanti ſur la deſcription des danſes & des divers inſtrumens des Hottentots. Ceux-ci, comme on le voit, ne ſont pas bien curieux ; mais ce détail qui tient par quelque côté aux mœurs des Sauvages, ne méritoit pas non plus d'être entiérement négligé.

Tout près de la Nature, & ſous ſa garde immédiate, le Sauvage n'a nul beſoin de nos orcheſtres bruyans & harmonieux pour s'exciter, dans ſes fêtes, aux vives démonſtrations du plaiſir & de la joie. La modulation bornée & monotone de ſa muſique lui ſuffit, & je crois même qu'il s'en paſſeroit volontiers, & ne ſauteroit pas moins bien.

Dans ſon *Choix de Lectures géographiques*, un de nos Auteurs modernes, qui s'eſt fait une loi d'étudier les hommes en même-temps qu'il décrivoit les lieux, obſerve avec beaucoup de ſagacité „ que, dans un Etat policé, la danſe „ & le chant ſont deux arts ; mais qu'au fond „ des forêts, ce ſont preſque des ſignes naturels „ de la concorde, de l'amitié, de la tendreſſe „ & du plaiſir. Nous apprenons, ſous des maî„ tres, ajoute ce Savant, à déployer notre „ voix, à mouvoir nos membres en cadence. „ Le Sauvage n'a d'autre maître que ſa paſ„ ſion ; ſon cœur & la Nature. Ce qu'il ſent, „ nous le ſimulons : auſſi le Sauvage qui chante „ ou qui danſe, eſt-il toujours heureux ".

J'ai fait remarquer que les Hottentots ne s'affemblent guères qùe la nuit pour ſe divertir : les occupations journalières ne leur laiſſent point d'autre temps. Chacun a ſes devoirs à remplir. Il faut ſurveiller ſans ceſſe les troupeaux épars dans les champs, non-ſeulement pour empêcher qu'ils ne s'égarent, mais pour les garantir de l'atteinte des animaux carnaſſiers qui les épient continuellement. Il faut les panſer & les traire deux fois par jour ; il faut travailler aux nattes, amaſſer le bois ſec pour les feux du ſoir ; il faut pourvoir à ſa ſubſiſtance, & chercher des racines : ces dernières occupations appartiennent particulièrement aux femmes. Les hommes, de leur côté, vont à la chaſſe, font la revue des pièges qu'ils ont tendus en divers endroits, fabriquent les flèches, & tous les inſtrumens dont ils ont beſoin ; & quoique ces inſtrumens & tous les ouvrages de leurs mains ſoient en général aſſez mal tournés & groſſiers, ils exigent de leur part beaucoup de temps & de peines, parce qu'ils ſont privés d'une foule d'outils ſi néceſſaires pour abréger le travail ; & toujours l'adreſſe chez eux, eſt bien moins admirable que la patience.

Il ſeroit étonnant que ces peuples que j'ai ſi ſouvent fréquentés, avec leſquels j'ai vécu ſi long-temps, euſſent été aſſez adroits ou aſſez faux pour ſe cacher de moi, au point que je ne me fuſſe jamais apperçu, ni par leurs diſcours, ni dans leur pratique de vivre, d'aucun ſigne ou d'aucun acte de ſuperſtition : je me garderai bien de donner comme des uſages religieux, certaines privations qu'ils s'impoſent eux-mêmes, & qui

paroiſſent ſi naturelles & ſi ſimples quand on s'eſt donné la peine de les approfondir. Par exemple, ils ne mangent preſque jamais du Lièvre ni de la Gazelle nommée *Duykers*. Le Lièvre eſt à leurs yeux un animal informe qui les dégoûte; la viande du Duykers leur ſemble trop noire: en outre, ces deux animaux ſont toujours d'une maigreur extrême; raiſon ſuffiſante pour qu'ils les rejettent: mais la preuve la plus frappante que nulle idée chimérique ne les prive de cette reſſource, c'eſt qu'au beſoin & dans les momens de diſette, je les ai vus ſe tenir heureux d'y pouvoir recourir. De ce qu'un Hollandois ſe révolteroit à la vue du plat de Limaçons de vignes ou de Grenouilles le mieux apprêté, tandis que le François s'accommode de ce mêts peu délicat, s'enſuit-il que le dégoût du Batave doive être regardé comme une abſtinence religieuſe ordonnée par le Conſiſtoire?

Avant d'annoncer, comme un des rites eſſentiels des Hottentots, la cérémonie de ſe couper une phalange, ſoit du doigt, ſoit du pied, avant de lui attribuer la ſemi-caſtration pour le même motif, il étoit raiſonnable de conſtater d'abord la vérité de ces deux faits. Kolbe les avoit ouï raconter comme bien d'autres; mais il ne les avoit jamais éclaircis. Il le prouve aſſez, lorſqu'il attribue ces uſages à tous les Hottentots indiſtinctement; ce qui n'eſt pas moins faux que toutes les autres aſſertions de cet Auteur. M. Sparmann tombe également dans la plus étrange des erreurs, lors même qu'il ſoutient, contre ce Kolbe, que la ſemi-caſtration n'eſt pratiquée nulle part. Ces deux cérémonies ont

lieu encore actuellement chez deux Hordes situées au Nord du Cap sous le vingt-huitième dégré de latitude : savoir, les *Geissiquois* & les *Koraquois*, Cantons dans lesquels j'ai trouvé les Giraffes, dont je parlerai dans mon second Voyage. Assurément le Philosophe Kolbe n'a jamais pénétré jusques là, si ce n'est en songe.

Le Docteur Sparmann s'est toujours laissé tromper, lorsqu'au sujet des Gonaquois, il penche à croire que ces Hordes se circoncisent. Les Colons me l'avoient assuré comme à lui : c'étoit une puissante raison d'en douter ; mais jusqu'ici plus à la portée que personne de m'éclairer sur un fait aussi important, j'atteste au contraire que cette Nation, & tous les Hottentots sans exception, ont le prépuce d'une grandeur démesurée ; caractère qui les distingue assez des autres Sauvages, & qui n'a point été certainement remarqué.

Il en est de même de ce tablier révoltant des Hottentotes, auquel on a fait jouer si long-temps un rôle ridicule dans l'histoire, ou plutôt la fable de ces peuples. Une autre bizarrerie qui découle toujours de la même source, le leur a retranché non moins légèrement, quoiqu'il soit toujours de mode chez une Horde dont je vais parler incessamment. Je dis qu'il est de mode; car bien loin qu'il soit un présent de la Nature, on doit le regarder comme un des raffinemens les plus monstrueux qu'ait jamais inventés je ne sais quelle coquetterie toute particulière à un très-petit coin du monde connu.

Quelques Auteurs anciens ont écrit que les familles de Sauvages couche pêle-mêle dans une

une même hutte, & ne connoiſſent point les différences de l'âge, ni cette horreur invincible qui ſépare les êtres rapprochés par le ſang. A la vérité, ces Sauvages bornés au ſtricte néceſſaire, n'ont point imaginé de ſauver par une décence apparente, toute la turpitude d'une inclination monſtrueuſe, & l'on ne voit point chez eux appartement pour le frère, appartement pour la sœur, appartemens pour la mère & le fils; mais conclure de ce qu'ils n'ont qu'un même toît, qu'un même grabat, qu'une même natte pour ſe délaſſer des travaux du jour, qu'ils vivent à l'inſtar des animaux, c'eſt outrager la Nature, & calomnier l'innocence. Il n'y a qu'un Auteur mal inſtruit ou mal intentionné, qui ſe ſoit permis d'accréditer ces ſoupçons infâmes. Oui, toute une famille habite une même hutte; oui, le père ſe couche avec ſa fille, le frère avec ſa ſœur, la mère avec ſon fils; mais, au retour de l'aurore, chacun ſe lève avec un cœur pur, & ſans avoir à rougir devant l'Auteur des êtres ou l'une des créatures qu'il a marquées du ſceau de ſa reſſemblance. Le Sauvage n'eſt ni brute ni barbare. Le vrai monſtre eſt celui qui voit le crime par-tout où il le ſuppoſe, & qui l'affirme ſur l'odieux témoignage de ſa conſcience.

J'ai viſité plus d'une peuplade de Sauvages, & n'ai trouvé par-tout que retenue & circonſpection chez les femmes : je puis ajouter auſſi chez les hommes. L'Auteur que j'ai ſi ſouvent contredit, rend hommage à la vérité, lorſqu'il confeſſe que, d'après la nudité des Sauvages, on les jugeroit mal, ſi l'on croyoit qu'ils ont auſſi peu de modeſtie que de voile, qu'il a eu de la

peine à trouver des hommes qui, ſous l'appât même des préſens, conſentiſſent à déranger aſſez leurs Jackals pour qu'il pût ſe convaincre par ſes yeux, s'ils étoient ou n'étoient point circoncis.

J'ai dit ailleurs que le commerce avec les Blancs étoit la ruine & le fléau des mœurs. Les Hottentots des Colonies en fourniſſent une preuve trop frappante : ceux du déſert n'étant point d'une nature différente, céderont peut-être un jour à la ſéduction, ſi elle arrive juſqu'à eux, & ſe laiſſeront entraîner par l'exemple. Lorſque M. Forſter, dans ſon *Voyage autour du Monde* avec le Capitaine Cook, nous apprend que les femmes de l'iſle de Pâques étoient des *Courtiſanes lubriques*, il ne nous cache pas que les Matelots de ſon équipage ſe livroient ouvertement & ſans pudeur, aux plus infâmes débauches avec elles : mais ce qu'il falloit ajouter ſans crainte, c'eſt que les femmes Sauvages, une fois viſitées par des Européens corrompus, & trop inſtruites de leurs inclinations perverſes, ſe livrent ſans réſerve à tous ceux à qui il plaît de s'en emparer, & les ſervent à leur goût, ſans doute, dans la ſeule frayeur des extrémités cruelles dont les Blancs ſont capables.

Par-tout où l'envie de m'inſtruire m'a fait entamer cette matière avec les femmes que j'ai rencontrées, j'en ai toujours reçu la réponſe uniforme & ſimple qu'elles adreſſent à tous ceux qui les ſoupçonnant de communications inceſtueuſes, cherchent à s'en éclaircir par leurs propres aveux. » Vous nous aſſimilez donc aux bêtes, me di» ſoient-elles; les bêtes ſeules ſont capables de » faire ce que vous dites ».

Puissé-je ne pas me tromper! je crois à la vertu pour ceux même qui ne connoissent pas ce mot, & n'ont point fait d'immenses commentaires sur l'idée qu'il renferme. Ce sentiment inné dans le cœur de l'homme, quand l'exemple &.l'éducation ne l'ont pas corrompu, lui fut donné en signe de sa noblesse & de sa distinction. L'horreur de s'unir à son propre sang, est un des plus grands caractères par lequel le Créateur voulut séparer l'espèce humaine de la classe des animaux; & la plus infâme dépravation brisa seule cette barrière insurmontable.

J'ose donc attester que, s'il est un coin de la terre où la décence dans la conduite & dans les mœurs soit encore honorée, il faut aller chercher son temple au fond des déserts. Le Sauvage n'a reçu ces principes ni de l'éducation, ni des préjugés : il les doit à la Nature. L'amour en lui n'est qu'un besoin tres-borné; il n'en a point fait, comme dans les Pays civilisés, une passion tumultueuse, qui traîne le désordre & le ravage après elle. En vain, à l'exemple de Buffon, tenterois-je de déraciner cette fièvre de l'ame, cette maladie des imaginations exaltées; je ne briserai point un autel couvert des riches présens des Romanciers & des Poëtes : j'aurois trop à combattre; & la Divinité qui doit sa naissance à d'aussi belles chimères, ameûteroit contre moi ses Brames, & ne me pardonneroit pas ce grand sacrilège.

Un physionomiste, ou si l'on veut, un bel esprit moderne, réjouiroit les cercles en assignant au Hottentot, dans la chaîne des êtres, une place entre l'homme & l'Orang-outan. Je ne

puis confentir à lui donner ce portrait ; les qualités que j'eftime en lui ne fauroient le dégrader à ce point, & je lui ai trouvé la figure affez belle, parce que je lui connois l'ame affez bonne. Il faut pourtant convenir qu'il a dans les traits un caractère particulier qui le fépare en quelque forte du commun des hommes. Les pommettes de fes joues font très-proéminentes, de telle forte que fon vifage étant fort large dans cette partie, & la mâchoire au contraire exceffivement étroite, fa phyfionomie va toujours en diminuant jufqu'au bout du menton. Cette configuration lui donne un air de maigreur qui fait paroître fa tête très-difproportionnée, & trop petite pour un corps gras & bien fourni. Son nez plat n'a quelquefois pas fix lignes dans fa plus grande élévation ; fes narines, en revanche, font très-ouvertes, & dépaffent fouvent, en hauteur, le dos de fon nez ; fa bouche eft grande, & meublée de dents petites, bien perlées, & d'une blancheur éblouiffante ; fes yeux très-beaux & bien ouverts, inclinent un peu du côté du nez comme ceux des Chinois. A l'œil ainfi qu'au toucher, on voit que fes cheveux reffemblent à de la laine : ils font courts, frifés & d'un noir d'ébène. Il ne porte que très-peu de poil ; encore a-t-il foin de s'épiler : fes fourcils, naturellement dégarnis, font exempts de ce foin. La barbe ne lui croît que fous le nez & à l'extrémité du menton : il ne manque point de l'arracher, à mefure qu'elle fe montre : cela lui donne un air efféminé, qui, joint à la douceur naturelle qui le caractérife, lui enlève cette impofante fierté commune à tous les hommes

de la Nature, & qui leur a mérité le ſuperbe titre de Roi.

Quant aux proportions du corps, le Hottentot eſt parfaitement moulé. Sa démarche eſt gracieuſe & ſouple; tous ſes mouvemens ſont aiſés; bien différens des Sauvages de l'Amérique méridionale, qui ne paroiſſent avoir été qu'ébauchés par la Nature.

Les femmes, avec des traits plus fins, ont cependant le même caractère de figure : elles ſont également très-bien faites, ont la gorge admirablement placée, & de la plus belle forme dans la fraîcheur des ans; les mains petites, & les pieds bien modelés, quoiqu'elles ne portent point de ſandales; le timbre de leur voix eſt doux, & leur idiôme, en paſſant par leur goſier, ne manque pas d'agrément. Elles ſe livrent, lorſqu'elles parlent, à une infinité de geſtes qui prêtent à leurs bras du développement & des graces.

Le Hottentot, naturellement timide, eſt également très-peu entreprenant. Son ſang-froid phlegmatique & ſon maintien réfléchi lui donnent un air de réſerve qu'il ne dépoſe même pas dans les momens de ſa plus grande joie, tandis qu'au contraire toutes les Nations noires & baſanées ſe livrent au plaiſir avec l'abandon le plus expanſif & la gaîté la plus vive.

Une inſouciance profonde le porte à l'inaction & à la pareſſe; la garde de ſes troupeaux & le ſoin de ſa ſubſiſtance, voilà ſa plus grande affaire. Il ne ſe livre point à la chaſſe en chaſſeur, mais en homme que ſon eſtomac preſſe & tourmente. Du reſte, oubliant le paſſé, ſans

inquiétude ſur l'avenir, le préſent ſeul le frappe & l'intéreſſe.

Mais il eſt bon, ſerviable, & le plus généreux comme le plus hoſpitalier des Peuples. Quiconque voyage chez lui, eſt aſſuré d'y trouver le gîte & la nourriture; ils reçoivent, mais n'exigent pas. Si le Voyageur a une longue route à faire, ſi d'après les éclairciſſemens qu'il demande, on connoît qu'il eſt ſans eſpoir de rencontrer de ſi-tôt d'autres Hordes, celle qu'il va quitter l'approviſionne, autant que ſes moyens le lui permettent, de toutes les choſes dont il a beſoin pour continuer ſa marche & gagner pays.

Avant l'arrivée des Européens au Cap, les Hottentots ne connoiſſoient point le commerce: peut-être même n'avoient-ils entr'eux nulle idée des échanges; mais, à l'apparition du tabac & de la quincaillerie, ils ſe furent bientôt immiſcés dans une partie des myſtères mercantiles. Ces objets qui n'étoient d'abord que des nouveautés agréables, avec le temps ſont devenus des beſoins: ce ſont les Hottentots des Colonies qui les leur apportent, quand ils viennent à manquer; car il eſt bon d'obſerver que, quelqu'empreſſés qu'ils ſoient de jouir de ces bagatelles, ils ne ſe donneroient pas la peine de faire un pas pour les aller chercher eux-mêmes, & préféreroient de s'en paſſer: leçon utile à ceux qui traînent leur vie dans l'agitation pour courir après des chimères.

Tels ſont ces peuples, ou du moins tels ils m'ont paru, dans toute l'innocence des mœurs & de la vie paſtorale. Ils offrent encore l'idée de l'eſpèce humaine en ſon enfance. Un trait ſublime

que je place ici, quoiqu'il appartienne à mon ſecond Voyage beaucoup plus au Nord du Cap & vers la côte Oueſt, achevera ce tableau que j'ai tracé dans toute la candeur & la vérité de mon ame, ſans éloquence, il eſt vrai, mais ſans enthouſiaſme, ſans vaines déclamations, avec cette naïveté de franchiſe qui m'eſt ſi chère, & que j'aime à profeſſer ſans ceſſe.

Une Horde aſſez conſidérable de Kaminou-Kois étoit venue viſiter mon camp avec cette confiance que donnent toujours des intentions honnêtes & droites, & que poſſèdent les hommes que leurs ſemblables n'ont point encore trompés. Forcé de ménager mes proviſions, il ne m'étoit pas poſſible de régaler tout ce monde avec de l'eau-de-vie; la troupe étoit trop nombreuſe : je ne pouvois, ſans imprudence, me montrer généreux; j'en fis donner un verre au Chef & à ceux qui, par leur figure & plutôt encore par leur âge, me paroiſſoient les plus reſpectables. Mais à quelles reſſources, à quels moyens n'a pas recours la bienfaiſance, & qu'elle eſt ingénieuſe quand elle veut ſe communiquer! Quel fut mon étonnement, lorſque m'appercevant qu'ils conſervoient la liqueur ſans l'avaler, je les vis tous s'approcher de leurs camarades qui n'en avoient point reçu, & la leur diſtribuer de bouche à bouche de la même manière dont les tendres oiſeaux du Ciel ſe donnent la becquée! Je l'avouerai, cette action inattendue me troubla; j'en demeurai ſtupéfait. A la vue de cette ſcène touchante, quel cœur dénaturé n'eût point ſenti couler les larmes de l'attendriſſement! Plein d'admiration & de reſpect, ému juſques au fond de

l'ame, j'allai me jetter dans les bras du Chef, qui, comme les autres, venoit de partager la liqueur à ceux qui l'entouroient, & j'inondai de mes pleurs sa figure vénérable. Beaux diseurs, élégantes coquettes parfumées d'ambre & de musc, criez à l'horreur, & livrez-vous à vos charmantes grimaces; les maux d'estomac, les vapeurs, & tous les miasmes d'une santé débile, fruits ordinaires d'une vie honteuse consumée à trente ans, n'offroient rien de repoussant à mes célestes Kaminou-Kois dans cette communication si douce & si fraternelle.

Je ne me suis jamais rappellé, sans émotion, ce peuple respectable, & plusieurs autres encore chez qui j'ai vu répéter la même cérémonie; & lorsqu'en nous séparant je les voyois s'en retourner satisfaits & tranquilles: Mortels heureux, me disois-je, conservez long-temps cette précieuse innocence; mais vivez ignorés! Pauvres Sauvages, ne regrettez point d'être nés sous un ciel brûlant, sur un sol aride & desséché qui produit à peine des bruyères & des ronces; regardez, ah! plutôt regardez votre situation comme une faveur signalée du Ciel; vos déserts ne tenteront jamais la cupidité des Blancs; unissez-vous aux peuplades fortunées qui n'ont pas plus que vous le bonheur de les connoître; détruisez, effacez jusqu'aux moindres traces de cette poudre jaune qui se métallise dans vos ravines & dans vos roches; vous êtes perdus, s'ils la découvrent. Apprenez qu'elle est le fléau de la terre, la source de tous les crimes, & redoutez sur-tout l'approche d'un Almagro, d'un Pizarre, d'un Fernand-Cortez, & l'étole ensanglantée des Vanverdes.

Dans l'état de nature, l'homme eſt eſſentiellement bon. Pourquoi le Hottentot ſeroit-il une des exceptions de cette règle? C'eſt mal-à-propos qu'on l'accuſe d'être cruel; il n'eſt que vindicatif: trop ſenſible au mal qu'on lui fait, qu'y a-t-il de plus naturel que de repouſſer la force par la force? Il nous ſied bien d'ordonner aux peuples de la Nature la pratique de nos vertus factices, quand les noms nous en ſont à peine connus, & que leur régime n'eſt conſenti par perſonne; & la peine même du talion, la ſeule en uſage avant que nous nous fuſſions aviſés d'être des Philoſophes, qu'eſt-ce autre choſe que le droit de rendre offenſe pour offenſe, & d'ôter la vie à qui ne craint pas d'attenter à la nôtre?

Si les Sauvages d'Afrique ou d'Amérique s'aviſoient quelque jour de rêver qu'ils vivent malheureux, privés de nos arts, de nos richeſſes, & de toutes les reſſources de notre génie, & qu'unis enſemble, armés d'un triple fer, ils accouruſſent pour inonder l'Europe, & nous en chaſſer, de quel front recevrions-nous ces barbares, & de quels traitemens nous verroit-on payer leur audace? Telle eſt cependant leur hiſtoire ou la nôtre; telles ſont nos tentatives entrepriſes dans les trois mondes avec des ſuccès trop heureux. Par-tout où il nous a plu de nous établir, nous avons réduit ces malheureux perſécutés à l'eſclavage, à la fuite: nous nous ſommes approprié, ſans ſcrupule, tout ce que nous avons trouvé à notre bienſéance; & quand l'heure de la vengeance a ſonné pour eux, & qu'ils ont meſuré leurs coups à la

grandeur de nos torts, fans retour fur nous-mêmes, trop aveuglés par l'intérêt ou le fanatifme, nous avons ofé les nommer des barbares, des antropophages, des bêtes féroces nourries de meurtres, altérées de fang.

A quelle imprudence ne faut-il pas attribuer la mort du célèbre navigateur Cook ? J'aime à croire que le fentiment de fa force, & fon caractère entreprenant, altier, ne le portèrent jamais aux excès coupables dont il périt à fon tour la victime; mais le défir ardent de fe venger de l'équipage indifcipliné qui marchoit à fa fuite, arma contre lui les infulaires. Ses Matelots épioient les femmes, ofoient s'en emparer en tous lieux, en toute occafion : c'en étoit trop pour garder plus long-temps le filence. Rien n'eft capable d'arrêter ces Sauvages outragés. A travers la fumée des canons, au milieu du bruit de fon artillerie menaçante, le Chef eft reconnu : on s'en empare; il eft maffacré à la vue même de fes Soldats, pour n'avoir pas fu réprimer à temps leurs défordres.

Le premier fentiment qu'on doive infpirer aux Sauvages, quand on veut voyager chez eux, c'eft la confiance. Pour gagner la leur, il faut être humain, bienfaifant, n'abufer jamais de leur foibleffe, ne leur infpirer aucune crainte, & n'en pas prendre à leur afpect : ils accordent tout, lorfqu'on n'exige rien. Il faut être affez fûr de fes paffions pour garder la plus févère continence, & ne pas convoiter leurs femmes. S'ils font jaloux, vous avez en eux des ennemis implacables : s'ils ne le font pas, leur complaifance à votre égard les met trop

de niveau, & l'on perd à leurs yeux l'utile ſupériorité qui les avoit éblouis. Quand cette paſſion ne feroit pas générale, il eſt toujours quelques individus qu'elle tourmente, & l'on obſerve, avec raiſon, que les Nations qui ſont le moins ſujettes, ont auſſi les mœurs plus diſſolues, & s'éloignent davantage de la Nature.

Pour ſe faire connoître avantageuſement des Sauvages, il faut que la ſupériorité du côté de la force ſoit toujours la dernière des facultés par leſquels on ſe faſſe valoir, parce qu'il n'eſt pas naturel de ſe défier de ceux qu'on ne craint pas. Tout en prenant des précautions, on doit conſerver un air calme & ſerein, ne faire connoître & n'employer des armes, lorſqu'on voyage chez eux, que pour leur rendre des ſervices, ſoit en leur procurant du gibier, ſoit en les aidant à détruire les bêtes féroces ennemies de leurs troupeaux. On peut, après, quitter une Horde en toute ſécurité, certain de n'y laiſſer que des regrets, & que la reconnoiſſance vous rappellera ſans ceſſe à ſon ſouvenir. Pluſieurs d'entr'eux ne pourront ſe réſoudre à ſe ſéparer de vous; ils ſe détacheront pour vous accompagner & vous conduire vers une autre Horde, chez laquelle, ſur les témoignages avantageux de vos guides, vous êtes aſſuré de trouver le même amour, le même empreſſement, les mêmes fêtes, & tous les ſoins de la confiante hoſpitalité.

C'eſt avec ces principes de paix, ſi conformes à mon humeur, que j'ai traverſé une petite partie d'une immenſe portion de la terre, & que j'aurois parcouru l'Afrique entière, ſans

des obſtacles inſurmontables que tout mon zèle n'a pu franchir, & dont il eſt inutile ici de rendre compte.

C'eſt encore d'après ces maximes que j'ai de plus en plus ſenti qu'on ne peut aſſocier perſonne à ces entrepriſes, ſans courir le riſque de les voir avorter. J'étois ſûr de ma façon d'enviſager les dangers & les moyens d'y remédier. Entouré de monde & d'amis égaux en pouvoir, je n'aurois pas dû me flatter, dans des ſituations épineuſes, de leur faire embraſſer mon avis. La ſottiſe d'un ſeul pouvoit cauſer la perte de tous : en me trompant, je n'avois à me reprocher que la mienne.

On repréſente les Hottentots comme une Nation miſérable & pauvre, ſuperſtitieuſe & féroce, indolente & mal-propre à l'excès : enfin, on la ravale de toutes les manières. Quand il y auroit dans ces aſſertions légères, une aſſertion qui approchât de la vérité, il valoit mieux, pour en ſupprimer l'exagération outrée, s'en tenir ſimplement aux contes déja ſi abſurdes de ces ennuyeux Colons, qui ſe plaiſent à tromper un Etranger, par cela ſeul qu'il eſpère s'inſtruire en les écoutant. Il falloit parler d'après ſa propre expérience, & ne rien dire de plus que ce qu'on n'avoit vu. C'eſt alors, par exemple, que, dans l'ouvrage du Docteur Sparmann, très-eſtimable à plus d'un égard, les obſervations intéreſſantes, & qu'il a bien décrites, ne ſe trouveroient point noyées dans un déluge de récits très-apocryphes de chaſſes, de Lions, d'Eléphans, &c. plus invraiſemblables & mal-adroits les uns que les autres. C'eſt alors,

en un mot, qu'il n'eût point parlé de la Licorne, peût-être deſſinée par un Colon ſur on ne ſait quelle roche inhabitée, & qu'il ſe fût auſſi gardé de ſubſtituer la forme carrée, à la forme ronde des huttes de la Caffrerie, qu'il n'a jamais viſitée. Je dois convenir, en faveur de ce Savant, que ſa candeur & ſa probité lui préſentoient toutes ces choſes comme inconteſtables, du moment qu'elles lui étoient certifiées par un Colon. Jan-Kock, particuliérement, qu'il annonce comme l'obſervateur le plus habile & le plus judicieux qu'il ait connu, ne s'attendoit pas ſans doute aux éloges outrés qu'il lui prodigue à la face d'une Colonie, d'une Ville entière qui les réprouve, & ne balance pas, pour ces erreurs ſeulement, à ranger auprès de Kolbe un livre utile à plus d'un titre, ſi l'Auteur avoit ſu le réduire aux matières qui lui étoient plus familières.

Je rends hommage à la vérité, quand je la trouve dans le Docteur Sparmann, & rejette ſur ſon obſervateur les menſonges qui me révoltent. Mais, quand l'un ou l'autre m'aſſure „ qu'il n'a jamais vu les Sauvages s'eſſuyer, „ nettoyer leur peau ; que, pour ſe détacher „ les mains, ils les frottent avec de la bouze „ de Vache ; qu'ils s'en frottent auſſi les bras „ juſqu'aux épaules ; que cette onction, qui „ n'eſt pas néceſſaire, eſt de pur ornement ; „ qu'ainſi la pouſſière & les ordures, ſe mê„ lant à leur onguent de ſuie, & à la ſueur „ de leurs corps, s'attachent à leur peau, la cor„ rodent continuellement, &c. " & que M. Sparmann vient enſuite confeſſer qu'il n'a jamais vu

ces Sauvages s'essuyer, nettoyer leur peau, je trouve cette façon de raisonner fort légère, & cette logique très-inexacte ; car si j'attestois à mon tour que je n'ai jamais remarqué que la bouze de Vache fût un pur ornement pour le Hottentot, que je n'ai point vu leur peau se corroder par la sueur, les onguents & les ordures, cette assertion négative ne persuaderoit personne, & n'éclairciroit pas la question.

On ne conteste point à ces Sauvages une qualité qu'ils possèdent tous sans exception, hommes, femmes, enfans : c'est d'être les nageurs & les plongeurs les plus adroits qu'on connoisse. Que doit-on conclure de ce que j'ai rapporté des femmes que je surpris nageant & plongeant comme des poissons, sinon que cet usage qu'ils observent plusieurs fois dans le jour, les conduit nécessairement à un genre de propreté qui laisse peu de pouvoir aux onguents, ainsi qu'à la poussière, de corroder & de gâter la peau ?

Les soins & l'exactitude assidus des Gonaquois pour leur toilette, prouvent assez qu'ils aiment la propreté. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est mal entendue : encore, pour aller jusques-là, seroit-il nécessaire d'expliquer s'ils ne sont pas contraints à se boughouer ainsi, soit par la température du climat, soit par le défaut des ressources que la Nature ne leur a point indiquées. Leurs habillemens, à la vérité, ne sont que des dépouilles d'animaux privés ou sauvages ; mais, comme je l'ai fait voir, ils ne négligent pas, ainsi qu'on a voulu le faire accroire, le soin de les purger, & de les apprêter avant de s'en faire des vêtemens.

Le Hottentot n'eſt ni pauvre, ni miſérable: il n'eſt pas pauvre, parce que ſes déſirs ne paſſant point ſes connoiſſances qui ſont trop bornées, il ne ſent jamais l'aiguillon de la néceſſité. La miſère eſt un point de comparaiſon qu'il ne conçoit pas : une parfaite uniformité & les mêmes reſſources rendant le ſort de tous parfaitement égal, quand l'abondance regne, ils ſont tous heureux. Dans la diſette, ils ont tous des privations : l'oppoſition révoltante de la richeſſe portée ſur un char d'or, & de la miſère qui traîne ſes haillons dans la boue, ne ſauroit affliger ſon cœur : c'eſt une idée qu'il ne comprend pas. Le ſpectacle de l'indigence aux abois, ce ſupplice des ames compatiſſantes, ne ſe reproduit point à ſes yeux ſous mille formes lugubres : c'eſt une mortification que l'homme ſauvage n'eſſuye jamais. Si l'homme ſocial s'y habitue avec le temps ; s'il parvient à ce degré d'endurciſſement qui lui fait traiter d'optimiſme cette inégalité des conditions ſi révoltante & ſi déſaſtreuſe, ce n'eſt plus un enfant avoué de la Nature ; elle le méconnoît, le repouſſe, honteuſe de ſon propre ouvrage qu'ont défiguré d'autres mains.

Après avoir interrompu ſi long-temps le fil des petits évènemens de mon Voyage, pour établir une fois des apperçus certains ſur ces Hottentots trop peu connus juſqu'à nos jours, il manqueroit quelque choſe aux éclairciſſemens que j'ai donnés, ſi je ne parlois pas d'une eſpèce particulière qu'on pourroit appeller *compoſite*, & qui ne date tout au plus que d'un ſiècle. Je ne crois pas qu'aucun Voyageur en

ait fait mention. Cette nouvelle efpèce, un jour, en effacera d'anciennes, & l'époque de fa puiffance amenera fans doute de grands changemens dans la Colonie, & hâtera fa ruine. La multiplication de ces individus, qui peut devenir infinie, devroit allarmer la politique des Hollandois; mais elle dort, & femble fe foucier fort peu des conféquences funeftes de fon inertie.

Je veux parler des enfans naturels provenus du mêlange des Blancs avec les femmes Hottentotes, & de ces mêmes femmes avec les Nègres. On les nomme communément au Cap, *Bafters :* cette dénomination appartient néanmoins plus particuliérement aux premiers, parce que les feconds font moins nombreux. Les Hottentotes ne fe livrant pas facilement aux Nègres, pour lefquels elles ont une forte de mépris, attendu, difent-elles, qu'ils fe laiffent vendre comme des bêtes, au-lieu, d'un autre côté, qu'elles fe regardent comme honorées d'avoir un commerce avec les Blancs, & de porter le titre de leurs maîtreffes. C'eft cette race provenue de ces dernières unions qui gagne & multiplie confidérablement; elle eft libre comme le Hottentot; mais elle s'eftime au-deffus de lui, malgré le mépris qu'on en fait au Cap, où l'on n'eft pas même dans l'ufage de les baptifer. Le caractère de ces individus tient plus de l'Européen que du Hottentot; ils ont plus de courage, plus d'énergie que ce dernier : le travail ne les rebute point. En revanche, plus bouillans, plus entreprenans, ils ont plus de méchanceté. Il n'eft pas rare de les voir affaffiner les maîtres auxquels ils ont vendu leurs fervices : ce font eux encore

encore plutôt que les Nègres qui ſe déclarent les premiers machinateurs des trahiſons de toute eſpèce qui ſe commettent, chaque jour, ſur les habitations. Le Hottentot, trop doux, trop apathique pour ſe livrer à des entrepriſes atroces, n'auroit pas même aſſez de force pour ſe charger de leur exécution ; les plus mauvais traitemens ne ſont point capables de lui en inſpirer la penſée. En un mot, le Colon, qui n'a chez lui que des Hottentots à ſon ſervice, peut dormir tranquille, certain qu'il ſeroit averti bientôt du danger, s'il en étoit menacé.

Le Baſter-Blanc eſt bien fait, robuſte ; ſa peau, d'un jaune plus clair que celle du Hottentot, a la couleur d'une écorce de citron déſſéché : la vue en eſt déſagréable. Ses cheveux ſont noirs plus longs & moins crépus ; la communication des femmes de cette nouvelle fabrique rend, comme il eſt naturel de le croire, une eſpèce encore plus blanche dont la chevelure eſt auſſi d'autant moins friſée ; & quoiqu'en allant toujours graduellement, il n'y ait plus à la fin de différence ſenſible avec les cheveux & la blancheur de la peau des Européens, la proéminence des pommettes des joues ſe fait toujours remarquer : c'eſt un caractère indélébile qu'on reconnoît juſqu'après la quatrième génération.

La copulation des femmes Hottentotes avec les Nègres donne naiſſance à des individus bien ſupérieurs à ceux dont je viens de parler. Ils ſont d'une ſtature plus belle & plus diſtinguée ; ils ont une figure plus agréable & plus revenante ; leur couleur qui tient le milieu entre le noir du père, & le fond olivâtre de la mère, eſt bien

moins choquante pour les yeux; leurs qualités physiques & morales sont aussi très-différentes : on les recherche pour le travail ; mais ce qui les rend sur-tout estimables & très-précieux, c'est qu'ils joignent à beaucoup d'activité, sans turbulence, le mérite d'une fidélité qui ne se dément jamais, & qui n'est guères le partage d'aucun Baster-Blanc. Malheureusement cette espèce-là n'est pas la dominante, à cause de la difficulté d'unir ces Hottentotes aux Nègres, dont elles ne font aucun cas.

Il eût été depuis long-temps de l'intérêt public & particulier des Colons d'exciter l'administration à propager cette espèce d'hommes : les sacrifices n'auroient pas été bien onéreux, & le prix des avances & des fraix se seroit retrouvé par la suite au centuple.

Nous ne sommes plus dans ces siècles d'ignorance sacrée, où tout ce qui étoit noir étoit anthropophage. Les Espagnols eux-mêmes ne croyent plus aujourd'hui, comme au temps de leurs barbares incursions au Pérou, qu'une belle ame ne puisse exister que dans un corps blanc. Les Voyageurs, &, plus qu'eux, une saine philosophie, nous apprennent qu'une vilaine enveloppe peut couvrir un diamant précieux. Parmi les diverses Nations Nègres qui bordent les côtes occidentales de l'Afrique, quelques-unes se distinguent des autres par un naturel plus social, par des inclinations plus nobles, par une aptitude & une énergie plus grandes. C'est cette espèce qu'il eût fallu préférer pour la répartir dans la Colonie, en lui accordant toute franchise; les Colons auroient favorisé de tout leur pouvoir,

l'union de ces nouveaux-venus avec les Hottentotes. Ces femmes les voyant libres, ne les auroient plus dédaignés, & se seroient bientôt accoutumées avec eux : c'est alors que se fût accrue une génération d'hommes qui, réunissant au naturel pacifique & doux de leurs mères les qualités essentielles des meilleurs Nègres de la Guinée, eussent fait tomber comme inutiles & même dangereux, les fers cruels de l'esclavage dans toute cette partie si précieuse de l'Afrique.

Mais ces moyens faciles & naturels, dont l'exécution n'auroit rencontré ci-devant aucun obstacle, ne seront jamais employés : il est trop tard maintenant ; la race turbulente des bâtards blancs l'emporte, & l'on peut prévoir qu'un jour elle deviendra la dominante au Cap de Bonne-Espérance.

Au reste, quand ce projet seroit encore praticable, le dévouement & la bonne volonté de la Compagnie Hollandoise échoueroit contre les obstacles. Exacte jusqu'au scrupule dans ses engagemens, on sait qu'elle est d'une générosité que toutes les associations de commerce, pour leur honneur & leur prospérité, devroient prendre pour modèle. On ne doute point qu'elle ne fît, sans balancer, tous les sacrifices nécessaires à l'exécution de ce beau plan si digne de l'immortaliser : un vice radical, le vice du Gouvernement s'y oppose. Il faudroit, avant tout, expatrier les Habitans du Cap & des Colonies, ou refondre au moins leur esprit pour y détruire les préjugés ridicules & anti-patriotiques qui les affectent tous.

On souffre, parce qu'il n'est plus possible d'ar-

rêter les progrès du mal, que ces Colons si vains de leur couleur, & qu'aucun mérite personnel ne distingue de leurs esclaves ; on souffre, dis-je, que ces ineptes Paysans, fiers d'une fortune médiocre qu'ils ne se sont pas même donné la peine d'acquérir par leurs travaux, regardent & traitent avec mépris des hommes qui ayant bien mérité de la Compagnie par les services qu'ils lui ont rendus, soit comme Soldats, soit comme Matelots, viennent s'établir au Cap en vertu de la permission que leur a octroyée le Gouvernement ; de telle sorte que le dernier, le plus inutile des Colons ne voit jamais dans cet habile Matelot ou ce brave Soldat qu'un être en quelque façon dégradé, auquel il rougiroit d'accorder sa fille ; & cette fille même, élevée dans ces principes, périroit de douleur plutôt que de devenir la compagne d'un de ces défenseurs de la Patrie.

Dans ces circonstances, un brave Matelot ou Militaire soumis comme tous les autres hommes aux besoins & aux loix impérieuses de la Nature, plus exigeante encore dans les climats brûlans que dans les Pays tempérés, dans l'impuissance d'associer son sort à celui d'une Blanche qui le rendroit heureux, n'a d'autre parti que de s'unir à une Hottentote. De-là cette prodigieuse quantité de Baster-Blancs qui inondent actuellement les Colonies : le sang turbulent de l'Européen circule & fermente dans leurs veines ; il en peut à tous momens résulter des troubles que les Colons trop dispersés pour se réunir assez tôt, n'auront ni le temps ni le pouvoir de prévenir.

On fait monter cette race bâtarde à un fixième de tout ce qu'il y a de Hottentots dans les Colonies : l'époque de ce mélange remonte tout au plus à celle de l'établiffement Hollandois, c'eft-à-dire à cent trente-fix ans. Il n'eft pas difficile de préfumer que lors même que la communication avec les Hottentotes encore Sauvages n'auroit pas tardé à s'établir, elle n'a dû être ni auffi facile, ni auffi générale que de nos jours ; & certes, d'un autre côté, la population de la Colonie ne montoit pas comme aujourd'hui à vingt-quatre mille Blancs. Cette obfervation fuffiroit feule pour donner une idée de la progreffion identique des uns & des autres. Chaque jour la race Hottentote foumife aux Colonies s'éloigne de fon caractère & de fon origine ; elle s'abâtardit & fe confond par fon mélange des Nègres & des Blancs ; fa dégénération s'accélère ; elle difparoîtra tout-à-fait. Le tempérament phlegmatique & froid du Hottentot arrête affez déjà les progrès de fa poftérité, tandis que la même caufe chez la femme produit un effet tout contraire, & la rend très-féconde : les Hottentotes obtiennent de leurs maris trois ou quatre enfans tout au plus ; avec les Nègres, elles triplent ce nombre, & plus encore avec les Blancs.

Si le Bafter eft d'un naturel méchant, s'il eft hardi, vindicatif, entreprenant, perfide, feroit-ce, hélas ! parce qu'il eft le produit d'un Blanc & d'une Hottentote, & que les enfans tiennent plus du père que de la mère ? Cette préfomption toute affligeante qu'elle foit pour notre efpèce, ne fera pas contredite. S'il arrive, ce qui eft bien rare, qu'une femme Blanche ait des

privautés avec un Hottentot, le fruit qui en provient a toujours la bonhommie, les inclinations douces & bienfaiſantes de ſon père. Ces exemples, je le répète, ne ſont pas fréquens. En matière d'amour, au Cap comme en Europe, les femmes montrent plus de réſerve, de retenue & de délicateſſe que les hommes : ceux-ci au contraire ne balancent point à ſatisfaire leurs fantaiſies, quel qu'en ſoit l'objet; & les dangers qui en réſultent ne ſont pas non plus les mêmes pour l'un & pour l'autre ſexe; mais les bâtards des Blancs & des Hottentotes portent au contraire le germe de tous les vices & de tous les déſordres.

Telles ſont, en général, les connoiſſances que j'ai acquiſes par moi-même en vivant avec les Hottentots. Je m'arrête, de peur de fatiguer l'attention par ces détails arides, & je n'y reviendrai que lorſque l'occaſion d'en parler ſans ennui ſe préſentera d'elle-même au milieu de mes courſes & des événemens de mon Voyage.

Comme je me propoſois de paſſer plus d'un jour en Afrique, mon premier ſoin fut d'étudier la langue de ces Peuples : je réuſſis dans mon projet au-delà de mon déſir. Cette langue, à la vérité fort pauvre, n'a point beſoin de mots pour exprimer des idées abſtraites & trop métaphyſiques; elle n'eſt ſuſceptible d'aucun ornement; mais, pour n'avoir ni fleurs bien élégantes, ni ſyntaxe bien exacte, ſes difficultés n'en ſont pas moins inextricables à qui n'apporteroit, dans cette étude, ni goût, ni patience. Du reſte, j'ai trop reçu le prix de mes peines dans cette partie de mes travaux, par toutes les jouiſſances

que m'a procurées le pouvoir de m'entretenir librement avec eux, pour que j'aye à me repentir d'avoir ajouté la connoiſſance de cet idiôme ſingulier, aux diverſes langues, dont les préceptes ont fait le principal objet de l'éducation très-ſévère que j'ai reçue.

La langue Hottentote ne reſſemble point, comme l'ont écrit pluſieurs Auteurs anciens, ,, au ,, glouſſement des Dindons, au bruit confus que ,, font les Dindes qui ſe battent, aux cris d'une ,, Pie, aux huées d'un Chat-Huant"; leurs ſons imitent encore moins le *cri des Chauves-Souris ;* ce qu'ont avancé Pline & Hérodote. Il ſuffit de comparer entr'elles toutes ces diverſes aſſimilations pour juger qu'il eſt impoſſible qu'une langue puiſſe reſſembler à toutes ces choſes en même-temps; il n'eſt pas moins faux qu'à entendre les Hottentots converſer enſemble, on puiſſe les prendre pour un peuple de bègues. De toutes ces aſſertions qui ſe heurtent & ſe contrediſent, on eſt néceſſairement conduit à penſer qu'aucun des Voyageurs qui ont parlé du langage Hottentot, n'y a fait une attention aſſez ſérieuſe pour en donner une idée nette & préciſe, & que, par conſéquent, ſans que je pénètre les motifs de leur ignorance profonde, ils ſe ſont trompés avec autant de bonne foi, qu'ils nous trompent nous-mêmes.

Cette langue, malgré ſa ſingularité & la difficulté de ſa prononciation, n'eſt pas ſi rebutante qu'elle le paroît d'abord : elle s'apprend avec de la perſévérance. J'ai connu des Colons qui la parloient couramment, & je ſuis parvenu moi-même à me faire entendre en peu de temps. Elle eſt

en général très-difficile pour tout Européen, mais plus encore pour un François que pour un Hollandois, un Allemand, &c. attendu que l'U, l'H & le G ne se prononcent pas autrement que dans ces deux dernières langues; c'est-à-dire l'U par l'OU, & les deux autres lettres par des expirations auquel le gosier françois n'est pas fait, & qu'il saisit avec peine.

De tous les vocabulaires publiés dans différens ouvrages, il n'en est pas un dont on puisse comprendre un seul mot : c'est en vain qu'on voudroit en faire usage, on ne seroit point entendu; & jamais un Hottentot ne soupçonneroit même que ce fût sa langue qu'on lui parlât. Il semble qu'on se soit plu, dans tous ces vocabulaires, à retrancher le seul caractère qui souvent fait toute la signification d'un mot; on n'y a fait nulle mention des différens clappemens de la langue : signes indispensables qui précèdent ou séparent les mots, & sans lesquels ils n'ont aucun sens clair & précis.

Ces clappemens sont de trois espèces bien distinctes : le premier que je désigne ainsi (Λ), celui dont on fait le plus d'usage, le plus simple, le plus doux, & le plus facile à exécuter, s'opère en appuyant la langue sur le palais contre les dents incisives, la bouche étant fermée ; c'est alors que détachant la langue avec vîtesse en même-temps qu'on ouvre la bouche, ce clappement se fait sentir. Ce n'est rien autre chose que ce petit bruit qui nous est assez familier, lorsqu'obsédés par un ennuyeux, nous voulons témoigner, sans parler, qu'il nous impatiente.

Le ſecond clappement (v) eſt plus ſonore que le premier : il ſuffit de détacher la langue du milieu du palais, & d'imiter parfaitement la manière qu'emploié un écuyer pour faire partir des chevaux, ou pour accélérer leur marche. Il ne faut dans ce cas employer aucune force ; mais détacher ſimplement la langue, & le ſon ſe produit de lui-même. Si le ſon étoit trop articulé, il ſeroit alors impoſſible, ou tout au moins très-difficile de le lier comme il faut avec la première ſyllabe du mot qui doit ſuivre immédiatement.

C'eſt au clappement de la troiſième eſpèce (Λ) qu'il faut donner le plus de force ; il ſe prononce avec plus d'énergie, & ſe fait bien entendre : c'eſt celui dont on fait le moins d'uſage, & qui ſemble le plus difficile. Il demande beaucoup de peine & d'attention pour l'adapter, comme il faut, au mot qu'il précède, attendu qu'il s'exécute par une contraction ſingulière de la langue qu'on retire au fond du palais près de la gorge. On conçoit bien qu'après cette colliſion, elle emploie un grand mouvement pour revenir, près des lèvres, articuler les mots qui doivent la ſuivre, ſans aucun ſigne de repos & ſans interruption.

Ces divers clappemens ont encore une modulation différente, & peuvent être plus ou moins difficiles à exécuter, ſuivant la lettre ou la ſyllabe qu'ils frappent, & avec leſquelles, comme je l'ai dit, il faut qu'ils ſoient liés pour ne pas faire de contre-ſens. C'eſt-là ce qu'on peut appeller les tons de force de la langue.

Toutes ces différences paroiſſent peu prati-

cables, & ſur-tout bien dures à l'oreille d'un Européen : telles elles m'ont peut-être paru à moi-même dans les commencemens ; mais on s'y habitue, & je puis aſſurer que ce langage à la fin, n'eſt pas tout-à-fait dénué d'harmonie, & que, dans la bouche d'une Hottentote, il a ſur-tout ſes agrémens, comme l'Allemand a les ſiens dans celle d'une aimable Saxonne.

Je conçois que ſi, d'après les vocabulaires qui ont paru juſqu'ici, on vouloit ſe mêler d'étudier cette langue, & de la parler ſans être autrement inſtruit de ſes principes, on ſe perdroit dans des mots vuides de ſens : ce ne ſeroit plus que confuſion, que chaos rebutant, où l'imagination fatiguée ne verroit que du ridicule & de l'abſurdité.

Il eſt à la vérité quelques mots qu'on emploie ſans ce clappement ; mais ces exceptions ſont très-rares.

Pour prouver combien les divers ſons produits par la langue, ſont néceſſaires à la ſignification des mots, & comment ils en déterminent le ſens & les divers ſynonymes, je vais citer un exemple qui rendra ce principe plus facile à comprendre. Le nom d'un Cheval eſt *Aâp* en Hottentot : c'eſt auſſi celui d'une rivière. Il eſt encore celui d'une flèche : la ſeule différence du clappement de la langue détermine celle de ces divers objets. Naturellement prononcé ſans colliſion, ce mot ſignifie CHEVAL ; avec le ſecond clappement dont j'ai parlé, RIVIÈRE ; avec le troiſième, FLÈCHE, de même A OU IP eſt un rocher ; Δ-OU IP eſt le nom de l'Outarde ; Δ-KA IP, celui d'un Serpent venimeux, & Λ-KA IP, du Paſan, eſpèce de Gazelle d'Afrique.

Indépendamment de ces trois eſpèces de clappemens dont la néceſſité, comme on le voit, eſt indiſpenſable, il eſt encore des parties de mots qui ne ſont exactement que des ſons produits par la gorge ; mais il eſt impoſſible de les décrire : une longue habitude peut ſeule les graver dans la mémoire ; je les déſignerai par une petite croix placée au-deſſus de la lettre où il faudra en faire en uſage.

J'ajouterai, pour être plus ſcupuleuſement exact, qu'un ſeul mot prend ſouvent deux ſignifications différentes, par la briéveté ou la tenue de ſes voyelles.

D'après ce que je viens de dire, on peut ſe figurer aiſément à quel point cette langue ſeroit difficile à écrire, de façon qu'on pût la lire & la prononcer avec la préciſion qu'elle inſpire. Il faudroit préalablement lui compoſer un alphabet particulier ; & l'habitude des clappemens ſeroit le premier pas d'où dépendroit le ſuccès ; mais, comme l'étude de cette langue n'entrera jamais au nombre des beaux plans d'éducation de nos élégans, qu'on n'eſt pas curieux d'envoyer ſi loin pour les former aux uſages de la bonne compagnie, & que, d'un autre côté, il eſt inutile de fatiguer le lecteur par un dictionnaire ennuyeux, qu'il ne lira pas, je le ſupprime, & le borne tout ſimplement, en faveur de quelques curieux, aux mots qui ne concernent que l'Hiſtoire naturelle.

S'il prenoit envie à quelque Naturaliſte de parcourir les mêmes lieux d'où je ſors, il ſeroit trop flatté de pouvoir nommer aux Hottentots l'animal ou la choſe qu'il auroit envie

de ſe procurer. Une nomenclature exacte & bien accentuée de tous les objets qui l'intéreſſeront par préférence, ne peut, je crois, que lui être utile, & ne ſauroit même ici déplaire à perſonne. J'euſſe été trop heureux qu'un autre m'eût également applani les premières difficultés : ce dictionnaire auroit rendu le commencement de mes recherches moins rebutant & moins pénible. Je me fais un devoir de préſenter aujourd'hui ce qu'autrefois j'ai ſi fort ſouhaité pour moi-même. On trouvera ci-après les noms primitifs de la plus grande partie des animaux de l'Afrique, tels qu'ils ont toujours été connus, & déſignés par les Hottentots des déſerts : j'y joins auſſi ceux que leur donnent les Colons du Cap de Bonne-Eſpérance.

Il faut obſerver que les Hottentots des Colonies, ayant oublié une partie de leur langue, défigurent ce qui leur en reſte, par un mêlange de mauvais Hollandois : en ſorte que, ſans entrer dans les autres inconvéniens que cela occaſionne, les animaux, par exemple, changent de nom, ou en ont pluſieurs, ſuivant les différens Cantons ou les différentes Colonies : ce qui produit une confuſion qu'il eſt bien difficile d'éclaircir, & c'eſt une des raiſons de la préférence que mérite la nomenclature des peuples, dont le langage toujours le même, eſt à l'abri de tout changement & de toute altération.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
L'Eléphant.	Oliphant.	Λ---Goap.
Le Rhinocéros.	Renoſter.	V---Nabap.
L'Hippopotame.	Zee-Koe.	V---Kaous.
La Giraffe.	Kameel-Paerd.	Δ---Na-ïp.
Le Buffle.	Beuffle.	Λ---Ka-opp.
L'Eland-Gazelle.	Eeland.	Δ---Kaana.
Le Paſan.	Gems-Bock.	Λ---Kaïp.
Le Condouma.	Coudoe.	V---Koudou, ou Gaïp.
Le Buballe.	Harte-Beeſt.	Δ---Kamap.
Le Zèbre.	Welde-Paerd.	V---Kouarep.
Le Kwaga.	Kwaga, ou wel-de-Ezel.	V-nou V-kouarep
Le Lièvre.	Haaze.	+ Δ---Ou amp.
Une Marmotte.	Das.	+ V---Ka oump.
Le Sanglier.	Welde-Varke.	V---Kou-Goop.
Le Tamanoir.	Erd-Varke.	Λ---Goup.
Le Porc-Epic.	Yzer-Vark.	V---Nou ap.
Un Chien.	Hond.	Λ---Harip.
Des Chiens.	Honden.	Λ---Harina.
Un Rat.	Rott.	Douroup.
Une Chauve-Souris.	Vleer-Muyſe.	Λ---Nouga-Bou-roup.
Un Lion.	Leuw.	Gamma.
Un Tigre.	Tyger.	Garou-Gamma.
Un Chat-Tigre.	Tyger-Kat.	+ Λ---Ou amp.
La Hienne.	Wolf.	Λ---Hirop.
Le Chien-Sauvage.	Welde-Hond.	Δ---Goup.
Le Jakal.	Jakals.	Λ---Dirip.
Le Cheval.	Paerd.	Aap.
Le Taureau.	Beull.	Karamap.
Une Vache.	Koe.	Goumas.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
Un Bœuf.	Oſſ.	Goumap.
Un Mouton.	Schaap.	Goou.
Des Moutons.	Schaapen.	Goouna.
Un Bouc.	Bock.	Bri-ï.
Une Chèvre.	Gytt.	Taraé bris.
Un Oiſeau.	Voogel.	Δ--Kanip.
L'Outarde.	Trap-Gans.	Δ---Ou ip.
La Canne-Pétière	Kor-Haan.	Λ---Haragap.
Un Faiſan.	Feſant.	Koa Koa, ou V-Kabos.
Un Martinet.	Welde-Swaluw.	Λ-O-atſi Λ-nambro.
La Perdrix.	Patrys.	Λ---Ouri-Kinas.
Une Caille.	Kwartel.	Δ---Kabip.
Un Moineau.	Moſſ.	V--Kabari.
Un Vautour.	Aas-Voogel.	Λ---Gha ip.
L'Oie-Sauvage.	Welde-Gans.	+ Gaamp.
Canard de Montagne.	Berg-Eend.	+ Δ-Karo hei gaamp
Le Phénicoptère.	Flamingo.	Δ---Gaorip.
Une Tourterelle.	Tortel-Duyf.	Λ---Neis.
Une Montagne.	Berg.	Δ---Oumma.
Un Rocher.	Klep.	{ Λ---Ou ip. Λ---Karip.
Une Rivière.	Rivier.	V---Aap.
Une Fontaine.	Fontyn.	Λ---Aaup.
La Mer.	Zée.	Hourip.
Un Arbre.	Boom.	Haïp.
Un Chariot.	Waage.	Kouri-ïp.
Une Fleur.	Blom.	Δ---Narina.
Du Lait.	Melck.	Deip.
De l'Eau.	Waater.	V--Kama.
De la Viande.	Vleeſch.	V---Gaaus.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
Un Poiſſon.	Vis.	Δ---Ko oup.
Une Araignée.	Spen.	Λ---Hous.
Un Caméléon.		V---Karou-Koup.
Un Papillon.	Kapelle.	Tabou Tabou.
Trois différentes Gazelles.	Rée-Bock.	+ Gnioop.
	Duyker.	+ Λ---A oump.
	Steen-Bock.	Λ---Harip.
Une Mouche.	Vlig.	Λ---Dinaap.
Un Serpent.	Slang.	Λ---Kanou-Goup
Une Tortue.	Schil-Pad.	Λ---Ouna.
Un Crapaud.	Pade.	V---Oorokoop.
Le Légouan.	L'Egouane.	V---Naſeep.
Un Fuſil.	Snaphan.	Δ---Kabooup.
Une Flèche.	Peyl.	Δ---Aap.
Un Arc.	Boog.	Kgaap.
Une Sagai.	Sagaye.	Λ---Aure-Koop.
Un Européen.	Europées.	V---Orée-Goep.
Un Nègre.	Swarte-Jong.	Kabop.
Un Hottentot.	Hottentot.	+ + Khoé-Khoep.
Une Hottentote.	Hottentoten.	+ Tararé-Khoes.

D'après ce que j'ai dit des mœurs & de la ſimplicité de cette Nation, on peut facilement ſe convaincre que ſa langue eſt pauvre; & qu'avant l'arrivée des Européens, elle a dû l'être encore davantage. Ces derniers ont apporté des objets nouveaux auxquels il a fallu donner des noms; ce qui fait en même-temps que le Hot-

tentot des Colonies a des expressions que n'emploie point, & que n'entendroit pas le Hottentot Sauvage, à qui la plus grande partie de ces objets est inconnue.

Quoi qu'il en soit, il y a toujours, dans cette langue, beaucoup d'analogie entre la chose & le mot, pour la désigner. Par exemple, ils nomment le fusil △ KA-BOOUP : de la maniere dont il faut le prononcer, le clappement & la première syllabe △ KA imitent le bruit de la détente du chien, & celui de l'ouverture du bassinet : le reste du mot BOOUP désigne, on ne peut mieux, l'explosion du coup.

En général, la langue Hottentote est très-expressive ; & comme, en parlant, ces peuples gesticulent toujours, & qu'ils représentent pour ainsi dire, la pantomime de ce qu'ils disent, il suffit d'avoir une connoissance superficielle de leur idiôme, pour comprendre aisément les choses les plus importantes.

Trois semaines bien révolues s'étoient enfin écoulées depuis le départ de mes Envoyés ; je n'en étois pas à faire les premières réflexions sur les causes qui pouvoient ainsi prolonger leur absence ; je concentrois en moi-même toutes mes inquiétudes, ne voulant pas en donner à ceux qui m'entouroient ; c'eût été leur fournir des armes contre mes projets ; on ne voyoit pas sans chagrin ma résolution déterminée de pénétrer plus avant dans la Caffrerie. Je surprenois quelquefois mes gens s'entretenant sur cet article, & murmurant plus ou moins contre leur maître : cependant ils m'étoient dans le fond toujours attachés ; &, dans leurs discours, j'étois le prin-

cipal

cipal objet de leurs agitations & de leurs craintes. Ils ne balançoient point à me regarder comme un téméraire, qui, ſe ſouciant apparemment fort peu de la vie, vouloit obſtinément leur faire partager le plus triſte ſort en les conduiſant à la boucherie. Je devois trop preſſentir qu'ils étoient tous d'accord pour me quitter, ſi je perſiſtois dans mes réſolutions : je ne les jugeois embarraſſés que dans la manière dont ils exécuteroient, ce complot ; & ſur vingt-cinq de ces conjurés, j'avois découvert qu'il n'y avoit pas deux avis ſemblables. Ceux que j'avois attachés à mon ſervice durant la route, ne voyoient point à ce départ furtif de grandes difficultés ; mais ceux que j'avois engagés chez le Commandant Mulder au Pays d'Auténiqua, & plus encore au Cap ſous les auſpices du Fiſcal, étoient dans le doute de ſavoir s'ils retourneroient ou ne retourneroient point à la Ville ; en un mot, ils ne pouvoient s'accorder ni prendre aucun parti.

Cependant ils m'accuſoient d'avoir ſacrifié mes Envoyés. A la vérité ce retard me paroiſſoit extraordinaire : d'après ce qui m'avoit été dit par Hans, il ne leur avoit fallu que trois ou quatre jours tout au plus, pour ſe rendre chez le Roi Pharoo. En ſuppoſant un pareil nombre pour y reſter, & autant pour revenir, je trouvois, par un calcul ſimple, qu'ils avoient employé plus que le double du temps néceſſaire à ce voyage. Il falloit donc que quelqu'accident les eût retardés, ou qu'en effet les ſoupçons des Caffres euſſent été funeſtes à ces malheureux ? Je ne perdois pas encore toute eſpérance de les revoir ; j'allois, flottant dans une mer d'incertitudes, &

ne favois à quelle idée m'arrêter, ni quels ordres donner au refte de ma troupe pour mettre fin à leurs débats, ainfi qu'à leur inquiétude. Mon brave Klaas étoit d'avis d'attendre encore, & de laiffer partir ceux des rebelles qui montroient le plus d'impatience & d'humeur.

Quoi qu'il en foit, j'affectois un air tranquille, & continuois de chaffer à l'ordinaire; mais une pente fecrete me conduifoit machinalement du côté par où j'efpérois de voir arriver mes députés. Le foir, défolé de n'avoir rien vu paroître, je regagnois mon gîte pour recommencer le lendemain la même promenade inutile & fi trifte. C'eft ainfi que nous abufe l'imagination, dans l'attente d'un objet ardemment défiré.

Enfin, Klaas, un foir, vint s'enfermer avec moi dans ma tente, & mettre le comble à mes chagrins, en me témoignant qu'il perdoit tout efpoir, & qu'infailliblement Hans & fes camarades étoient affaffinés; que les fufils, les munitions & les armes dont ils s'étoient chargés avoient tenté les Caffres; qu'il n'en falloit pas davantage pour que cette Nation, actuellement en guerre, & manquant de toute efpèce de défenfe, & fur-tout de fer, fe fût, fur le champ, déterminé à commettre ces meurtres, pour fe procurer les dépouilles de ces malheureux; qu'il me confeilloit de ne pas laffer plus long-temps le refte de ma troupe, puifque, fans leurs fecours, nous nous verrions hors d'état d'avancer ni de revenir.

Je ne fentis que trop toute la force de ce raifonnement dicté par le plus vif intérêt pour ma perfonne, & la fûreté de mes effets que j'au-

rois été contraint de laiſſer à l'abandon, faute de bras & de ſecours. J'allois peut-être me laiſſer entraîner, & renoncer à mon engagement ſacré de ne point quitter Koks-Kraal, l'unique rendez-vous où ces généreux Envoyés puſſent rejoindre leur maître, lorſque nous vîmes de loin un des quatre gardiens qui ſurveilloient mes Beſtiaux, accourir vers mon camp, effrayé & hors d'haleine. Il m'apprit qu'on venoit d'appercevoir, de l'autre côté de la rivière, une troupe conſidérable de Caffres qui ſe diſpoſoient à la traverſer. Cette nouvelle effraya d'abord tout mon monde; la conſternation ſe liſoit ſur toutes les figures: moi ſeul, toujours bercé de l'eſpoir chimérique de revoir mes gens, ma première penſée ſe tourna vers eux; mais ce grand nombre qu'on venoit de m'annoncer ne cadroit guères avec ces préſomptions flatteuſes, & détruiſoit toute l'illuſion. Je dépêchai d'abord quatre fuſiliers ſous les ordres de Klaas, pour aller chercher & faire rentrer tous mes Bœufs dans le camp: je leur recommandai d'examiner, après cela, ſans ſe découvrir, ces Etrangers, qui, s'ils étoient en auſſi grand nombre qu'on vouloit me le perſuader, devoient en effet me devenir ſuſpects; de les épier, & de juger par leurs démarches quelle pouvoit être leur intention. J'avois en outre expreſſément recommandé à Klaas, dans le cas où il reconnoîtroit mes Envoyés, de me le faire entendre auſſi-tôt par une décharge de ſes fuſiliers; mais au contraire de ne ſe pas montrer, ſi la troupe étoit de Caffres, de ſe mettre en embuſcade, & de me dépêcher un de ſes gens. Comme il partoit, arriva le trou-

peau que ramenoient précipitamment au logis les trois autres gardiens, qui, comme leurs camarades, avoient pris l'épouvante.

De mon côté, je passai en revue toutes nos armes, & les fis charger : mon intention n'étoit pas de commencer moi-même les premiers actes d'hostilité ; mais, déterminé à attendre l'ennemi de pied ferme, je l'étois encore à le repousser de tout mon pouvoir, & je devois m'y préparer.

J'avoue que je n'étois pas tranquille, non que je craignisse l'événement d'un combat ; mes armes me donnoient trop de confiance dans ma supériorité. Mais j'eusse été désespéré de me voir contraint à en venir aux mains avant de m'être expliqué. Par-là, je ruinois toutes mes espérances ; les intentions pacifiques que j'avois annoncées, & qui pouvoient seules me mériter la faveur de parcourir, en liberté, toute la Caffrerie, se trouvant démenties par ces actes hostiles, je rentrois dans la classe des Colons, ces vils assassins des Sauvages, & n'allois plus être regardé que comme un ennemi de plus dont il falloit exterminer toute la caravane.

Tout en faisant mes préparatifs, une foule de réflexions contraires s'entrechoquoient dans mon esprit ; j'en fus tout d'un coup distrait par une décharge qui fut pour tout mon camp un signal de joie. D'après la consigne que j'avois donnée à Klaas, il n'étoit pas douteux qu'il n'eût reconnu mes gens. Cependant un reste de frayeur inquiétoit encore mon monde, & j'eus toutes les peines imaginables à les rassurer entièrement. Les trois gardiens de mes troupeaux surtout affirmoient que, dans la troupe des Caf-

fres, ils n'avoient pas apperçu un ſeul Hottentot : c'eſt ainſi que, paſſant tout-à-coup de l'eſpoir à la crainte, ils répandoient à préſent que les coups de fuſil qu'on venoit d'entendre, n'annonçoient que trop une action, & que Klaas étoit aux priſes avec l'ennemi.

Mais, à deux ou trois cents pas de nous, au détour d'une petite colline, je vis débouquer Klaas lui-même : il étoit ſeul. Je diſtinguai facilement à l'aide de ma lunette, & ſon maintien tranquille, & juſqu'aux traits de ſon viſage. Il ne paroiſſoit avoir rien d'effrayant à nous annoncer ; j'en fus convaincu lorſque j'eus apperçu, quelques minutes après, toute la troupe qui, défilant par le même chemin, s'avançoit paiſiblement & en bon ordre vers notre camp. Mes Hottentots, mêlés parmi les Caffres, annonçoient la bonne intelligence ; je reconnus Hans ; ils approchoient de plus en plus. Je fis mettre bas les armes, & recommandai à tout mon monde de montrer un front calme & ſerein.

Combien j'étois impatient de recevoir ces députés, & d'apprendre de leurs propres bouches ce que je pouvois oſer ſans péril pour eux & pour moi ! Cependant je ne voulus point aller à leur rencontre, ni quitter mon petit arſenal, que je n'euſſe entendu ces Voyageurs. Lorſque les Caffres ſe virent à portée de la ſagaye, ils s'arrêtèrent tous ; & Hans, ſe détachant de la troupe, vint droit à moi. Il m'apprit en quatre mots que j'étois libre de voyager dans la Cafferie ; que je n'avois aucun riſque à courir ; que j'y ſerois reſpecté comme un ami ; que la Nation qu'il quittoit, ne pouvoit trop m'inviter à ne

pas différer plus long-temps, & qu'elle me verroit avec plaisir; que je pouvois juger de l'intention générale, par la confiance qu'ils me témoignoient eux-mêmes, & la liberté qu'avoient prise plusieurs d'entr'eux de venir me visiter; qu'ils m'offroient toute leur amitié, & me demandoient la mienne; qu'en un mot, ils s'étoient mis en route dans l'assurance qu'on leur avoit donnée que je les recevrois bien.

Quant au retard qui nous avoit causé tant d'allarmes, Hans m'apprenoit qu'arrivé chez les Caffres, il n'avoit pu rencontrer le Roi Pharoo, qui s'étoit retiré à trente lieues plus loin de l'endroit de sa résidence; qu'après s'être arrêté quelque temps, dans l'espérance de le voir revenir, & chagrin de ne pas remplir plus heureusement sa mission, il avoit résolu de l'aller joindre; mais qu'il avoit appris d'une nouvelle Horde que ce Chef étoit encore reparti, & qu'on ignoroit la route qu'il tiendroit, & le temps de son absence. Les uns le croyoient vers les Colonies, d'autres chez les *Tambouchis*, Nation limitrophe de la Caffrerie, où l'on trouvoit à négocier du fer & des armes. Il ajoutoit enfin que, dans l'impossibilité de remplir mes ordres, & ne sachant quel parti prendre, il avoit préféré de revenir vers moi, & de me ramener mes deux Hottentots; mais que, sur le récit avantageux qu'il avoit fait aux Caffres de mon caractère & de mes dispositions pacifiques, plusieurs s'étoient offerts d'eux-mêmes à l'accompagner, & à venir, à leur tour, en députation chez moi, pour m'assurer de la bienveillance générale du Pays qui, bien convaincu que je ne pouvois pas être un

Colon, me recevroit comme un ami, & même comme un protecteur.

Ces Caffres comptoient sur-tout que j'aurois le pouvoir de les venger d'un certain Colon du Bruyntjes-Hoogte, dont ils avoient des plaintes cruelles à me faire, & dont le nom seul inspiroit l'horreur. J'ai reçu effectivement dans la suite quelques détails sur la vie de ce scélérat. Des considérations particulières m'empêchent de flétrir ici son odieux nom; mais les crimes qui lui ont acquis la célébrité des monstres ne sont ignorés d'aucun habitant du Cap. C'est en vain que le Gouvernement l'a sommé plus d'une fois de comparoître à son tribunal, pour y rendre compte de sa conduite : retranché sur les limites où les loix sont inertes & sans force, les ordres du Gouverneur, & les menaces des Satellites, & tous les décrets n'ont été pour lui que le signal de nouveaux forfaits.

Sans de plus longs discours & de questions ultérieurs qui n'étoient point encore de saison, je permis qu'on fît avancer ces Caffres. Hans leur fit un signe de la main; &, dans un moment, je fus entouré. Ils étoient, non compris mes Envoyés, dix-neuf hommes, cinq femmes & deux jeunes enfans : ils me saluèrent, l'un après l'autre, par le Tabé que je connoissois aussi bien qu'eux, & qui fut toute ma réponse à leurs complimens. Je comprenois mal leur langage; ils n'employoient point dans leur prononciation, le clappement usité chez les Hottentots; c'étoit dans leur manière de saluer la seule différence avec les Gonaquois qui fût sensible; mais ils me parloient tous ensemble, & mettoient dans leurs

difcours une précipitation, une volubilité qui me fembloit d'autant plus étrange, que, depuis près d'un an, je m'étois fait une habitude de la lenteur en tout genre de mes inactifs Hottentots; je ne pouvois concevoir à quelle caufe imputer ce bourdonnement confus qui bruiffoit à mes oreilles, & m'impatientois de n'en pouvoir démêler aucun fon diftinct.

Je ne devinois rien de tout ce que fe difoient entr'eux ces Caffres; mais je remarquois qu'ils étoient fort occupés, foit de mon camp, foit de ma perfonne, foit de mon monde, & de leurs divers mouvemens. Leurs yeux fe reportoient rapidement d'un objet à un autre: tout imprimoit la furprife autour d'eux. J'ai lu quelque part que l'étonnement fuppofe l'ignorance; mais l'ignorance ne prouve pas l'incapacité. Cette réflexion convient aux Caffres; car on ne peut affurément les accufer d'ineptie, & il y a d'eux aux Hottentots, pour l'adreffe & l'induftrie, une diftance prodigieufe. Hans leur avoit beaucoup vanté mes fufils & mes piftolets à deux coups: fur fon récit, ils étoient difpofés à regarder mes armes comme des merveilles. Un d'eux me fit demander, au nom de tous, fi je ne permettrois pas qu'ils les viffent: je les fis apporter, & les leur remis moi-même fans montrer de défiance: elles pafferent de mains en mains, furent examinées & retournées avec l'attention la plus minutieufe; mais leur curiofité pétulante demandoit quelque chofe de plus; je m'y étois attendu: le hafard me fervit à propos. Je tirai coup fur coup deux Hirondelles qui filoient devant nous,

& les fis tomber à quelques pas. Cette action subite, mais tranquille, les émerveilla doublement ; ils ne savoient lequel admirer davantage, ou l'arme ou le Chasseur. Il est certain que ce coup très-heureux qui pouvoit fort bien ne pas réussir, leur donna la plus haute idée de mon adresse, & que j'en profitai pour leur en imposer de plus en plus. Je leur demandai par signe, s'ils ne pouvoient pas en faire autant avec leurs sagayes; mais ils secouèrent les oreilles en souriant, & me faisant entendre que cette arme étoit impuissante pour atteindre des oiseaux au vol. Un seul d'entr'eux se leva, me montrant mes Moutons qui paissoient à quelques centaines de pas, & me fit entendre que ses camarades & lui étoient en état de les percer à la course, ainsi que les autres Quadrupèdes plus ou moins grands. Hans fit approcher, & me présenta un jeune Caffre : il étoit parfaitement moulé, & d'une figure qui m'intéressa sur le champ. Jusques-là je n'avois vu, pour ainsi dire, ces gens qu'en bloc ; je ne pouvois me lasser de contempler celui-ci : on m'assura qu'il passoit dans le Pays, pour un de ceux qui lançoient, avec le plus de dextérité, la sagaye & la massue courte (*), & que son adresse lui avoit acquis une grande réputation. J'avois tant de fois entendu parler de la Caffrerie, & de ses armes redoutables, que je ne voulus pas différer plus long-temps de voir par moi-même

(*) C'est une arme dont ils font usage de la même manière que de la sagaye. J'en possède une grande & une petite dans mon cabinet.

ce dont étoit capable un Caffre de dix-huit ans, qui ſe vantoit lui-même ſi naïvement. L'heure du dîner approchoit; je me propoſois de régaler tout ce monde : j'envoyai chercher un Mouton; &, le montrant du doigt au jeune homme, je lui permis de le tirer. Il portoit cinq ſagayes dans la main gauche; ſur mon invitation, il en ſaiſit une de ſa droite, fait lâcher le Mouton qui ſe met à galopper pour rejoindre le troupeau; en même-temps il brandit ſa ſagaye avec force, & s'élançant en-avant par quatre ou cinq ſauts rapides, il la décoche : la ſagaye ſiffle, fend l'air, & va ſe perdre dans les flancs de l'animal, qui chancèle & tombe mort ſur la place.

Je ne pus lui cacher ma ſurpriſe & ma joie : tant d'adreſſe unie à la force, à la grace, enchanta tout mon monde. L'amour-propre eſt un ſentiment univerſel; mais il ſe modifie ſuivant les mœurs & les climats. En Europe, il brille dans les yeux, dans tous les traits d'une belle femme, & leur donne de la fierté; il eſt l'ame des talens, & fait naître des chefs-d'œuvres. Il ſe cache même ſous la bure & les haillons. En Afrique, un Sauvage ne ſait point le déguiſer. Les témoignages d'admiration qu'excitoit parmi nous mon jeune Chaſſeur, agrandiſſoient ſon regard, & développoient les muſcles de ſon viſage. Fier d'un pareil triomphe & de mes applaudiſſemens, ſes pieds ne touchoient plus terre; il meſuroit ma taille, ſe rangeoit à mes côtés; il ſembloit me dire : TOI, MOI.

Les gens de ſa Nation n'étoient pas moins charmés qu'il eût ſi bien réuſſi; ils me fixoient &

cherchoient à pénétrer dans ma pensée pour y voir tout l'effet qu'avoit produit cet échantillon de leur adresse.

J'ai eu dans la suite plus d'une occasion de remarquer qu'il ne faudroit à la tête de ces gens, qu'un Chef habile & de l'ordre pour culbuter & détruire, dans un moment, la Nation Hottentote & toutes les Colonies ; mais la supériorité de nos armes rendra nuls leur courage, leur adresse, tant qu'ils n'auront que des sagayes pour défense.

Après avoir retiré sa lance du corps de l'animal, le jeune Caffre en ficha plusieurs fois le fer dans le sable, & l'essuya soigneusement avec une poignée d'herbe.

J'étois fâché de ne pouvoir m'expliquer directement avec ces nouveaux-venus ; les longueurs de l'interprétation, peut-être aussi la conception bornée de l'interprète, me causoient des impatiences que je modérois à peine. D'un autre côté, plus vifs, plus ouverts, n'ayant rien dans leur caractère qui approchât de la taciturnité silencieuse des Hottentots, ces gens me gagnoient de vîtesse ; &, depuis leur arrivée, je n'avois encore fait que répondre aux questions dont leur curiosité ne cessoit de m'accabler. J'avois beaucoup moins de choses à leur apprendre qu'à leur demander ; je me flattois de voir bientôt se calmer cette volubilité de paroles & de gestes confus, & que j'aurois enfin mon tour quand ces premiers momens d'effervescence seroient amortis.

Plus prévoyans que les Hottentots, donnant moins au hasard pour leur nourriture, ils ne s'étoient point embarqués, comme on dit, sans

biſcuits ; ils avoient amené avec eux pluſieurs Bœufs deſtinés pour leur cuiſine, & quatre autres pour porter leur toilette de jour & de nuit, en un mot tous leurs bagages. Ils n'avoient pas oublié non plus quelques-uns de ces paniers que j'avois admirés chez les Gonaquois, & dont ils ſe propoſoient de faire, en route ou bien avec nous, des échanges avantageux. Ils avoient encore quelques Vaches avec leurs Veaux ; au moyen de quoi cette caravane portoit un air d'aiſance & de ſomptuoſité qu'on ſe flatteroit vainement de rencontrer au ſein des vallées lugubres de la Savoye.

Je marquai à quelque diſtance de mon camp l'endroit précis où je voulois qu'ils ſe logeaſſent ; &, plus heureux ou mieux obéi qu'Idoménée, lorſqu'il bâtiſſoit la ville de Salante, en un demi-quart d'heure, je vis s'élever, ſous mes yeux, leur petite colonie.

Les feux furent allumés ; on coupa le Mouton par morceaux ; il fut rôti ; & bientôt il n'en reſta plus que la peau. Je n'ignorois pas combien l'intérêt eſt un agent puiſſant pour faire mouvoir tous les hommes ; combien ſur-tout il les diſpoſe à la bienveillance. Je fis, dans les circonſtances où je me trouvois, l'application de ce principe qui m'avoit plus d'une fois réuſſi : je voulois m'attacher les Caffres comme j'avois fait les premiers Sauvages que j'avois rencontrés, & ſur-tout les Gonaquois. Je diſtribuai donc à mes hôtes diverſes eſpèces de quincailleries & du tabac. Ils reçurent mes préſens avec ſatisfaction ; &, ſur le champ, chacun ſe mit en devoir d'en faire uſage.

Mais ce qui fixoit davantage leur imagination, & qu'ils m'auroient escamotté de bon cœur, c'étoit du fer. Ils le dévoroient des yeux, le vantoient excessivement, & sembloient l'estimer pardessus tout. Leurs regards étoient tombés sur des haches, des pioches, de grosses tarrières, des outils de toute espèce qui se trouvoient à l'arrière de mes chariots ; ils les convoitoient avec une sorte d'impatience ; il n'y avoit, pour ainsi dire, qu'à mettre la main dessus. J'étois si bien fait déjà à la manière de traiter avec les Sauvages, & je les craignois si peu, puisqu'il faut le dire, même quand je n'aurois point été si puissamment armé, que je leur aurois volontiers abandonné ces objets ; mais avec tout l'attirail que je traînois à ma suite, ils m'étoient devenus d'un usage tellement indispensable, qu'il m'eût été impossible d'en faire si généreusement le sacrifice. Afin de leur ôter tous désirs, ou du moins d'en diminuer l'ardeur, puisqu'il n'étoit plus temps de leur dérober la connoissance de ces outils précieux, j'ordonnai qu'on les cachât avec soin. D'après tout ce que j'avois appris des embarras de ces Sauvages, relativement à leurs armes, il étoit en effet très-dangereux d'exciter plus long-temps leur envie ; elle pouvoit leur suggérer des intentions nuisibles à mon repos, & le moyen tout simple de s'en emparer par la ruse, s'ils ne le pouvoient par la force. Tel est en général le caractère du vrai Sauvage ; & telle est la Nature : nul n'a le droit de retenir ce qui appartient à tous, & la moindre inégalité feroit la source des plus grands malheurs. Quiconque a lu le *Voyage du Capitaine Cook*

dans les mers du Sud, a dû remarquer que ce Marin & toutes les perſonnes de ſon équipage, ne mettoient jamais pied à terre, ſans faire quelques pertes. Les Inſulaires venoient les voler juſques ſur leur vaiſſeau; on enlevoit aux Chaſſeurs leurs armes, aux Matelots leurs habillemens, &c. Le Naturaliſte Forſter raconte du Docteur Sparmann, qu'après qu'on lui eut volé ſon épée, il perdit encore dans la même courſe les deux tiers de ſon habit. Les Caffres & les Hottentots ne ſont point encore parvenus à ce degré d'adreſſe; mais ils ne ſont pas ſur ce point exempts de tout reproche. Afin de bien vivre avec eux, il faut apprendre à devenir tolérant ſur cet article, ou ſerrer ſoigneuſement.

La preuve du beſoin preſſant qu'avoient les Caffres de ſe procurer du fer, venoit de ſe confirmer ſous mes yeux: je me reprochois de les avoir fait avancer, peut-être un peu trop tôt, & de n'avoir pas aſſez pris mes précautions. Cependant je les ſuivois & les faiſois épier de fort près; nous ne voyions pas ſans inquiétude, Klaas & moi, par la façon dont ils ſe parloient entr'eux, dont ils meſuroient la longueur & l'épaiſſeur des bandes qui bordoient les jantes de mes roues, à quel point ce tréſor les eût ſatisfaits. Si ces gens avoient ſu lire, & qu'on leur eût appris dans les livres pleins de décence de nos femmes du bel air, que le plus ſimple moyen de réſiſter à la tentation, eſt d'y ſuccomber, cette penſée un peu trop philoſophique n'eût point à coup ſûr été priſe par les Caffres pour une plaiſanterie, moins encore pour une abſurdité; & ma ruine eût été complète.

Les yeux méfians & jaloux de mes Hottentots ne perdoient rien de tout ce qu'ils voyoient; & comme ſi mes propres remarques n'euſſent pas été ſuffiſantes, ils venoient à tous momens y ajouter les leurs, & me faire quelque ſcène nouvelle. Je pénétrois aſſez leurs motifs : de moment en moment, je voyois un eſprit de haine & de diſcorde fermenter parmi eux : c'eſt alors que, rejettant ſur moi toute la faute, je me reprochai juſtement la cauſe du refroidiſſement ſenſible de mes gens, qu'avoit fait naître un peu trop de précipitation dans mes démarches, & regrettai de m'être mal-à-propos arrêté quelques heures au Bruyntjes-Hoogte, pour y ſolliciter les ſecours des Colons aſſemblés, qui, par leurs diſcours, avoient effrayé tout mon monde, & troublé la bonne intelligence de ma caravane : tant il eſt vrai que le ſuccès en toute entrepriſe dépend du ſecret!

Dans le moment actuel, je ne voyois rien cependant qui dût ſi fort allarmer mon eſprit : nous étions trop ſupérieurs à nos hôtes en armes & en force, dans le cas où il auroit fallu recourir à la violence, le dernier des moyens à employer avec des Sauvages. Je ne pouvois craindre, de leur part, aucune ſurpriſe; l'emplacement que je leur avois aſſigné, ſe trouvoit ſitué de façon, que la moindre tentative eût cauſé leur perte; mais je n'en redoublois pas moins de précautions & de ſévérité, autant pour forcer mes gens à continuer leurs devoirs, que pour ôter à mes hôtes toute idée d'attaque, & la facilité de me tendre des pièges. Si j'excepte deux Chaſſeurs que j'envoyois régulièrement, tous les

jours, à la provifion, & quatre autres hommes qui gardoient le troupeau fur les pâturages, le refte ne s'écartoit point hors de vue. Moi-même, je me tenois affiduement au camp; je paffois des journées entières au milieu des Caffres, converfant avec eux, & me faifant expliquer par l'interprète commun leurs réponfes aux différentes queftions que faifoit naître à tous momens le défir de m'inftruire, & de recevoir des détails exacts fur cette Nation, moins connue encore que celle des Hottentots. L'embarras & les difficultés de la traduction abforboient à la vérité beaucoup de temps; les connoiffances de chaque jour arrivoient lentement, & la fomme n'en étoit pas bien volumineufe. J'employai à ces converfations pénibles une femaine entière; &, ne voyant enfin que franchife & bonhommie de part & d'autre, convaincu qu'ils agiffoient naturellement & fans détours avec moi, je me gênai beaucoup moins; je diminuai quelque chofe de ma réferve, & forçai tout mon monde à fe mettre à fon aife avec eux.

Bientôt auffi plus d'habitude de leur langage rendit nos entretiens plus intéreffans. Je commençois à me faire comprendre, & je les entendois mieux encore.

Ils ne ceffoient de me conjurer de les fuivre dans leur Pays; ils revenoient continuellement à la charge fur ce point. Vingt fois on m'avoit répété tout ce que m'avoit appris d'engageant mon interprète à fon arrivée : je n'étois que trop empreffé de me rendre à ces invitations féduifantes; mais mon intention n'avoit jamais été de partir avec eux. On en verra bientôt la raifon

ſon. Je m'excuſai, en leur diſant qu'il ne m'étoit pas poſſible de me mettre en marche auſſi-tôt qu'ils paroiſſoient le déſirer : puis, les examinant tous avec beaucoup d'attention, j'ajoutai que ne connoiſſant point leur Pays par moi-même, on m'avoit informé qu'il étoit rempli de montagnes & de bois difficiles à traverſer; qu'ainſi je ne conduirois point mes voitures & mes Bœufs avec moi. Cette déclaration ne parut pas les affecter; &, par le plaiſir que leur fit ma parole engagée d'aller les voir bientôt, je pus juger qu'ils ne comptoient pas infiniment ſur mes groſſes tarrières, & ſur le fer de mes roues.

Mais, à meſure que je les comblois d'amitié & de promeſſes, je voyois la vengeance éclater dans leurs regards, & qu'ils fondoient ſur moi leur unique ſalut. Ils ſe parloient, ſe preſſoient les uns ſur les autres, & me montroient aſſez par leurs geſtes, la haute opinion qu'ils avoient conçue de mes forces & de mon empreſſement à les ſervir. Le nom du féroce habitant de Bruyntjes-Hoogte étoit ſans ceſſe à leur bouche : l'un des ces Caffres ſe frappoit la tête de déſeſpoir & de rage, en me racontant qu'entr'autres victimes, ſa femme enceinte & deux enfans avoient été égorgés de la propre main de ce Colon, & que la ſoif du ſang portoit ce tigre au crime, pour le plaiſir ſeul de le commettre. Quelque révoltante que paroîtra l'anecdote ſuivante, je la place ici, comme ils me la racontèrent, & comme on me l'a depuis vingt fois certifiée.

Dans un moment où les Colonies & les Caffres pacifiés vivoient en bonne intelligence, & n'avoient plus lieu de ſe craindre & de ſe perſé-

cuter, le tigre du Bruyntjes-Hoogte, que cette harmonie déconcertoit, & qui ne pouvoit ſe plaire qu'au ſein du carnage & des meurtres, dans l'eſpoir de ranimer les étincelles de la guerre, & de faire renaître d'anciennes querelles, imagina de ſe procurer de la Ville quelques canons de fuſil qui n'étoient plus bons que comme vieux fer. Il trouva facilement à les échanger avec les Caffres qui en ont toujours beſoin. Le marché conclu avant de livrer ces canons, il en encloue les lumières, met dans chacun double charge de poudre, les emplit en outre de mitrailles & de morceaux de fer qu'il y fait entrer de force juſqu'à la bouche. Les malheureux Sauvages, qui ne connoiſſent l'arme à feu que par ſes funeſtes effets, & nullement par ſon mécaniſme, emportent chez eux ces canons, & ſe diſpoſent bientôt à les façonner pour en faire des ſagayes. Les feux ſont allumés; on y dépoſe les fatals canons: ils s'échauffent; la poudre s'embraſe, & produit une détonation épouvantable qui éparpille dans un moment l'immenſe braſier, les inſtrumens, les hommes, & va en eſtropier un grand nombre à des diſtances éloignées. Un d'entre ceux qui me citoient cet événement, dont toute la Horde avoit été témoin, me faiſoit compter toutes les bleſſures qu'il avoit reçues dans cette expérience tragique, & les cicatrices ineffaçables dont ſon corps étoit couvert.

Un trait de cette nature ſuffit ſeul pour juſtifier les Caffres de la haine implacable qui fermente dans leurs cœurs ulcérés, & dont ils ſucent le levain en naiſſant. Pourquoi donner comme

les effets d'un caractère naturellement atroce, ces attaques imprévues & ſubites, qui ne ſont dans le fond que de juſtes repréſailles ? La Nature n'a pas été marâtre pour le Caffre plus que pour les autres Sauvages : l'injuſtice & la tyrannie les révoltent tous également ; l'être le plus tranquille, le plus inſouciant qu'on connoiſſe, le Caraïbe des côtes méridionales d'Amérique, ſe transformeroit en un Lion furieux, ſi quelque téméraire oſoit ſeulement attaquer la chétive retraite dont ils ſe contente.

Si, fatigués par les perſécutions, continuellement harcelés & dépouillés, le déſeſpoir a quelquefois conduit les Caffres à la cruauté ; ſi quelquefois leurs projets de vengeance ont réuſſi ; s'ils ont foulé, ravagé des récoltes, brûlé des habitations, maſſacré les propriétaires, la Nation blanche leur avoit prêté ſa fureur en leur donnant l'exemple des plus affreux excès.

La haine du Caffre, malheureuſement s'étend encore ſur une partie des Hottentots que la politique inſidieuſe & perfide des Colons n'a pas manqué de pervertir & de faire entrer dans ſes conjurations, afin de diminuer les riſques auxquels la façon de manœuvrer des Caffres les expoſe, & pour leur oppoſer des forces égales. Mais ces précautions ſouvent échouent contre l'adreſſe & l'active vigilance de l'ennemi des Colons. Le Hottentot, trop timide & trop mal armé pour ſe montrer à découvert, compte beaucoup ſur la ruſe. Chargé de l'eſpionnage, il va ſourdement reconnoître les lieux occupés par l'Ennemi, ſurtout ceux où ſes richeſſes ſont en réſerve ; l'œil perçant du Caffre a bientôt éventé ces marches

obliques; il fond comme un trait ſur l'eſpion, & l'immole à l'inſtant.

Je commençois, en l'étudiant chaque jour davantage, à prendre de cette Nation ſi calomniée, une opinion non moins favorable que de celle des Hottentots; & toujours d'après mes principes, & ma manière de traiter avec les Sauvages, je n'en ſaurois imaginer avec qui j'euſſe eu des périls à courir. Mes journées, dont je variois les occupations & les plaiſirs, s'écouloient comme par le paſſé, ſans inquiétude & ſans troubles. J'avois recommencé mes chaſſes; mes hôtes m'y ſuivoient alternativement; mais je me faiſois accompagner de préférence par le jeune Caffre qui me donnoit le plaiſir de voir tomber tantôt un Gnou, tantôt une autre pièce qu'il abattoit de ſa ſagaye redoutable, avec autant d'adreſſe qu'il en avoit montré pour abattre le Mouton. Dans une de nos courſes, il m'aida à tuer un Hippopotame mâle & de la plus grande taille : ce fut le ſeul que nous rencontrâmes, peut-être auſſi le ſeul qui fût à dix lieues à la ronde. Les coups de fuſil qui tonnoient de tous côtés, depuis le matin juſqu'au ſoir, avoient ſans doute écarté tous les autres. Je ne trouvai point à celui-ci le goût qui m'avoit tant flatté dans la première femelle que nous avions tuée; mes gens prétendoient qu'il étoit trop vieux, & que d'ailleurs les femelles l'emportent pour la délicateſſe. Son lard étoit d'une conſiſtance plus ſolide, mais moins épais que celui des femelles, qui ne diffère en rien de ce que nous appellons en France *petit ſalé*; &, par-deſſus tout, il portoit une rancidité rebutante, pour un goſier qui n'eſt pas

Hottentot. Les Caffres, qui d'ailleurs n'aiment point la graisse autant que les Hottentots, n'en faisoient pas beaucoup de cas, & préféroient leurs Bœufs : le Mouton même ne les tentoit guères : raison suffisante pour n'en point élever chez eux.

Je n'avois point encore remarqué de près les bêtes à cornes qu'ils avoient amenées, parce que, dès la pointe du jour, elles s'égaroient dans les taillis & les pâturages, & n'étoient ramenées qu'à la nuit par leurs conducteurs; mais, un jour, m'étant rendu de fort bonne heure dans leur Kraal, je fus étrangement surpris au premier aspect de quelques-uns de ces animaux. J'avois peine à les reconnoître pour des Bœufs ou des Vaches, non parce qu'ils étoient infiniment plus petits que les nôtres, puisque je leur reconnoissois les mêmes formes & les caractères primordiaux, auxquels je ne pouvois pas me tromper, mais à cause de la variété des divers contours, & de la multiplicité de leurs cornes. Elles ressembloient assez à ces Lithophytes marins connus des Naturalistes sous le nom de *Bois de Cerf.* Persuadé dans le moment que ces concrétions dont je n'avois nulle idée, étoient un présent particulier de la Nature, je regardois les Bœufs Caffres comme une variété de l'espèce; mais je fus désabusé par mes hôtes. Ils m'apprirent que ce n'étoit qu'un chef-d'œuvre de leur invention & de leur goût; qu'au moyen des procédés qui leur étoient familiers, ils multiplioient non-seulement ces cornes, mais qu'ils leur donnoient encore toutes les formes que leur suggéroit leur imagination. Ils m'offrirent de les

travailler en ma préfence, fi j'étois curieux de connoître leur méthode : elle me paroiffoit fi neuve & fi rare, que j'en voulus faire l'apprentiffage, & fuivis pendant plufieurs jours un cours en règle fur cette matière.

Ils prennent, autant qu'il eft poffible, l'animal dans l'âge le plus tendre. Dès que la corne commence à fe montrer, ils lui donnent verticalement un petit trait de fcie, ou d'un autre outil qui la remplace & la partage en deux : cette double divifion qui eft encore tendre, s'ifole d'elle-même, de façon qu'avec le temps l'animal porte quatre cornes bien diftinctes. Si l'on veut qu'il en ait fix ou même plus, le trait de fcie croifé plufieurs fois en fournit autant qu'on en défire; mais s'agit-il de forcer l'une de ces divifions, ou la corne entière à former, par exemple, un cercle parfait, on enlève alors à côté de la pointe qu'il ne faut pas offenfer, une partie légère de fon épaiffeur. Cette amputation, renouvellée fouvent & avec beaucoup de patience, conduit la corne à fe courber dans un fens contraire, & fa pointe, venant fe joindre à la racine, offre un cercle parfaitement égal. Bien convaincu que l'incifion détermine toujours une courbure plus ou moins forte, on conçoit que, par ce moyen fimple, on peut avoir à l'infini toutes les variations que le caprice imagine.

Au furplus, il faut être né Caffre, avoir fon goût & fa patience pour s'affujétir aux détails minutieux, à l'attention foutenue qu'exige cette opération, qui, dans le pays, peut n'être qu'inutile, mais qui feroit nuifible en d'autres climats; car la corne ainfi défigurée deviendroit impuif-

ſante, tandis que, conſervée dans toute ſa force & ſon intégrité, elle en impoſe à l'Ours & aux Loups affamés de l'Europe.

Pendant que je viſitois chez ces Caffres leurs Bœufs, leurs uſtenſiles, & que je les épuiſois de queſtions ſur leur Pays, leurs mœurs, leurs uſages, un bruit ſourd qui ſembloit arriver d'un peu loin, & revenoit par intervalles frapper mon oreille, fixa mon attention. Je leur demandai ce que ce pouvoit être, & s'ils ne l'entendoient pas ainſi que moi. Ils m'apprirent que trois ou quatre de leurs camarades s'occupoient au pied d'une petite roche voiſine qu'ils avoient découverte, à forger quelques armes, des morceaux de vieux fer qu'ils avoient apportés de chez eux, ou échangés durant leur voyage. Autant inquiet de ſavoir par moi-même s'ils ne m'avoient point dérobé quelques outils, que curieux de connoître la manière dont ils s'y prennent dans une opération auſſi difficile pour des Sauvages privés des outils même les plus ſimples, j'engageai deux d'entr'eux à ſe détacher, & à vouloir bien me conduire à la forge. Cette viſite inopinée, qui me fournit l'occaſion de donner à ces peuples des éclairciſſemens ſur le premier mécaniſme de la forge dont ils ne ſe doutoient même pas, aura peut-être eu des ſuites trop remarquables, & je ne dois pas omettre les moindres détails d'une ſcène auſſi neuve pour ces Sauvages que pour moi.

Les Caffres travaillent & forgent eux-mêmes leurs ſagayes; mais ne connoiſſant du fer que ſa malléabilité, leur art ne remonte pas juſqu'à ſa première fonte: ainſi c'eſt du fer déjà tra-

vaillé qu'il leur faut. Ils tirent admirablement bien parti des vieux canons de fusils, des cercles de tonneaux, & de toute autre ferraille de ce genre. Ils portent des sagayes de deux espèces : les unes ont la tige du fer unie & tout-à-fait ronde ; les autres, plus artistement, je devrois dire plus cruellement travaillées, ont cette tige quarrée ; les quatre angles en sont découpés en pointes qui s'inclinent, tandis que les alternes remontent en sens contraire : ce qui nécessite le déchirement des chairs, soit qu'elles entrent dans le corps, soit qu'on les en retire. On ne peut qu'admirer leur patience lorsqu'on songe qu'avec un bloc de granit, ou la roche même qui leur sert d'enclume, & un morceau de la même matière pour marteau, on voit sortir de leurs mains des pièces aussi bien finies que si la main du plus habile armurier y avoit passé. Je lui défierois avec toute l'adresse & les combinaisons de son génie, de rien faire avec les deux seuls instrumens dont je viens de parler, qui approchât de ce que font ces Sauvages.

Ceux auprès de qui je me trouvois actuellement, étoient réunis autour d'un grand feu au pied d'une colline graniteuse ; ils retiroient du brasier une barre de fer assez grosse & profondément rougie ; ils la posèrent sur une enclume, & se mirent à la battre avec des pierres fort dures, & de la forme la plus favorable & la plus aisée à saisir. Ils s'y prenoient fort adroitement ; mais ce fut leur soufflet qui me parut bien extraordinaire, & qui fournit sur le champ une belle occasion de leur donner sur ce mécanisme utile, des notions qui leur auront été bien pro-

fitables, s'ils ont ſu les mettre en œuvre. Leur ſoufflet étoit donc un meuble bien miſérable ; il étoit fait d'une peau de Mouton ſoigneuſement vuidée par une légère inciſion & bien recouſue. Les parties de l'origine des quatre pattes qu'ils avoient retranchées comme inutiles & même embarraſſantes, étoient nouées. Ils avoient également tranché la tête, & ſubſtitué en place un bout de canon, autour duquel ils avoient ramaſſé & fortement attaché la peau du cou. Le ſouffleur préſentant d'une main ce canon au foyer, éloignoit & rapprochoit avec l'autre main l'extrémité de cette peau. Cette méthode fatigante ne donnoit pas toujours aſſez d'activité au feu pour faire rougir le fer ; mais n'en ſachant pas davantage, ces pauvres Cyclopes ne ſe rebutoient point : j'avois pitié d'eux, & le mal que je les voyois ſe donner, doubla le plaiſir que je me promettois de leur indiquer ſur le champ un moyen plus facile. J'avois beaucoup de peine à leur faire comprendre combien étoit ſupérieure à leur invention celle des ſoufflets de nos forgerons d'Europe. Perſuadé que le peu qu'ils ſaiſiſſoient de ma démonſtration s'échapperoit bientôt de leur mémoire, & ne leur feroit d'aucun profit, je réſolus de joindre l'exemple à la leçon, & de les faire opérer devant moi. Je dépêchai un des miens à mon camp, & lui dis de m'apporter deux fonds de caiſſe, un morceau de Kros d'été, un cercle, des petits cloux, marteaux, ſcie, & tous les outils dont j'avois beſoin. Avec tout cela, lorſque mon homme fut de retour, je leur compoſai à la hâte & fort groſſièrement un ſoufflet, qui n'étoit guères plus fort que ceux

qu'on emploie ordinairement dans nos cuiſines. Deux morceaux de cercle que je plaçai dans l'intérieur, ſervirent à retenir la peau dans un écartement toujours égal : je n'oubliai point de faire, dans la partie inférieure, un évent ou ſoupape pour l'aſpiration plus prompte de l'air : moyen ſimple dont ils ne ſe doutoient même pas, & qui les forçoit d'employer un temps conſidérable à remplir leur peau de Mouton. Je n'avois point de tuyau de fer; mais, comme il n'étoit ici queſtion que d'un modèle, j'attachai au cuir de la charnière du mien le fond d'un étui à cure-dent dont je ſciai le bout. Après quoi poſant mon chef-d'œuvre à plate-terre aſſez près du feu, je fichai avec force une croſſette ſur laquelle je poſai une traverſe ou eſpèce de baſcule qui tenoit par une ficelle au-deſſus de mon ſoufflet, ſur lequel peſoit encore un ſaumon de plomb de 7 à 8 livres que j'y avois fixé. Il faudroit avoir vu l'attention que prêtoient ces Caffres à toutes mes opérations, & l'incertitude, ou plutôt le déſir où ils étoient, de ſavoir à quoi tout cela devoit aboutir, pour ſe faire une juſte idée de leur ſurpriſe. Ils ne purent retenir leurs cris lorſqu'ils me virent, avec quelques mouvemens faciles, d'une ſeule main donner tout d'un coup à leur feu la plus grande activité par la précipitation avec laquelle je faiſois aſpirer & rendre l'air à ma machine. J'eſſayai de jetter au feu quelques morceaux de leur fer, & je parvins à rougir, en trois minutes, ce qu'ils n'auroient certainement pas obtenu en une demi-heure. Cette fois, je portai leur étonnement au comble; il tenoit, j'oſe le dire, de la convulſion, du délire; ils

ſautoient autour du ſoufflet, l'eſſayoient tour-à-tour, frappoient des mains pour exprimer leur joie. Ils me ſupplièrent de leur faire préſent de cette machine merveilleuſe, & ſembloient attendre ma réponſe avec inquiétude, n'imaginant pas apparemment que je puſſe me détacher ſans peine d'un meuble auſſi précieux. Je ſerois enchanté d'apprendre quelque jour qu'ils ſont uſage de mon ſoufflet, qu'ils l'ont perfectionné, & ſur-tout qu'ils ſe ſouviennent de l'Etranger qui, le premier, leur donna le plus eſſentiel inſtrument de la métallurgie.

L'habitant de la Caffrerie vit ſi familièrement au milieu de ſes beſtiaux, & leur parle avec tant de douceur, qu'ils obéiſſent ponctuellement à ſa voix. Comme ils ne ſont jamais tourmentés ni maltraités par leurs conducteurs, ces animaux pacifiques ne font jamais uſage des armes que leur a données la Nature. Le maître, chargé du ſoin de les inſtruire & de les panſer, n'attache pas même les femelles pour les traire : ſi cependant le ſentiment de la maternité parle avec force à leur inſtinct, & les engage à retenir leur lait pour leurs petits, le moyen dont ſe ſervent les Caffres pour les contraindre à le lâcher, eſt plus ſimple & moins dégoûtant que celui du Hottentot. On paſſe un entrave à l'un des pieds de derrière de la bête ; un homme robuſte l'attire en s'éloignant ; gênée par cette attitude, elle laiſſe auſſi-tôt couler ſon lait : on emploie le même moyen lorſqu'une Vache eſt privée de ſon Veau. Que cette différence avec les Vaches d'Europe provienne de la nature, de l'eſpèce ou du climat, il n'en eſt pas moins vrai qu'elle exiſte, &

que l'expédient dont je viens de parler eſt néceſſaire, & généralement uſité par ces Sauvages.

On reçoit le lait dans les paniers que j'ai décrits, & qui ſont particulièrement l'ouvrage des femmes. Leur capacité dépend de la fantaiſie; mais leur forme eſt toujours la même. Très-légers & ne riſquant jamais de ſe rompre, ils ſont ſans contredit préférables à nos vaſes, quelle qu'en ſoit la matière. Les femmes que j'avois alors dans mon camp, n'avoient point oublié leurs outils; elles avoient apporté des joncs, pour ne pas reſter oiſives; je m'amuſois à voir fabriquer ces jolis paniers, qu'elles s'empreſſoient d'échanger avec moi contre de la quincaillerie, dès qu'elles y avoient mis la dernière main.

Avant de faire couler le lait dans ces vaſes, on avoit ſoin de les bien laver; mais c'étoit moins dans un eſprit de propreté, que dans le deſſein d'en reſſerrer la texture : car enfin, quelque prévenu que je ſois pour les Sauvages, en faiſant profeſſion de tout dire, je ne dois pas me taire, même ſur leurs défauts. Avouons donc que les Caffres ſont dans l'uſage conſtant d'échauder leurs uſtenſiles avec leur propre urine, & qu'ils ne ſe donnent pas la peine d'aller chercher de l'eau, lorſqu'ils n'en ont point à leur portée.

Ce procédé qu'on mettoit en uſage ſous mes yeux n'étoient guères ragoûtant : on avoit attention, tous les ſoirs, de m'apporter un panier de laitage, dont mes gens & mon Kèes, moins difficiles que leur maître, trouvoient à faire leur profit. J'évitois cependant avec ſoin de laiſſer voir à mes voiſins la répugnance invincible que m'inſpiroient leurs cadeaux journa-

liers; & j'aurois préféré de m'empoisonner pour quelques momens, plutôt que de les affliger ou de les humilier par un refus : car telle a toujours été ma maxime, de ne jamais contrarier les usages reçus, dans tous les lieux où je me suis trouvé. Rien ne blesse & n'indispose autant un peuple, que d'attaquer ses opinions, ses goûts, ses usages, par la critique & le ridicule; & rien n'est en effet plus absurde & plus indécent. Je m'afflige d'avoir ce reproche à faire à la plus aimable & la plus sociale des Nations, & de la voir par-tout sur ce point l'objet du blâme, même de ses plus proches voisins. Peut-on trouver étrange de ne point voir à Londres les airs, les façons, & les gentillesses de l'agréable étourdi des bords de la Seine? L'homme sensé n'improuve jamais d'une manière ostensible rien de ce qui se pratique dans le Pays qu'il parcourt. Quelque ridicules qu'en soient les préjugés, il a l'air de les respecter, parce qu'il n'a pas le droit de les contredire. Cette méthode qui laisse un champ libre à ses réflexions, ne présentant rien d'offensant, lui procure l'accueil flatteur & les prévenances que se doivent tous les hommes, quelles que soient leurs patries diverses. S'il est un cas où l'application de ces principes soit indispensable, c'est sur-tout à l'égard des peuples Sauvages. Pour moi, rien n'est au-dessus du Rosbif & du Pouding, quand je les mange en Angleterre : je sablerois l'huile de baleine avec les Lapons. Chez les Hottentots, content de leurs grillades, j'oublie aisément le pain, & trouve le bled fort inutile.

Quelque foit l'attachement du Caffre pour fes troupeaux, il n'eft cependant pas exclufif. Une affection prédominante, & qui va même jufqu'à la paffion, le porte vers le chien; il a pour cet animal des attentions & des complaifances outrées : auffi la reconnoiffance en fait-elle bientôt fon meilleur ami. Ma meûte ne fut jamais autant careffée, ni fi bien nourrie que pendant le féjour de la petite Horde que j'avois avec moi; mon grand Yager étoit fur-tout pour elle un fujet d'admiration : on ne pouvoit voir (ne ceffoit-on de me répéter) une plus magnifique bête. L'engouement à fon égard s'étoit fi fort emparé des efprits, qu'il n'y avoit pas un feul homme dans la troupe qui ne fe fût empreffé, fi je l'avois voulu, de le troquer contre un attelage de douze Bœufs. Il faut convenir qu'Yager étoit le Chien le plus fort, le mieux fait qui fût dans toutes les Colonies.

Il ne quittoit plus nos hôtes ainfi que fes camarades; ils paffoient tous la plus grande partie des journées dans leurs Kraals. Ces bonnes gens les laiffoient boire tranquillement le lait de leurs paniers, auxquels ils n'auroient pas ofé toucher que ces parafites, toujours altérés, ne fuffent raffafiés & contens. Je fuis perfuadé que ces animaux, qui fe rendoient pourtant tous les foirs affiduement au gîte, n'auroient été pour nous d'aucun fecours, fi nous avions eu quelque danger à craindre de la part de ces Sauvages. Ils s'étoient fi fort attachés aux Caffres, & avoient tellement perdu l'habitude de mes gens, que, lorfqu'il arrivoit qu'un d'entr'eux fe fût un peu trop écarté, & rentrât au camp plus tard qu'à

l'ordinaire, il étoit forcé de crier à ſes camarades de retenir les Chiens, pour éviter d'en être aſſailli, peut-être même déchiré.

Au plus léger ſignal d'une intention perfide de la part des Caffres, j'euſſe fait mettre toute la meûte à l'attache; mais comme je n'appercevois rien qui dût éveiller ma défiance, c'eût été les mortifier en vain, & les priver d'une ſatisfaction qui les attachoit davantage à ma perſonne, & détruire cette douce franchiſe qui la leur rendoit, de moment en moment, plus ſacrée.

Du reſte, je ne partageois cette manière de voir avec perſonne: j'aurois vainement eſſayé de la faire adopter à mes Hottentots; une terreur panique les tenant dans une crainte continuelle & ſur leurs gardes, toutes mes repréſentations, toutes les marques de franchiſe, de bonhommie, d'aveux même indiſcrets de la part de ces nouveaux-venus, rien n'étoit capable de déraciner leur prévention. La Caffrerie, à les entendre, alloit être bientôt le tombeau que je prenois plaiſir à creuſer de mes propres mains; &, comme ils refuſoient d'être les complices de mon imprudence & de ma mort, ils ne conſentoient point du tout à s'en voir les victimes. Ni la crainte des châtimens, lorſque je ſerois rentré ſous la domination des Hollandois, ni mes menaces de punir moi-même d'auſſi lâches déſerteurs, n'étoient point capables de leur en impoſer.

Ce changement me paroiſſoit toujours nouveau; je ne pouvois m'accoutumer à tant d'obſtination, de réſiſtance, & d'oubli de tous leurs devoirs. Je les avois déja trouvés, il eſt vrai,

récalcitrans & difficiles, avant d'arriver au Bruyntjes-Hoogte, lorſque je m'étois vu cruellement délaiſſé par la Horde qui avoit voyagé avec moi, & le détachement qui m'avoit joint pendant la nuit. Mais que ces circonſtances étoient ici différentes! nous n'avions, ni les aſſurances, ni la parole des Caffres : nous n'en avions jamais rencontré. Leurs mœurs, leur caractère & leur façon de vivre ne nous étoient point connus; le préjugé, qui redouble par l'abſence du péril, nous les avoit toujours préſentés comme des peuplades féroces & ſanguinaires; la propoſition de gagner leur Pays juſqu'à la mer, pouvoit raiſonnablement alors effrayer des hommes qui manquent d'énergie & d'intrépidité; mais à préſent je ne pouvois plus voir que de l'entêtement & de la déſobéiſſance dans leur refus, & je ne ſais quel eſprit d'inſubordination que leur ſouffloient ſans doute le dégoût, la fatigue & l'ennui d'un ſi long Voyage. D'autres cauſes auſſi pouvoient y contribuer, que je ne ſoupçonnois pas alors, & que je découvris trop tard.

Cependant, bien déterminé à ſuivre mon plan, & ne voulant pas que des gens qui, juſqu'alors, n'avoient jamais oſé ſourciller devant moi, puſſent ſe flatter d'avoir mis des obſtacles à mes volontés, & de dicter à leur chef comme des loix de la prudence ce qui n'étoit que les précautions de leur crainte & de leur puſillanimité, je tourmentois, ſi je puis parler ainſi, de plus en plus mon imagination, & faiſois mille efforts pour qu'elle me ſuggérât les moyens de tirer parti du mauvais pas dans lequel je me trouvois embarqué.

Je

Je comptois ſur Klaas comme ſur moi-même; j'étois ſûr pareillement du vieux Swanepoël, du chaſſeur Zean, qui me ſuivoit depuis le Soet-Melk-Valley, & m'avoit tué le premier Tzeiran. Pit & Adam étoient encore deux hommes de bonne volonté. Le couſin de Narina, & deux de ſes camarades m'avoient offert leurs ſervices; mais ces trois derniers, n'ayant aucune connoiſſance du maniement des armes à feu, pouvoient craindre autant de tirer un coup de fuſil, que de le recevoir : cependant ils faiſoient nombre, & j'eſpérois, de quelque manière, en tirer parti. Les Grecs qui incendièrent la ville de Troye, n'avoient ni le bras ni les armes d'Achille.

Je réſolus de tenter ce voyage avec ces huit hommes; mais mon plan n'étant pas encore bien digéré, je penſai qu'il falloit différer d'en donner connoiſſance à mon camp, juſqu'au départ des Caffres que je ne voulois pas ſurtout en inſtuire.

Mais un ſecret qui juſqu'alors m'avoit échappé, malgré toute ma prévoyance & mes ſoins, vint tout d'un coup éclaircir une partie de mes ſoupçons. Klaas arrivant, un après-dîné, de la chaſſe, entre dans ma tente, & m'avertit que quatre Hottentots *Baſter* ſont cachés dans mon camp depuis le matin; qu'il les ſoupçonne d'être des eſpions du Bruyntjes-Hoogte, envoyés par les Colons. Il avoit compris, me diſoit-il, par tout ce qu'il avoit pu entendre de la converſation de ces quatre coquins, que les Blancs étoient inſtruits de l'arrivée & du ſéjour des Caffres dans mon camp; qu'ils murmuroient tous, & s'étonnoient que j'euſſe reçu chez moi avec autant de

cordialité leurs ennemis mortels. Klaas m'engagea à me tenir ſur mes gardes, juſqu'à ce qu'il en eût appris davantage, m'invitant ſurtout à me défier de l'un de mes gens nommé Slinger, qu'il croyoit être d'intelligence, & manœuvrer ſourdement avec les quatre émiſſaires.

Irrité de l'audace de ces gens, & de la hardieſſe qu'ils avoient eue d'entrer dans mon camp, j'ordonnai qu'on les amenât devant moi. A leur démarche timide, embarraſſée, je jugeai trop qu'ils étoient coupables : je les interrogeai bruſquement, & leur demandai de quel droit & par quel ordre ils avoient oſé s'introduire chez moi, & s'y tenir cachés, ſans que j'en fuſſe prévenu, comme s'ils avoient pu s'attendre à n'être point découverts. Cette apoſtrophe un peu vive, la menace de les punir à l'inſtant, & la colère dont tous mes traits étoient animés, les effraya de telle ſorte, qu'il leur fut impoſſible de répondre. J'ajoutai que je ne ſouffrois pas d'eſpions près de moi ; que quiconque s'introduiſoit ſourdement, étoit ſuſpect à mes yeux, & méritoit d'être puni comme un traître ; que je ne faiſois pas d'eux aſſez de cas pour en venir à ces extrêmités ; mais qu'ils pouvoient, quelque fût leur miſſion, aller apprendre à ceux qui les avoient envoyés, tout ce qu'ils avoient vu chez moi ; que, maître indépendant de mes volontés, je n'avois nul compte à rendre de mes actions ; qu'une conduite ſans reproche plaçoit mon ame au-deſſus de la crainte ; qu'ami de tous les hommes, je déteſtois tous les traîtres ; que, n'épouſant aucune querelle qui me fût étrangère, je n'avois nulle raiſon d'en vouloir à ces Caffres dont

j'étois environné, & auxquels je m'empresserois de rendre tous les services que de bons peuples & des amis avoient le droit d'attendre de tout être humain, compatissant & juste ; que je répondois d'eux, & les prenois sous ma garde, autant de temps qu'ils resteroient avec moi ; mais que l'équité qui me portoit à les défendre, me feroit également une loi de tourner contr'eux mes armes, si je les voyois entreprendre la plus légère tentative contre les Colons ; que j'étois assez instruit de la conduite des uns & des autres, pour être assuré que ces Sauvages, qui ne respiroient que la paix & le repos, ne donneroient jamais le signal des premières hostilités.

Après ce discours un peu vif & pressé, je donnai ordre à ces quatre Basters de déguerpir à l'instant, & les fis escorter par quatre fusiliers, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue. Je les avois avertis que si jamais, sous quelque prétexte que ce fût, ils s'avisoient de reparoître chez moi, je les poursuivrois comme les bêtes féroces, eux & quiconque se présenteroit dans des intentions pareilles à celles qui les avoient amenés. Ces dernières menaces firent quelqu'impression sur mes Hottentots que tout ce bruit avoit assemblés autour de ma tente. Quand leur tour fut venu d'être interrogés sur le secret criminel qu'ils m'avoient fait du séjour de ces espions dans mon camp, aucun d'eux n'osa proférer un seul mot de défense & d'excuse. Je m'exhalai en reproches très-vifs & très-amers ; je leur déclarai que je ferois battre & chasser le premier d'entr'eux qui tourneroit ses pas du côté qu'habitoient les Colons, avec lesquels je ne voulois avoir au-

cune communication ; je traitai Slinger avec dureté, & lui défendis de quitter ſon poſte, ſans mon ordre.

Les Caffres, témoins de cette ſcène, avoient remarqué que je les avois plus d'une fois déſignés par mes geſtes ; ils en paroiſſoient intrigués à l'air enflammé de mes traits, à la conſternation qui régnoit parmi mes Hottentots ; ils pouvoient ſentir combien ce qui venoit de ſe paſſer dans mon camp, m'avoit donné d'humeur & d'animoſité contre mes gens ; mais, entendant moins encore notre langue que je ne comprenois la leur, ils paroiſſoient autant ſurpris qu'inquiets de tout ce bruit ; ils exprimoient, par leurs regards errans de tous côtés & ſur nos viſages, la perplexité qui tenoit en ſuſpens leurs eſprits. Hans prit ſoin de leur expliquer cette énigme ; il me ſembla que cette ouverture les raſſuroit un peu ; mais lorſqu'il les eut inſtruits que les Colons s'étoient réfugiés ſi près de nous, cette nouvelle les contriſta. Ils craignoient que, prévenus de leur ſéjour chez moi par le rapport des quatre eſpions que je venois de chaſſer, ces Blancs perfides & vindicatifs n'accouruſſent auſſi-tôt, dans l'intention de les attaquer & de les détruire juſques dans mon camp. J'eus beau les raſſurer & leur promettre appui, ſûreté, protection, je ne vis plus en eux cette gaîté franche & naïve, qui naît de la tranquillité de l'eſprit. Ils ſe parloient beaucoup plus entr'eux, & ſembloient concerter leurs meſures, & ne déſirer que le départ & la fuite. Hans, qui les avoit accompagnés ce ſoir-là, lorſqu'ils s'étoient retirés dans leur Kraal, m'avoua, le len-

demain, qu'ils le ſoupçonnoient d'être un traître, qui les avoit amenés chez moi pour les y faire égorger, & que conſéquemment je n'étois pas moi-même à l'abri de tout ſoupçon; qu'ils avoient reconnu l'un des quatre Baſters pour être venu ſouvent dans leur Pays, ſous prétexte d'échanger des beſtiaux; que le croyant un ami fidèle & ſûr, ils lui avoient accordé toute confiance, & ne le voyoient jamais arriver ſans lui témoigner combien ſa vue leur cauſoit de ſatiſfaction; mais que bientôt le monſtre les avoit vendus lâchement; que depuis il n'oſoit plus reparoître chez eux, de peur d'y trouver, dans la mort la plus prompte, la punition dûe à ſes perfidies.

Hans me fit part, en outre, de la réſolution qu'ils avoient priſe de s'en retourner; ils me prioient, par ſa médiation, de vouloir bien troquer quelques-uns des Bœufs qu'ils avoient amenés, contre de la vieille ferraille. Je leur refuſai nettement cet article, & leur fis entèndre qu'il m'étoit impoſſible d'acquieſcer à leur demande, attendu que je ne voulois pas être accuſé d'avoir fourni des armes contre les Colons; que, ſans aucune vue d'intérêt, mais pour le plaiſir ſeul de les obliger, je me ſerois, dans toute autre circonſtance, empreſſé de leur donner cette marque d'amitié; mais qu'ils devoient ſentir que, dans l'état actuel des choſes, j'avois les bras liés par l'honneur; qu'à l'exception du fer, tout ce que je poſſédois étoit, de ce moment, à leur ſervice; qu'avant leur départ, je leur en donnerois la preuve; & pour adoucir l'amertume de mon refus, j'ajoutai que, vou-

lant rester l'ami de tout le monde, & conserver à leur égard ainsi qu'envers les Colons l'exacte neutralité dont j'avois toujours fait profession, j'étois prêt, en toute rencontre, à faire la même réponse à leurs ennemis, s'il arrivoit que, manquant ou d'armes ou de munitions, ils vinssent, à leur tour, implorer mon assistance pour continuer la guerre.

Quoique cette réponse & ces explications fussent claires & précises, ces Sauvages qui ne se rebutent pas pour un premier refus, revinrent encore à la charge, & me renouvellèrent plus d'une fois leurs instances. J'avois trop bien pris mon parti ; je fus intraitable sur ce point : je connoissois trop bien l'esprit exagérateur des Colons, qui n'auroient pas manqué de crier à la perfidie, pour la moindre bagatelle arrachée par l'importunité, pour montrer de la condescendance & de la foiblesse en cette circonstance délicate. Je ne doute pas même qu'ils n'eussent saisi avec empressement cette occasion de se venger du mépris que je leur avois plus d'une fois témoigné : ils n'auroient plus alors manqué de prétexte pour m'en faire un crime. Quelque puissante que fût cette politique prudente à leur égard, j'avois un motif plus déterminant encore : trop au-dessus des atteintes de ces bandits dangereux, & de leurs conspirations atroces, en refusant aux Sauvages des armes contre ces Colons, & à ceux-ci des ressources contre les Sauvages, j'empêchois que ces brigandages affreux ne se perpétuassent, dans le cas où les uns & les autres viendroient à s'épuiser, comme cela étoit plus d'une fois arrivé. Je ne pouvois donc les servir qu'en

ne prenant aucune part à leurs démêlés; & cette conduite fecondoit à merveille la droiture & les affections de mon cœur. Je me ferois fait même un fcrupule d'accepter quelques beftiaux que les Caffres m'offrirent en échange d'une quantité de verroterie & de quincaillerie que je leur diftribuai au moment de leur départ.

J'avois ardemment fouhaité que le jeune Caffre reftât avec moi : il ne me fut pas plus poffible de le féduire, qu'il ne l'avoit été à fes camarades de m'ébranler pour obtenir mon fer. Ni mes préfens, ni mes promeffes de le rendre à lui-même, s'il ne fe plaifoit point avec moi, ne purent rien fur lui; il oppofoit à toutes mes follicitations une trop forte réfiftance, pour que je puffe efpérer d'en rien obtenir. „ Je connois, „ me difoit-il, trop bien les Blancs, pour me „ fier à eux; ils nous ont fait & nous feront „ toujours trop de mal. Si j'étois affez fimple „ pour vous fuivre, une fois réduit en efcla- „ vage, j'aurois beau réclamer vos promeffes, „ il ne me feroit plus permis de revoir mon „ Pays ". Il craignoit, d'après les préjugés raifonnables de fa Nation, qui, dans des temps de paix, avoit quelquefois fréquenté le Bruyntjes-Hoogte, d'être traité comme les Colons qui habitent cette Contrée, en agiffent effectivement avec leurs Efclaves; & quand, par attachement pour moi, il fe feroit livré de bonne grace, & auroit confenti de me fuivre, il n'étoit point affuré, difoit-il, que je fuffe toujours maître de le défendre & de le renvoyer. Je fis mille efforts pour détruire fa prévention, & lui dis qu'il ne falloit pas confondre tous les Hollan-

dois avec ces Colons ſanguinaires & perfides; qu'il étoit à même de juger ſi les hommes que j'avois à mon ſervice étoient malheureux & en droit de ſe plaindre; que tous pouvoient uſer de leur liberté, & me quitter à l'inſtant. Ce jeune-homme m'étonna par ſa fermeté, & n'en fut que plus obſtiné dans ſon refus. Je renonçai à le ſolliciter davantage.

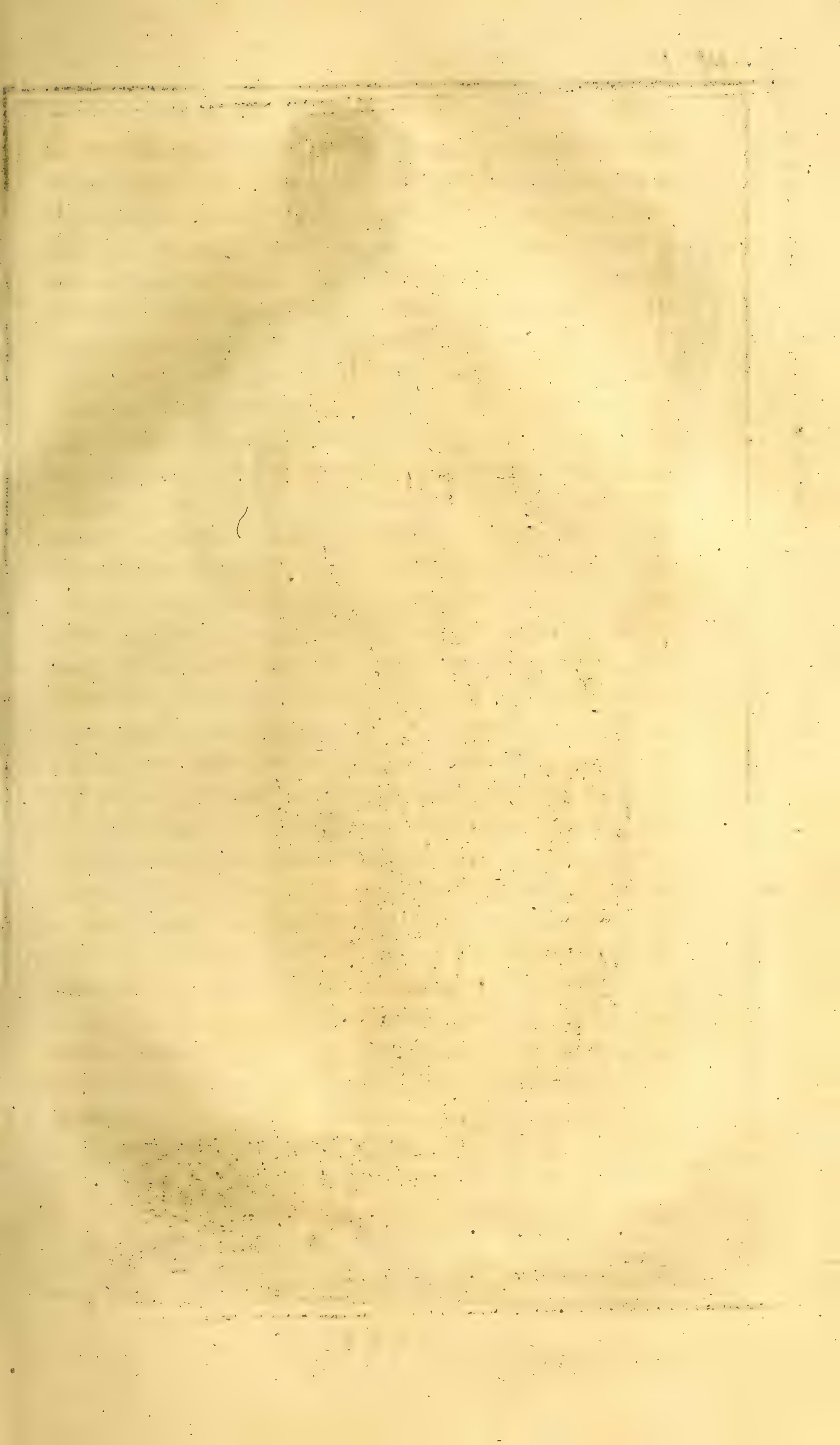
Nos chaſſes continuelles & les petites altercations ſurvenues dans mon camp avoient bien interrompu nos converſations familières & paiſibles avec les Caffres; mais elles ne m'avoient pas fait entièrement négliger le ſoin de mon inſtruction. J'y revenois de temps en temps; ils s'y prêtoient avec cette cordialité que leur avoit inſpiré la reconnoiſſance pour mes bienfaits. La nouvelle de leur départ me rendit encore plus empreſſé de leur faire des queſtions; je n'avois pas ſur-tout perdu de vue mes malheureux naufragés; ils ne purent me donner tous les détails que je leur demandois : ils avoient ſimplement connoiſſance du fait; mais, établis au Nord-Oueſt, plus éloignés encore que moi de la mer, ils ne ſavoient rien de poſitif ſur cette malheureuſe cataſtrophe. A la vérité, la plupart des effets enlevés des débris du Navire leur étoient connus; pluſieurs Hordes en avoient troqué contre des beſtiaux : ceux même que j'avois dans mon camp poſſédoient quelques parcelles de ces effets. L'un me fit voir une pièce de monnoie d'argent qui pendoit à ſon cou; un autre portoit une petite clef d'acier : ils me firent, comme ils purent, la deſcription d'un bijou dont ils s'étoient partagé les morceaux. Je devinai bientôt que ce

devoit être une montre dont on avoit démonté les rouages & les autres pièces pour s'en faire des parures & des ornemens. J'en fus mieux convaincu, lorſque leur ayant montré la mienne, ils s'écrièrent tous, que c'étoit la même choſe, avec cette différence qu'ils ne connoiſſoient point la couleur qui reſſembloit, diſoient-ils, à la pièce de monnoie que le Caffre portoit à ſon cou. Ils ajoutoient que les plus beaux effets provenus de ce Navire avoient été la proie d'un grand nombre de Caffres plus voiſins de la mer; qu'ils poſſédoient ſur-tout beaucoup de ces monnoies. A l'égard des hommes échappés au naufrage, ils avoient ouï dire que les uns avoient été trouvés morts ſur le ſable, & que les autres, plus heureux, s'étoient retirés dans un Pays habité par des Blancs comme moi.

Mes entretiens avec ces Caffres finiſſoient toujours par des ſollicitations réitérées de partir avec eux. Cet arrangement, quand il auroit été de mon goût, ne pouvoit s'accorder avec ma prudence; car ſi je ne les croyois pas capables de me tromper, d'attenter à mes jours, & de voler mes effets, je ne devois point les inſtruire de mes démêlés avec mes gens, & leur faire connoître qu'il ne m'étoit pas poſſible d'emmener avec moi que huit hommes, les autres refuſant de me ſuivre. J'étois, au contraire, charmé que, de retour chez eux, ils appriſſent aux leurs que nous étions en force & en nombre, & n'avions rien à redouter de leur part. Cette diviſion pouvoit leur ſuggérer de mauvais deſſeins. Rien n'empêchoit, tandis qu'ils m'auroient amuſé chez eux, qu'un dé-

tachement ne partît pour s'emparer de mon camp, & massacrer ceux à qui j'en aurois confié la garde. Tant d'horreurs commises par les Blancs me faisoient une loi de prendre mes sûretés avec ces Sauvages, dont je n'aurois eu rien à craindre dans toute autre circonstance. C'est ainsi, par exemple, que j'observai à leur égard, avec encore plus de rigueur, la loi de ne laisser aucun Etranger s'introduire, la nuit, dans mon camp. Mon vieux Swanepoël veilloit à ce que cette discipline s'observât religieusement : nous dormions toujours isolés & murés dans nos parcs; il étoit encore moins permis de sortir dans la nuit, ce temps étant toujours celui que choisissent les Sauvages pour former leurs attaques contre les Blancs, que leur couleur & leurs vêtemens décèlent bientôt, & qu'on apperçoit de fort loin. Mon absence bien connue de ces Caffres, tout m'auroit allarmé sur le sort de ceux qui ne m'auroient pas suivi. En ne leur faisant point connoître le moment précis de mon départ, ils s'en alloient avec la certitude, que, lorsque je me remettrois en marche, je ne laisserois rien après moi; car je leur avois dit que je renverrois mes chariots dans la Colonie.

Enfin, le 21 Novembre, ils vinrent tous me prévenir qu'ils s'étoient arrangés pour partir le jour même. Ils renouvellèrent leurs protestations de reconnoissance & de bonne amitié, & me promirent que par-tout où ils passeroient, leur premier soin seroit de publier ce qu'ils avoient vu, combien ils avoient à se louer de moi, & la façon affectueuse & familière avec laquelle



Pl. V.



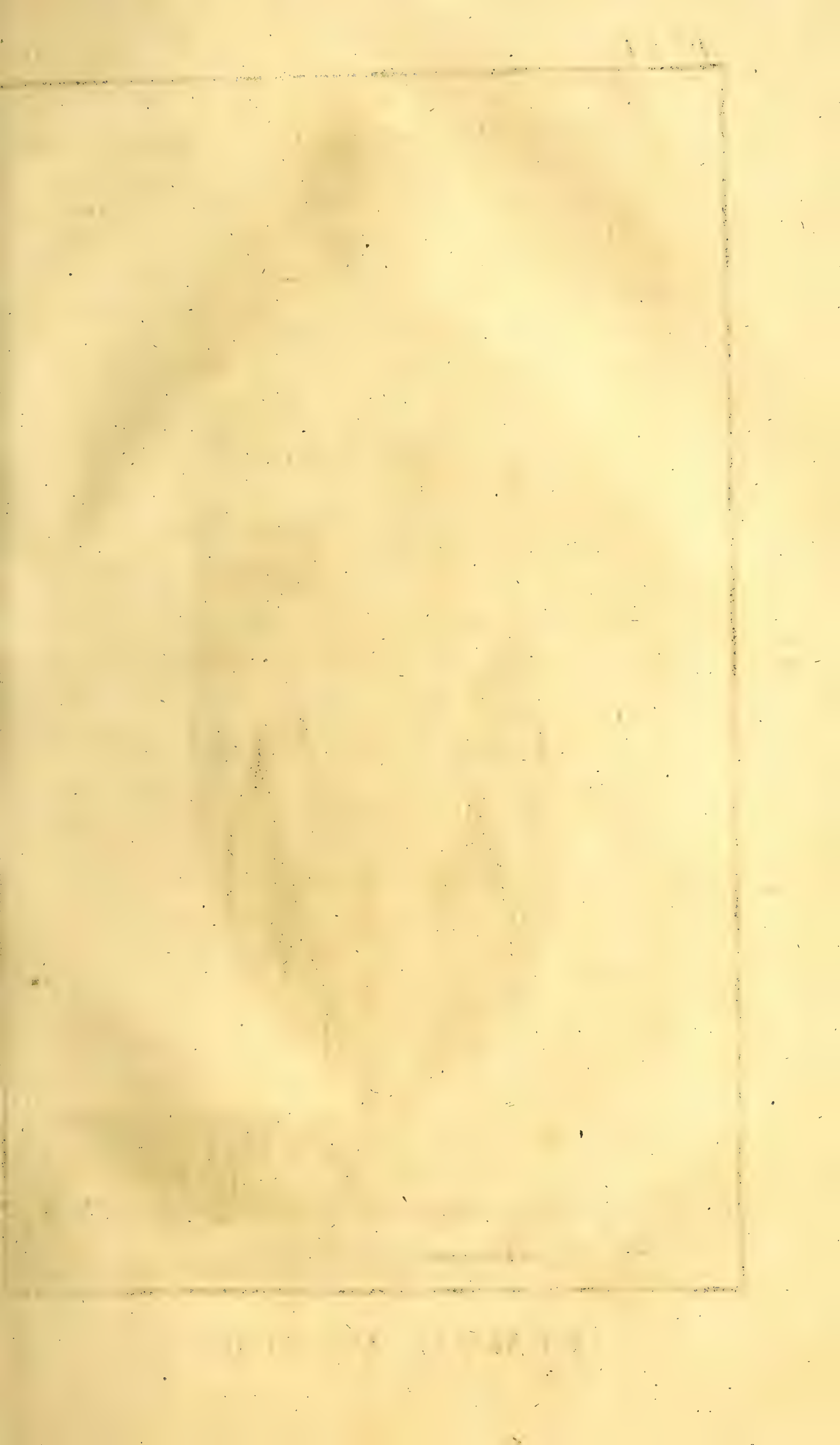
LE CAFFRE.

je les avois traités pendant un assez long séjour ; que les richesses dont je les avois comblés, feroient plus d'un jaloux, & que toutes les Hordes m'attendroient avec la plus vive impatience, & me verroient arriver avec joie. La description qu'ils se promettoient de faire de mon camp, de ma personne, & surtout de ma barbe, devoit, ajoutent-ils, servir de signalement à ceux qui ne me connoissoient pas, & me faire accueillir tout autrement qu'un Colon. Ils se tournèrent ensuite, comme de concert, du côté de ma tente, sur laquelle flottoit un pavillon, & me demandèrent si je ne le porterois pas avec moi, afin qu'on m'apperçût de plus loin. Sur ma réponse affirmative, ils jettèrent des cris de joie, comme si, non content de l'espoir que je leur avois donné d'aller les visiter, ils n'avoient craint encore que je fusse confondu parmi leurs indignes persécuteurs, & que, par un sentiment d'amour pour ma personne, ils eussent voulu me garantir de toute espèce de méprise. Après les tabés d'usage, je les accompagnai jusqu'à la rivière, qu'ils traversèrent tous à la nage, ainsi que leurs Bestiaux ; & lorsqu'ils eurent mis pied à terre à l'autre bord, je les saluai pour la dernière fois par une décharge générale de toute ma mousqueterie ; les ravines & les taillis dans lesquels ils s'enfoncèrent, les eurent bientôt dérobés à ma vue.

J'ai tiré deux dessins de ces peuples qui se prêtoient à mon opération avec autant d'étonnement que de complaisance : ce sont les Nos. *V* & *VI* des Planches.

Ces Caffres une fois partis, je m'étois flatté

que mes gens feroient quelques réflexions fur la manière tranquille avec laquelle ils avoient vécu avec eux pendant mon féjour; qu'ils reconnoîtroient combien leur frayeur étoit mal fondée, & qu'ils finiroient peut-être par confentir à m'accompagner. Pour ne point paroître m'occuper d'eux & de mon projet avec trop d'acharnement, & afin de les mettre en état d'agir d'eux-mêmes, je réfolus de partir auffi fur le champ, pour aller rendre vifite au vénérable Haabas, parce qu'à mon retour, à la première ouverture qu'on me feroit de quelque changement, je leverois le piquet, & me remettrois en marche, pour ne donner le temps à perfonne de fe refroidir. Pendant le féjour des Caffres, je n'avois vu qu'une feule fois deux Gonaquois chez moi : il me tardoit de renouer connoiffance avec mes bons voifins, & de les inftruire de ce qui s'étoit paffé depuis notre féparation. Je me rendis feul à leur Kraal. Leur joie fut extrême quand ils m'eurent reconnu; tous s'empreffèrent autour de moi; ils s'appelloient les uns les autres, accouroient de tous les côtés : je fus bientôt entouré. Haabas me fit part de fes craintes & de celles de fa Horde, pendant le féjour des Caffres chez moi. Il me demanda cent fois fi j'étois certain que fa retraite ne fût point connue d'eux; je fis tous mes efforts pour le tranquillifer, & lui appris que je tenois des Caffres mêmes, qu'ils n'avoient aucun fujet de haine contre les Hottentots Gonaquois, qu'ils favoient n'avoir aucune communication avec les Blancs & les autres Hottentots, & vivre au contraire en Horde & tout-à-fait ifolés; que d'ailleurs la po-



Pl. VI.



FEMME CAFFRE.

ſition préciſe de leurs Kraals ne leur étoit point connue ; mais qu'en tout cas, il étoit plus ſimple & plus facile, pour la ſûreté commune, de déloger, & d'aller s'établir ailleurs. Haabas embraſſa ce projet avec d'autant plus d'empreſſement, qu'il ne s'en fioit point, diſoit-il, aux belles paroles des Caffres, puiſqu'il n'y avoit pas long-temps qu'ils l'avoient forcé d'en venir aux mains avec eux ; qu'il étoit prudent de prendre ſes précautions, & d'écarter un pareil malheur. Il eut aſſez de confiance en moi, pour me demander des avis ſur le nouvel établiſſement qu'il alloit former, & la réſolution fut priſe de gagner au plus tôt les montagnes de l'Oueſt, & de s'éloigner tout-à-fait des terres de la Caffrerie qui s'étendent au Nord-Eſt.

Les bords du Sondag étoient ci-devant les limites des Caffres, qui avoient leurs habitations principales ſur le Bruyntjes-Hoogte : on en découvre encore de foibles veſtiges. Les ordres exprès & l'intention du Gouvernement, qui vouloit vivre en paix avec ces Sauvages, étoient que ces limites fuſſent toujours ſacrées ; mais le Colon qui n'a ni la ſageſſe, ni les vues d'une adminiſtration politique, trouvant les terres de ces voiſins impuiſſans, ſupérieures aux ſiennes, eſt parvenu avec le temps à s'en emparer, & a reculé impunément ces peuples au-delà du Groot-Vis. Les ordres des Gouverneurs, de plus en plus mépriſés, ſont demeurés ſans effet, & l'extrême éloignement a rendu ces abus tolérables, &, de jour en jour, plus fréquens.

J'étois incognito chez Haabas ; & pluſieurs motifs m'engageoient à n'y point ſéjourner. Je vou-

lois ſavoir de lui s'il ne pourroit point décider pluſieurs de ſes gens à ſe réunir aux trois qui s'étoient offerts de bonne grace, lors de mon premier Voyage. Un ſeul balança, & finit par un refus. Pour ne rien arracher de force, & ne donner à ces bonnes-gens aucun ſujet de plainte, j'aſſignai le rendez-vous dans mon camp aux trois hommes de bonne volonté qui s'étoient engagés à me ſuivre, & je leur donnai quatre jours. Par ce moyen, ils avoient plus de temps qu'il n'en falloit pour mettre ordre à leurs affaires, & ſe préparer des armes.

Je ne pouvois emmener mes chariots avec moi, puiſque je ne devois compter tout au plus que ſur huit hommes pour m'accompagner dans mon Voyage en Caffrerie. Il me falloit quelques Bœufs de charge; je n'en avois qu'un ſeul qui fût accoutumé à cet exercice: nous arrangeâmes un échange, & je promis de l'effectuer auſſi-tôt que je ſerois de retour chez moi. Tout cela fut l'affaire d'un moment. Malgré les vives inſtances du chef & de tous ceux de la Horde que je trouvai au Kraal, je réſolus de les quitter auſſi-tôt, & je prétextai mille affaires auprès des miens. Je ne ſais quelle triſteſſe s'étoit emparée de mon ame; je ne revoyois point ce ſéjour du même œil que par le paſſé: j'étois contrarié de toutes manières. Les obſtacles ſembloient s'accroître à chaque pas. Je me ſentois épuiſé de fatigues.... Avant de quitter Haabas, je n'oubliai pas de lui demander des nouvelles de l'infortuné malade; je ne voulus point le revoir: on m'aſſura que tous les ſoins qu'on lui avoit juſqu'à ce moment prodigués, n'avoient abouti

qu'à entretenir autour de lui la propreté; mais que ſes douleurs n'avoient point diminué, & qu'enfin on déſeſpéroit de ſa vie. Je demandai des nouvelles de la jeune Narina; elle étoit abſente avec ſa mère; je ſoupçonnois que quelqu'un de la Horde s'étoit détaché pour aller la chercher: je n'en fus que plus empreſſé de partir; je ſaluai Haabas, & je rejoignis mon camp.

De retour dans ma tente, je fis approcher mes gens l'un après l'autre, & je voulus ſavoir de leur propre bouche, les intentions de chacun, afin de découvrir s'il n'y avoit point parmi eux quelques mutins qui ſouffiaſſent la zizanie & l'eſprit d'inſurbordination. Leurs réponſes furent uniformes; ils appuyoient leur réſiſtance de la ſeule frayeur où les jettoit ma témérité. Quelqu'humeur que je reſſentiſſe de cette déſobéiſſance, quelques déſagrémens qui duſſent en être la ſuite, je n'eus pas même la force de les réprimander: trop de motifs combattoient pour eux dans mon cœur, & je ſentis que je leur étois encore trop fortement attaché. Nul autre deſſein ne les avoit ſéduits; la peur avoit ſeule dérangé leurs têtes: ils ne vouloient point, diſoient-ils, aller dans un Pays d'où l'on n'avoit jamais vu revenir ni Blancs ni Hottentots. Je leur recommandai du moins de me reſter fidèles, & qu'en mon abſence, ils n'oubliaſſent point mes bontés, & tout ce qu'ils devoient à leur maître. Je vis trop dans leurs geſtes & leur contenance, tout ce que ces derniers mots faiſoient d'impreſſion ſur eux, & ce que j'aurois pu exiger de leur amour, ſi j'avois renoncé à vouloir les contraindre à ce fatal voyage. Je leur promis une égale affection pour l'avenir,

& je m'enfermai ſeul dans ma tente. Je m'occupai, pendant une partie de la nuit, de mon plan & des moyens de l'exécuter le plus ſagement & le plus promptement qu'il me ſeroit poſſible ; &, le lendemain, dès le matin, je fis appeller les Hottentots ſur leſquels je comptois. Je leur répétai que j'étois, à la fin, réſolu de partir avec eux, s'ils étoient toujours réſolus de me ſuivre. Pour mieux écarter de leur eſprit, toute eſpèce de nuages, & leur prouver que je n'en agiſſois point témérairement avec eux, je leur déclarai que je n'avois l'intention de pénétrer fort avant dans la Caffrerie, qu'autant que je ne rencontrerois point d'obſtacles ſur mes pas, & que je n'éprouverois nul mécontentement de leur part ; que, puiſque nous ne devions pas eſpérer ſur le rapport de mes Envoyés, de rencontrer aiſément le Roi Pharoo, j'étois d'avis d'aller ſimplement viſiter les Caffres qui m'attendoient avec tant d'impatience, & de tourner à l'Eſt pour nous rapprocher de la Mer où nous pourrions découvrir le vaiſſeau naufragé. Ils perſiſtèrent tous dans la promeſſe qu'ils m'avoient faite ; je m'adreſſai enſuite à Swanepoël, & lui dis que je le regardois comme un autre moi-même, & lui confiois toute mon autorité pendant mon abſence. Je le conjurai de veiller ſur mon camp, d'y maintenir le bon ordre, puiſqu'il ne m'étoit plus permis de compter ſur les autres.

Mes trois Gonaquois arrivèrent à jour nommé : dès-lors il ne fut plus queſtion que des préparatifs & des proviſions néceſſaires pour le Voyage. J'emplis deux ſacs de peau de poudre à tirer ; ces ſacs furent enfermés dans un troiſième, afin

afin de les préſerver de l'humidité ; nous coulâmes des balles de calibre & de la dragée ; j'emportai huit fuſils, & laiſſai les huit autres pour la défenſe du camp ; j'aſſemblai différentes eſpèces de verroteries & de quinquailleries, dont je fis des aſſortimens ſéparés dans des ſachets & des petites boîtes ; ma canonnière, une couverture de laine, un gros manteau, & quelques autres effets indiſpenſables devoient me ſuivre : nous emportions pour la cuiſine une ſeule marmite, une bouilloire, du thé, du ſel, du ſucre, &c. De leur côté, mes compagnons s'occupèrent à rouler leurs peaux, leurs nattes, leurs uſtenſiles ; ils n'avoient point oublié de me demander une bonne proviſion de tabac & d'eau-de-vie. Ce remuement, cette agitation, les allées & les venues que néceſſitoient tous ces préparatifs, m'auroient offert un tableau piquant, ſi j'avois eu l'eſprit tranquille, & que tout mon monde eût voulu me ſuivre. C'étoit, comme on le dit, le déménagement du Peintre : d'un autre côté, l'air étonné, contrit des poltrons qui reſtoient, préſentoit un contraſte ſingulier ; les partans hauſſoient la voix, & les regardoient en pitié : on eût dit qu'ils ne ſe connoiſſoient plus ; qu'ils n'étoient plus de la même eſpèce : ceux-là montroient aſſez toute l'inquiétude que leur cauſoient ce départ, & le chagrin de ne me plus voir à leur tête. Ils auroient été charmés de connoître la durée de ce Voyage : ce qui n'étoit pas plus en mon pouvoir qu'au leur.

Nos emballages achevés, & n'ayant plus qu'à charger, nous fixâmes le départ au lendemain matin, 3 Novembre.

Lorſque les feux du ſoir furent allumés, je m'y plaçai à l'ordinaire avec tout mon monde, pour prendre le thé; je ſaiſis ce moment pour faire une douce exhortation à ceux que je laiſſois dans mon camp; je ne leur montrai plus aucun ſigne de mécontentement; je feignis même d'approuver leurs raiſons, bien aſſuré que je ne changerois rien aux réſolutions de ceux qui partoient avec moi. Quant aux nouvelles marques d'inquiétude qu'ils montroient pour ma perſonne, je leur dis que je devois trop compter ſur les Braves qui m'accompagnoient pour n'être pas tranquille; je leur recommandai la plus grande obéiſſance aux ordres du ſage Swanepoël, à qui je remettois toute mon autorité : je leur promis de récompenſer tous ceux dont la conduite répondroit à la bonne opinion qu'ils m'avoient fait prendre juſqu'ici; enfin, pour ne leur laiſſer aucun regret dans l'ame, & effacer juſqu'au ſouvenir de tout déſagrément réciproque, je fis verſer une raſade générale : on but à notre Voyage, & chacun ſe retira chez ſoi.

Je ne pus fermer l'œil de toute cette nuit : dès la pointe du jour, je ſonnai moi-même l'appel; tout le camp fut en l'air; on chargea; l'on emmaillotta nos quatre Bœufs.

Tandis qu'on déjeûnoit, je fis mettre à l'attache tous mes chiens; ſans cette précaution, la meûte entière qui preſſentoit le moment du départ, & qui s'en réjouiſſoit, comme cela étoit arrivé toutes les fois que nous avions changé de campement, n'auroit pas manqué de prendre les devans, & de ſe répandre dans la campagne. Je n'en emmenai que cinq avec moi.

Avant de nous faire nos adieux, je pris Swanepoël à l'écart, & lui dis que, si je ne voyois point de sûreté, ni de possibilité de traverser toute la Caffrerie, je serois infailliblement de retour sous quinze jours; que, si je ne l'étois pas après six semaines bien révolues, il pouvoit lever le camp, & se rendre dans le Camdebo sa patrie; que je le laissois le maître de prendre cette route, même avant le terme écoulé, s'il voyoit le moindre risque à courir, en restant dans l'endroit où je le laissois, & que je saurois le joindre. Je le priois de veiller sur mes gens, sur mes chariots, sur mes Collections; en un mot, au premier signal du danger, de songer à mettre tout à l'abri. Si, ne me voyant point revenir, ajoutai-je avec une émotion dont je ne pus me défendre en ce moment, & que vous ayez sujet de désespérer de mon sort, vous reprendrez la route du Cap avec tout mon monde, & remettrez tous mes effets à mon ami Monsieur Boers.

Ce brave vieillard ne put entendre ces dernières paroles sans verser des larmes; ses sanglots le suffoquoient: je le rassurai, & lui promis de ne rien tenter que de raisonnable. Vainement auroit-il cherché à me retenir plus long-temps; je me dérobai à ses supplications affectueuses, & rejoignis mes Chevaux, mes Bœufs & mes Chiens.

Déjà Keès avoit pris les devants: escorté de mes huit hommes dont l'un portoit le pavillon, je me mis en marche, & perdis bientôt de vue mon camp: il fallut remonter la rivière l'espace d'une lieue & demie pour la traverser; une par-

tie de mes gens qui m'avoient accompagné jusques-là, rebroussèrent chemin, lorsque nous eûmes gagné l'autre bord.

Nous quittâmes cette rivière, & prîmes notre route droit au Nord-Est : c'étoit, suivant mon systême qui s'accordoit assez avec les éclaircissemens de Hans, entamer la Caffrerie par sa plus grande profondeur ; nous marchions continuellement sous la même espèce d'arbres (le Mimosa Nilotica) dont toutes les parties du Canton sont parsemées ; la terre étoit couverte d'herbes très-hautes qui nous fatiguoient extrêmement ; mes gens en souffroient plus que moi, attendu que comme elles étoient en même-temps fort desséchées, leurs jambes s'ensanglantoient à chaque pas. Ils y remédièrent en se faisant des bottines avec des peaux & des herbes tressées. Mes Bœufs seuls paroissoient charmés de l'aventure, &, tout en marchant, se saturoient à leur gré, sans avoir la peine de baisser la tête jusqu'à terre. Nous avions toujours sous les yeux des Gazelles de différentes espèces, notamment celles de Parade ou Spring-Bock; mes Chiens firent lever une Outarde, que je tuai ; elle formera encore une espèce nouvelle à décrire : plus grosse que la Canne Pétière d'Europe, elle a le plumage du cou par-devant, ainsi que la poitrine & le ventre, d'un gris bleu uniforme. Toute la partie supérieure du corps, est d'une teinte roussâtre pointillée, & rayée d'une couleur presque noire ; son ramage imite assez le cri du Crapaud, mais il est plus fort.

Nous marchâmes ainsi pendant cinq heures par une chaleur excessive, qui nous força d'ar-

rêter ; nous étions, il eſt vrai, continuellement protégés par des arbres aſſez rapprochés ; mais les feuilles du Mimoſa ſont ſi petites & ſi rares, que ſon ombre, qui ne noircit jamais la place qu'il occupe, doit être à-peu-près comptée pour rien : nous n'en rencontrâmes aucun autre dans toute la plaine, & je remarquois que les beaux arbres, comme au Pays d'Auténiquoi, étoient adoſſés aux hautes montagnes qu'il falloit aller chercher beaucoup plus loin.

Je m'étois apperçu, chemin faiſant, que mon Singe s'arrêtoit fort ſouvent au Mimoſa ; qu'il en détachoit des épines dont ces arbres ſont garnis, & les mangeoit avec plaiſir : je voulus partager encore ce régal avec lui. Je m'en fiois à ſon goût. Les plus vertes de ces épines, les ſeules qu'on puiſſe manger, longues à-peu-près de deux à trois pouces, ſont caſſantes comme les aſperges. Je fus trompé dans mon attente ; je les trouvai d'abord agréables & ſucrées ; mais, le moment d'après, une odeur d'ail inſupportable qui me brûloit la bouche, & que le plus vigoureux Marſeillois n'auroit pas ſupportée, me les fit rejetter. Leur graine à laquelle Keès ſembloit donner la préférence, opéroit le même effet ſur mon palais. Cette odeur étoit ſi forte & ſi âpre, que, de très-loin, les urines du Singe m'avertiſſoient qu'il avoit mangé des épines du Mimoſa.

Je trouvai ſur cet arbre une Chenille magnifique, & de la plus grande taille : ſon corps étoit entouré de bandes d'un noir de velours ſur un beau fond vert. La Phalène qu'elle produit n'eſt pas moins brillante ; elles a les aîles preſqu'entièrement blanches avec quelques bandes & des

taches brunes ; ſon corps eſt tellement velouté, qu'il en paroît cotonneux. J'ai eu plus d'une fois occaſion de remarquer dans la ſuite, que lorſque le Mimoſa fleurit (c'eſt ordinairement aux approches de Janvier), ſes fleurs ſont couvertes de quantité d'inſectes de différentes eſpèces : auſſi les Cantons où croiſſent ces arbres ſont-ils ceux où l'on rencontre en plus grande abondance une partie des différens individus qui compoſent cette claſſe de l'Hiſtoire naturelle, &, par une conſéquence néceſſaire, une infinité d'oiſeaux attirés par ces inſectes dont ils ſont leur principale nourriture.

Je profitai de cette première halte, pour écorcher l'Outarde que j'avois tuée : ſa chair ſervit à mon repas ; ma ſuite dîna des proviſions que nous avions apportées ; mes Bœufs s'étoient ſi bien régalés chemin faiſant, qu'à peine arrivés, ils ſe couchèrent, malgré la charge qu'ils portoient : on ne les voyoit point dans l'herbe, tant elle étoit haute & fournie. Dans l'après-midi, le ciel s'obſcurcit ; nous fûmes aſſaillis par un orage affreux, accompagné de tonnerre ; nous n'en continuâmes pas moins notre route ; car, ne voulant point décharger nos Bœufs avant la nuit, & privés d'abris dans l'endroit où nous avions dîné, la pluie ne nous eût pas plus épargnés en reſtant tranquilles qu'en marchant ; mais, vers cinq heures du ſoir, nous nous ſentions tellement harraſſés, qu'il ne nous fut pas poſſible d'aller plus loin : je fis dreſſer ſur le champ ma canonnière. On alluma de grands feux ; lorſque nous nous fûmes ſéchés, je gagnai mon gîte, & mes gens s'arrangèrent comme ils purent ſous

leurs peaux & leurs nattes, qu'ils inclinoient du côté de la pluie, à-peu-près comme on place des persiennes ou des abats-jours pour se garantir des ardeurs du soleil. L'humidité de la terre eut bientôt pénétré la couverture de laine sur laquelle je m'étois vainement étendu pour reposer ; & la pluie qui tomba sans relâche, s'infiltra de tous côtés dans la toile de ma tente : je fus inondé aussi-bien que mes gens : nous nous réunîmes avant la pointe du jour pour partir.

Hans m'avoit averti que nous ne devions pas être fort loin d'un Kraal de Caffres détruits par les Colons ; le lever du soleil avoit dissipé les nuées ; je repris courage, & je résolus de marcher jusqu'à ce que nous trouvassions ce Kraal qui nous promettoit un abri commode ; mais sept heures de marche, trois lieues à faire encore pour arriver jusques-là, nos Bœufs excédés de fatigue, l'approche du soir, & sur-tout le voisinage d'un charmant ruisseau, m'engagerent à planter le piquet.

Le Mimosa devenoit de lieue en lieue plus rare, plus petit & plus rachitique que dans le terrein que nous avions laissé derrière nous ; l'herbe étoit aussi moins haute : à la vérité, nous nous trouvions sur une terre plus élevée. De notre campement, mes gens me firent appercevoir dans le lointain une montagne fort haute qu'ils croyoient reconnoître ; je la distinguai mieux avec le secours de ma lunette ; elle étoit la plus voisine du camp de Koks-Kraal, & je l'avois plus d'une fois arpentée dans mes chasses ; elle pouvoit être à douze ou quinze lieues de nous.

Lorsqu'on eut déchargé les Bœufs & dressé

ma tente, je suivis, en me promenant, les bords du ruisseau, qui, probablement après bien des détours, alloit se perdre dans la rivière Groot-Vis. J'abattis un oiseau rare & nouveau pour moi : c'étoit un Coucou ; malgré son affinité avec celui dont j'ai parlé, & qu'a décrit Buffon, sous le nom de *Coucou Verd-Doré* du Cap, j'ai de fortes raisons d'en faire une autre espèce. Son ramage d'ailleurs est tout-à-fait différent ; sa femelle, plus rusée, me fit perdre beaucoup de temps à la poursuivre ; son manège, que je pourrois comparer à celui d'une Coquette, m'offroit à tous momens beau jeu pour mieux tromper mon espoir. Quand je croyois la tenir, elle voloit au moment précis à vingt pas plus loin, pour recommencer ses agaceries : après m'avoir ainsi leurré pendant plus d'une heure, elle gagna l'épaisseur du bois, & j'en fus pour mes fraix.

J'arrivai au campement en même-temps qu'un de mes chasseurs qui rapportoit une Gazelle Gnou qu'il avoit tuée. C'est M. Gordon qui, le premier, a fait connoître cette charmante & rare espèce. La description qu'il en avoit envoyée à M. le Professeur Allaman, & que ce Savant a publiée, est de la plus grande exactitude. On regrette cependant que la figure qu'on en a donnée en même-temps, soit défectueuse & mal rendue. Cet animal qui, par les formes, ressemble à un petit Bœuf, ne se fait pas mieux connoître dans les planches de la traduction Françoise du Docteur Sparmann, en ce que l'Auteur de ces planches ou des dessins qui les ont produites, non content de lui donner l'encolure & la crouppe du Cheval, a encore ajouté

ſa queue ; ce qui n'eſt pas vrai, le Gnou ayant préciſément celle du Bœuf. Les Hottentots nomment cette Gazelle *Nou*, précédé du clappement de la ſeconde eſpèce que j'ai indiqué plus haut. C'eſt probablement ce clappement qui a engagé le Colonel Gordon à ajouter un G au nom propre ; ce qui produit à-peu-près la même manière de le prononcer. Le Docteur Sparmann écrit Gnu, parce que l'U Suédois & Allemand ſe prononce Ou. Les traducteurs devroient prendre en conſidération ces petites différences qui peuvent occaſionner des erreurs, relativement aux noms propres des animaux qu'il eſt eſſentiel de ne pas défigurer.

Cette nuit fut tranquille ; nos Bœufs étoient attachés près de nous avec leurs grandes courroies, & nos Chevaux avec leurs longes. Le hurlement de quelques Lions, qui ſe faiſoient entendre dans les montagnes, ne nous allarmoit point pour eux : en général, nos inquiétudes & nos embarras a cet égard, avoient diminué en proportion du train qui nous ſuivoit.

Le 5 du mois, étant partis de grand matin, nous arrivâmes au Kraal des Caffres que nous avions cru rencontrer la veille ; nous n'y trouvâmes pas un ſeul Habitant ; la plupart des huttes étoient encore entières ; quelques-unes ſeulement avoient été brûlées : j'en vis ſept, rapprochées & grouppées. Le ſurplus, qui pouvoit monter à cinquante ou ſoixante, étoit épars de côté & d'autre dans l'étendue d'une demi-lieue. C'eſt là que je m'apperçus pour la première fois que ces peuples ſont un peu cultivateurs ; ils ſèment une eſpèce de milliet, connu

ſous le nom de blé Caffre. Pour la plus grande facilité de l'exploitation, chacun choiſit le terrein qui lui paroît le plus favorable à ſes vues, & place ſa hutte au centre : c'eſt pour cela que les Kraals ne ſont point dans une ſeule & même place, comme ceux des Gonaquois ou des Hottentots. Il eſt probable que ceux chez leſquels nous étions, avoient été ſurpris par les Colons; car nous trouvions de tous côtés des cadavres & des membres épars, que les bêtes féroces avoient à moitié dévorés. Pluſieurs champs de blé étoient en état d'être récoltés ; mais la foule des Gazelles qui abondent auſſi-tôt qu'elles ne ſont plus effrayées par des épouvantails, les avoient endommagés : on lâcha mes Bœufs, qui achevèrent le dégât.

Quant à nous, nous nous établîmes, moi dans ma tente, mes Hottentots dans les ſept huttes dont ils s'emparèrent : le ſite me paroiſſoit fort agréable ; je décidai que nous paſſerions là pluſieurs jours ; on coupa de groſſes branches avec leſquelles ma tente fut ſi bien maſquée, qu'il eût été difficile de la découvrir. Nous avions à deux pas, un ruiſſeau dont les eaux limpides rouloient ſur un fond de cailloutage ; quelques Mimoſa, çà & là diſtribués, nous donnoient un peu de fraîcheur. A cent pas de notre camp, nous pouvions jouir, au beſoin, d'un abri plus délicieux dans une forêt immenſe de ſuperbes & grands arbres. J'allois m'y promener, ſur-tout dans la plus grande chaleur du jour ; divers ſentiers qui ſe croiſoient en mille ſens divers, dénotoient clairement que ces lieux avoient été depuis long-temps très-fréquentés.

J'y reconnus plusieurs arbres que j'avois déjà rencontrés dans le Pays d'Auténiquoi Le Stinl-Houtt (bois puant) abondoit de tous côtés : on le rencontre aussi, comme je l'ai fait remarquer, dans la Baie Lagoa, d'où les Habitans du Cap le font venir pour le travailler, & l'employer à l'ébénisterie ; mais les fraix qu'occasionne l'éloignement, le rendent très-rare & très-cher. Outre qu'il est susceptible de recevoir le plus beau poli, il a le mérite d'être inaccessible aux atteintes du ver. A mesure qu'il vieillit, il prend une couleur marron, dont les veines, fort larges, se nuancent d'une teinte plus ou moins foncée. Lorsqu'on le coupe, & qu'il n'est pas encore sec, il répand une odeur d'excrémens qui cause des nausées, principalement dans les temps humides, & lorsqu'il est imprégné d'eau. Il perd cette mauvaise qualité, à mesure qu'il sèche : comme tous les arbres lourds & compactes, il croît lentement ; il s'élève, grossit, & dépasse les plus hauts chênes.

Je remarquai aussi le *Geele-Houtt* (bois jaune). Il tient son nom de sa couleur. On en fait moins de cas que de l'autre pour les meubles ; mais comme il est d'une belle forme & facile à débiter, on en fait de superbes mâdriers, des poutres & des solives pour la bâtisse. Il donne des fruits jaunes de la grosseur des mirabelles, mais couverts de tubercules assez épaisses L'amande du noyau qui est fort dure, est la seule chose qu'on puisse manger.

Un autre arbre *Roye-Houtt* (bois rouge) tire encore son nom du rouge foncé de son écorce ; elle est épaisse, mais fort tendre, & l'on pour-

roit en extraire la teinture. Son fruit, de la grosseur d'une forte olive, est également rouge. Lorsqu'il est mûr, on le mange avec plaisir, & les Habitans en font une espèce d'eau-de-vie.

Je m'arrêtai devant un *Kaersen-Boom* (cerisier), qui n'eut d'autre mérite à mes yeux, que de me rappeller le jour, le lieu où j'avois tué mes quatre Eléphans. Je me souvins qu'ils en mangeoient avec plaisir les fruits & les feuilles. Je ne les avois point encore goûtés. Je saisis cette occasion qui les mettoit si bien à ma portée, & je jugeai qu'il falloit être Eléphant soi-même pour trouver ces fruits supportables.

Mes Hottentots me firent remarquer un arbre que je n'avois pas encore vu, & qui ci-devant, étoit, à ce qu'ils me dirent, assez commun dans les Colonies. On le destinoit, de préférence, au charronnage; mais exclusivement pour la Compagnie, qui avoit fait des défenses expresses & très-sévères de l'employer autrement qu'à son service. Cette exclusion a causé sa ruine, & l'on n'en voit plus que dans les lieux éloignés des Colonies. D'un autre côté, l'indolence des Colons l'a laissé tout-à-fait périr; de telle sorte qu'on le regarde maintenant comme une espèce perdue. On nomme cet arbre au Cap, *Boeken-Houtt.*

La Caffrerie offre souvent, dans le voisinage, des petites rivières, & dans les endroits marécageux, des arbres très-ressemblans à nos Saules. J'y ai souvent aussi rencontré des Amandiers sauvages (*Wilde-Amandel*), dont les feuilles étroites, & les fruits de la même forme que les nôtres, n'en différoient que par le rouge-brun de leur brou.

Il appartiendroit à un Botanifte éclairé, de parcourir la belle contrée que je décris; il y trouveroit certainement des objets dignes de fixer fon attention, & qui tourneroient au profit de la Science. Pour moi, je ne m'arrêtois qu'à ce qui me paroiffoit extraordinaire, & que je n'avois point encore vu. Incapable d'affigner aux plantes, aux arbuftes, aux arbres, leur véritable mérite, je n'étois guères émerveillé que des différences frappantes, telles, par exemple, qu'une mouffe ou lichen jaune qui les garnit; toutes les pouffes de fes brins portant fouvent dix à douze pieds de long. Mes gens, dans leur langue, le qualifioient de chevelure; dans certains Cantons, les arbres en étoient tellement garnis, qu'on ne diftinguoit ni tronc, ni branche, ni même une feule feuille; ce qui me paroiffoit bien extraordinaire.

Cette mouffe m'a fingulièrement fervi dans l'apprêt de mes oifeaux : je confeille fort aux Ornythologiftes, à qui il prendra fantaifie d'aller vifiter cette partie très-curieufe de l'Afrique, de s'épargner l'embarras des étoupes, du coton & autres ingrédiens femblables. Afin de m'approvifionner pour tout mon Voyage, dans la crainte de n'en plus retrouver ailleurs, je fis abattre, ici même, un de ces arbres, & on le dépouilla de toute fa chevelure. La plus déliée eft en même-temps la plus jeune & la plus courte; celle de fix ou dix pieds eft plus dure, & ne peut guères fervir que pour les Quadrupèdes & de très-gros oifeaux.

On trouve auffi prefque par-tout des Liannes, qui, parvenues jufqu'aux fommets & aux moin-

dres branches des arbres, laiſſent tomber des filets qui pendent juſqu'à terre. Très-foibles dans leurs commencements, ils atteignent à la longue juſqu'à la groſſeur du bras, comme ceux qu'on voit en Amérique. Ces filets ſont innombrables, ils ne portent point de feuilles; les Naturels de ce Pays les nomment *Bavians - Touw* (cordes du Bavian), parce que les Singes s'en ſervent pour grimper au ſommet des arbres, & arriver au fruit de la Lianne, qui ne croît qu'aux extrémités de la plante, à la naiſſance des filets. Ce fruit, de la groſſeur de la ceriſe & d'un rouge cramoiſi, dont les oiſeaux, notamment les Touracos, ſont très-friands, renferme dans ſa pulpe quelques ſemences rondes & plates: je parle ici de l'eſpèce particulière de la Lianne, à laquelle on a donné le nom de raiſin Sauvage, à cauſe de la reſſemblance de ſa feuille avec celle de la vigne. Ces cordes naturelles peuvent aiſément ſoutenir un homme, ſi la branche de laquelle elles deſcendent, eſt aſſez forte. Cette ceriſe eſt très-bonne, & propre à donner de l'eau-de-vie. En confiture, elle vaut mieux encore; j'ai ſouvent imité les Bavians, & grimpé par les cordes aux ſommets des arbres, pour en cueillir les fruits, quelquefois pour y chercher des inſectes.

Au ſurplus, ces bois étoient peuplés de deux eſpèces de Gazelles peu farouches, le Bos-bock que je connoiſſois d'ailleurs, & celle nommée par les Hottentots, *Noumetjes*. Je n'avois fait qu'appercevoir celle-ci dans le Pays d'Auténiquoi; elle n'eſt pas rare, mais il eſt difficile de l'approcher aſſez pour la tirer. Elle ne ſe montre point non plus en plaine, & ſe tient au con-

traire cachée dans les taillis & la plus profonde épaisseur des forêts ; elle porte tout au plus douze à quinze pouces de hauteur ; le mâle a des cornes droites, lisses & saillantes d'un travers de main. Ce petit animal est d'une couleur gris-de-souris ; il prend une teinte roussâtre sur l'épine du dos ; le ventre & l'intérieur des jambes sont blancs : il suffit de voir l'élégance de sa forme, pour juger de sa légèreté ; il se livre à des bonds qui surprennent, il se blottit comme un Lièvre. Lorsqu'on a pu l'approcher, & qu'on en est apperçu, il part avec la rapidité de l'éclair, &, s'arrêtant à quelque distance, il examine le Chasseur ; c'est le seul moment de le tirer : encore faut-il le saisir ; car ce n'est qu'un moment. Son cri, que je devrois nommer son ramage, est fort long & très-aigu : j'essayerois vainement de le rendre ; il commence par un sifflement coupé de sons pareils à ceux d'un tambour de basque garni de ses grelots, & ses sons chevrotés les imitent assez bien. On ne conçoit pas qu'un si petit animal puisse faire à lui seul un bruit aussi fort ; je croyois rêver, lorsque je l'entendis pour la première fois. Du reste sa viande, la plus délicate de toutes les Gazelles, étoit pour nous un manger friand : je donnerai la figure & la description de cet animal.

Entr'autres oiseaux neufs de ce Canton, je tirai un petit Aigle qui avoit une huppe fort longue & pendante derrière la tête, & je nommai *Martin-Chasseur* un autre oiseau, à cause de son analogie, quant à la forme, avec celui nommé *Martin-Pêcheur :* son bec allongé est rouge ; le dos, les aîles & la queue sont d'un

bleu vif; il vit d'infectes, n'habite que les bois, & fait son nid dans des creux d'arbres : je n'oublierai pas ce bel animal dans mon Ornythologie.

Il ne nous arriva rien de remarquable dans ce campement : tant que dura notre séjour, nous éprouvâmes, tous les soirs, régulièrement entre trois & quatre heures, des orages qui nous incommodèrent peu, parce qu'ils ne duroient pas longtemps; mais le 9 du mois, nous pliâmes enfin bagage, & reprîmes notre route. Mes Hottentots, suivant leur usage de donner aux lieux le nom d'un événement qui s'y soit passé, avoient nommé le Kraal que nous quittions, le *Camp du massacre.* Nons avançâmes droit à l'Est, & traversâmes un Canton dont toutes les herbes avoient été la proie des flammes. Une nouvelle verdure qui commençoit à pointiller, nous offroit le plus beau tapis verd : nous rencontrions, à chaque pas, des troupes de Spring-Bock, de Gnous & d'Autruches : comme nous avions plus de vivres qu'il ne nous en falloit, nous ne tirâmes point sur les Gazelles; j'envoyai seulement quelques coups de fusil aux Autruches; mais trop méfiantes pour se laisser joindre d'assez près, je ne réussis à en abattre aucune. A mesure que nous avancions, les Gazelles se réunissoient pour nous voir passer; la chaleur étoit excessive, & la transpiration si abondante, qu'il s'élevoit un nuage de vapeurs du milieu de ces troupes innombrables. Je tirai, en marchant, assez de perdrix pour le dîner de tout mon monde. Nous ne nous arrêtâmes pour les apprêter qu'après cinq grandes heures de fatigue. L'orage survint à l'ordinaire, & servit à nous rafraîchir; tous ces cantons

tons étoient marqués de pas de Bœufs à la vérité fort anciens ; mais j'étois ſurpris qu'un auſſi beau pays fût entièrement déſert, & que nous ne rencontraſſions pas un ſeul Caffre. Hans prétendoit que l'allarme avoit été trop générale ; &, quoique nous euſſions déjà fait trente lieues, je commençois à déſeſpérer de rencontrer aucun Kraal : tout annonçoit que ces peuplades s'étoient retirées fort avant vers le centre ; ou, s'il arrivoit que nous fiſſions quelque découverte, ce ne pouvoit être que des eſpions des Hordes, qui, dévoués au bien général, rôdoient dans la campagne, ou ſe tenoient cachés dans des embuſcades.

En cauſant familièrement avec mes gens, j'apperçus une petite troupe de Gazelles, qui, friſant notre côté, détaloient à toutes jambes : une meûte de dix-ſept chiens ſauvages étoit à leur pourſuite. A l'inſtant je ſautai ſur mon Cheval, & piquai des deux pour défendre les Gazelles, & attaquer les chiens : malheureuſement je perdis bientôt de vue les uns & les autres. Les cailloux recouverts par l'herbe, contre leſquels mon Cheval heurtoit à tous momens, faillirent à nous rompre le cou à tous les deux ; je retournois bride, pour rejoindre mon monde, lorſqu'il s'éleva, dans le même moment, une Autruche à vingt pas de moi. Dans le doute ſi ce n'étoit point une couveuſe, je m'empreſſai d'arriver à l'endroit d'où elle étoit partie, & je trouvai effectivement onze œufs encore chauds, & quatre autres diſperſés à deux & trois pieds du nid. J'appellai mes compagnons, qui accoururent à l'inſtant ; je fis caſſer un des œufs chauds ; nous

trouvâmes un petit tout formé, de la grosseur d'un poulet prêt à sortir de sa coquille. Je croyois tous les œufs gâtés; mes gens pensèrent bien différemment; chacun s'empressa de tomber sur le nid; mais Amiroo s'empara des quatre autres, voulant m'en régaler, & m'assurant que je les trouverois excellens. C'est alors seulement que j'appris de ce Sauvage, ce que mes Hottentots eux-mêmes ignoroient, ce qui n'est point connu des Naturalistes, puisqu'aucun que je sache n'en a parlé, & ce que j'ai eu plus d'une fois dans la suite l'occasion de vérifier : savoir que l'Autruche place toujours à portée de son nid un certain nombre d'œufs proportionné à ceux qu'elle destine à l'incubation. Ces œufs n'étant point couvés, se conservent frais très-long-temps, & l'instinct prévoyant de la mère les destine à la première nourriture de ceux qui vont éclore. L'expérience m'a convaincu de la vérité de cette assertion; &, toutes les fois que j'ai rencontré des nids d'Autruches, plusieurs œufs en étoient séparés comme à celui-ci. Lorsque je donnerai la description des mœurs de ce singulier animal, je m'étendrai davantage sur cet article intéressant.

A sept heures & demie du soir, je fis arrêter près d'une lagune considérable, formée des eaux de l'orage. Nos bœufs en avoient manqué à la halte du midi, & rien ne m'assuroit que je dusse en trouver plus loin. Les feux faits, chacun accommoda ses œufs à sa manière; on enleva la calotte de l'un de ceux qui m'étoient réservés; on y introduisit un peu de graisse après l'avoir enterré à moitié dans des cendres brûlantes; & le remuant avec une petite cuillière

de bois, on en fit ce qu'on appelle un œuf brouillé, qui, ſi ma mémoire eſt fidèle, pouvoit équivaloir au moins à deux douzaines d'œufs de poules. Malgré la voracité de mon appétit, & le goût exquis de ce nouveau mêts, je ne pus en manger que la moitié; pluſieurs de mes gens, après avoir ôté le petit qu'ils trouvoient dans le leur, faiſoient une omelette du reſte: je les examinois en les plaiſantant ſur ces fins ragoûts d'œufs couvés; je ne pouvois croire qu'ils ne fuſſent pas infects; j'en voulus goûter: ſans la prévention qui m'aveugloit, je ne leur aurois pas trouvé de différence avec le mien, & j'en aurois mangé tout comme eux.

La ſoirée ſe paſſa fort gaîment: il n'en fut pas ainſi de la nuit; les aboiemens continuels de nos chiens nous tinrent tous éveillés; l'inquiétude que nous cauſoit leur vacarme, étoit d'autant plus forte, qu'aucun autre bruit ne frappoit nos oreilles. Ce n'étoit donc aucune bête féroce; elle ſe fût décelée tôt ou tard; nos ſoupçons s'arrêtèrent ſur les Sauvages, & je craignis quelqu'embuſcade. Le jour parut enfin, mais il ne ramena pas la tranquillité; nous furetâmes inutilement de tous côtés; nous ignorions ſi c'étoient ou des Caffres ou ces Pirates de Boſſiſmans. Le terrein aride & les herbes ſèches ſur leſquels nous étions campés, ne nous permettoient pas de découvrir leurs traces: ainſi le 10, ſans avoir appris davantage, nous partîmes, en nous orientant toujours à l'Eſt. Cette direction nous conduiſit dans un canton où les Mimoſa ſe trouvèrent en ſi grande abondance, ſi hauts & ſi touffus, qu'ils formoient une véritable fo-

rêt. Après l'avoir traversée, nous rencontrâmes une petite rivière que nous eûmes l'avantage de pouvoir passer à gué ; nous suivîmes ses bords pendant l'espace de deux grandes lieues, après quoi nous campâmes, lorsque nous vîmes que nous allions êtr. surpris par la nuit.

J'avois été averti par notre guide que, trois lieues plus loin, nous rencontrerions enfin le Kraal de ces Caffres qui m'avoient sollicité de me rendre chez eux : je désirois d'autant plus de le voir, qu'il étoit très-ancien, très-curieux ; que rarement cette place, fort commode & très-connue des Sauvages, restoit vacante, & que la Horde de ceux-ci étoit fort nombreuse. Pour ne pas nous trahir nous-mêmes, je défendis de tirer un seul coup de fusil sur le gibier ; je fis dresser ma tente, allumer du feu, & nous y restâmes autour fort avant dans la nuit : après quoi, pour tromper l'ennemi à la parole de qui je ne me fiois qu'avec prudence, lorsque j'eus fait jetter de nouvelles branches dans ces feux pour l'alimenter jusqu'au jour, nous allâmes nous établir & nous coucher sur des nattes, à cinquante pas plus loin. Notre sommeil ne fut point interrompu ; le lendemain, Hans se détacha avec deux de mes Hottentots bien armés pour aller en avant ; je leur donnai rendez-vous à deux lieues plus loin, c'est-à-dire à une lieue de ce Kraal, & leur dis de venir aussi-tôt m'y rendre compte de ce qu'ils auroient vu. Ils furent de retour à deux heures, & m'apprirent, avec un étonnement mêlé de douleur, qu'ils l'avoient effectivement trouvé en fort bon état ; mais qu'il étoit, comme les autres, absolument déserté.

Alors je continuai ma route jusques là, & nous prîmes possession de ce nouvel Empire. Il étoit ample & vaste ; nous trouvâmes plus de cent Huttes très-anciennes, & solidement construites ; elles étoient espacées à la manière ordinaire : il étoit probable que les habitans avoient pris l'allarme mal-à-propos ; nous n'apperçûmes aucun débris, & pas un seul cadavre. Ils avoient oublié dans une de ces Huttes, deux Sagayes dont le fer étoit rouillé, & dans un autre, un petit tablier de femme, des outils de bois pour le labourage, & quelques bagatelles de peu de conséquence. Je m'emparai de ces divers objets. Les petits champs de bled n'offroient point comme dans le premier Kraal où nous nous étions arrêtés, l'image de la désolation & du malheur : il paroissoit au contraire que la récolte en avoit été paisiblement enlevée. Nous décidâmes que nous nous arrêterions là pendant deux ou trois jours, afin de distribuer au loin quelques patrouilles, & de voir si dans les environs nous ne découvririons point quelques Caffres. Je savois fort bien qu'en tirant directement au nord, je tombois dans le centre de la Caffrerie : c'est ce que je voulois éviter sans cesse, préférant de gagner peu-à-peu par de longs circuits, & de ne me hasarder qu'en proportion des dangers que j'appercevrois, ainsi que des connoissances que je ferois durant la route.

Toutes nos recherches & toutes nos ruses n'aboutirent à rien : nul Caffre ne se présenta.

Je ne dissimulerai point que d'après mes préjugés personnels, & les descriptions fastueuses de la magnificence & du luxe des Despotes Asiati-

ques, j'avois pensé que j'en retrouverois au moins l'esquisse dans les Etats d'un Roi des Caffres : c'étoit ce qui m'avoit suggéré le plus vif désir de voir Pharoo ; mais ma curiosité n'avoit plus le même aliment, depuis que les derniers hôtes que j'avois reçus dans mon camp, & qui demeuroient ordinairement près de lui, m'avoient appris que cet homme, sans aucune suite particulière, habitoit, comme le dernier de ses Sujets, une hutte qui n'étoit ni plus grande, ni mieux ornée que les autres ; qu'il pouvoit, tout comme eux, devenir très-pauvre, si la mortalité s'introduisoit parmi ses troupeaux ; que ses Sujets ne lui devoient ni subsides ni impôts ; qu'il n'avoit nul droit d'attenter à leur propriété ; qu'en un mot, ce n'étoit qu'un simple Chef comme chez les Hottentots ; que la seule différence remarquable entre ce Chef & les autres, étoit qu'il commande à une Nation plus nombreuse, & que sa place est héréditaire ; mais que privé d'ailleurs de tout autre décoration extérieure & de tout appareil de royauté, il ne jouit que d'un pouvoir très-limité.

D'après ces détails, mon imagination avoit beaucoup rabattu des idées brillantes qu'elle s'étoit faites du Roi : ne pouvant rien gagner à le voir, & désespérant de le rencontrer, tous mes vœux ne se tournèrent plus que vers le vaisseau naufragé. Sur le rapport de mes Caffres, je n'avois pas plus d'espoir de me satisfaire : cependant je tournois mes pas vers la côte, toujours bercé de l'idée chimérique, que j'en obtiendrois des nouvelles plus certaines.

Nous ne trouvâmes par-tout que des huttes

déſertes ; nul Habitant, nulles traces d'humains ne s'offrirent à nos regards. En revanche, le Buffle, la Gazelle, & généralement toutes les eſpèces de gibier abondoient dans tous les lieux que nous parcourions : ce qui prouve mieux que de vains raiſonnemens, que le Caffre n'eſt point autant Chaſſeur que le Hottentot ; qu'il vit moins que lui d'eſpérance, & qu'il compte plus ſur ſon blé & ſur ſon troupeau, que ſur les reſſources de l'adreſſe & de ſon habileté à manier la ſagaye & la maſſue. Pluſieurs Eléphans que nous apperçûmes, ne nous donnèrent pas le temps de les joindre pour les tirer.

Depuis mon départ de Koks-Kraal, j'avois déjà fait, en oiſeaux, une collection ſi conſidérable, que je ne ſavois plus où la placer : elle étoit certainement plus embarraſſante par ſon volume que par ſa peſanteur, quoique j'euſſe toujours pris ſoin, après avoir apprêté chaque individu, de le coucher à plat pour ménager la place.

Le 15, nous traverſâmes la petite rivière que nous avions ſuivie juſques-là, afin d'éviter des montagnes ſtériles & trop eſcarpées qui ſe préſentoient à nous. Nous fûmes enſuite obligés de décliner du côté du Sud, parce que, ne trouvant aucun chemin frayé, les circonſtances & le local déterminoient ſeuls notre marche. Je fis lever, à mes pieds, une grande Outarde, que je tuai ; elle couvoit deux œufs, dont les petits prêts à éclore, étoient entièrement couverts de leur premier duvet. J'étois charmé que le haſard m'eût procuré cet oiſeau neuf pour moi ; il me parut que le mâle & la femelle couvoient alternativement leurs œufs. Celui que je venois de

mettre à bas étoit le mâle ; il portoit, derrière la tête, une huppe très-grande & très-touffue en forme de capuchon. La femelle ne tarda pas à venir rôder autour de nous ; elle sembloit nous observer, & jettoit de temps à autre un cri fort rauque : je m'étois flatté de l'abattre ; c'est dans ce dessein que j'avois laissé les deux œufs dans le nid ; mais comme, dans tous les environs, il n'y avoit pas d'endroit où je pusse me mettre à l'affût sans qu'elle me vît, elle n'approcha point : je renonçai à mon projet, & continuai ma route.

Il est probable qu'il n'existoit pas un seul Caffre dans toute la partie que nous avions traversée jusqu'alors ; car les coups de fusil que depuis quelques jours nous tirions continuellement, soit dans nos marches, soit dans nos divers campemens, auroient dû nous découvrir, & les amener sur nous, puisqu'ils sont si peu craintifs. Nous n'étions pas tous de même avis sur cet objet, qui faisoit, durant la marche, la matière ordinaire de nos conversations : les uns prétendoient qu'il devoit y avoir des Caffres ; mais que, n'étant pas en force, ils n'osoient se montrer ; les autres soutenoient qu'il n'y en avoit point, puisque nous n'en étions pas assaillis ; mais lorsqu'il étoit question de la conduite que nous devions tenir si nous en rencontrions, tous déraisonnoient, & formoient les plans de défense les plus ridicules & les moins praticables. Seul, je pensois qu'il falloit essuyer la première décharge sans riposter, & tâcher d'en venir, par la douceur, à des explications, avant que de nous servir de nos armes, qui nous assuroient l'avantage, si nous étions forcés d'y recourir. Je ne doutois point que ce moyen

ne réussît, si nous nous voyions attaqués pendant le jour. Pour la nuit, c'étoit autre chose : dans ce sage projet d'accommodement, je voyois des difficultés presque insurmontables, & c'étoit pour éviter toute espèce de malheur, que nous avions constamment pris le parti de coucher à cinquante pas de ma tente, sur laquelle j'avois grand soin de laisser flotter mon pavillon, qui s'appercevoit d'assez loin. Cette petite ruse nous mettoit du moins à l'abri de la première surprise.

Nous ne cessions point, pour cela, nos courses & nos chasses; l'eau devenoit moins abondante : je commençois à éprouver des craintes terribles. Un jour que le temps étoit resté couvert, ce qui nous avoit procuré une marche de plus de six heures fort agréable & douce, j'apperçois Keès qui, tout-à-coup, s'arrête, & qui, portant les yeux & le nez au vent sur le côté, se met à courir, entraînant tous mes chiens à sa suite, sans qu'aucun d'eux donnât de la voix. Etonné de ce manège si nouveau, n'appercevant rien qui pût les attirer si singulièrement, je pique des deux pour les joindre. Que je fus étonné de les trouver rassemblés autour d'une jolie fontaine éloignée de plus de trois cents pas de l'endroit d'où ils venoient de détaler ! Je fis signe à mes gens de s'approcher : ils arrivèrent, & nous campâmes près de cette source bienfaisante, qui prit, sur le champ, le nom du magicien qui l'avoit découverte.

J'aurai plus d'une fois occasion de rappeller des circonstances dans lesquelles l'instinct des animaux que j'avois avec moi, m'a rendu de

ſignalés ſervices : ils m'ont tiré de plus d'une angoiſſe cruelle, ſous leſquelles j'aurois ſuccombé ſans leurs ſecours. Je n'ai jamais douté que l'homme n'ait reçu du Créateur, en égale portion, les mêmes facultés ; ſa corruption inſenſiblement lui a fait tout perdre. Les Sauvages, d'autant plus près de la Nature qu'ils s'éloignent de nous, ont auſſi les ſens bien plus ſubſtils : enfin, moi-même, & je me flatte d'inſpirer quelque croyance, après avoir paſſé cinq ou ſix mois dans les forêts & les déſerts, lorſqu'à leur imitation, je préſentois le viſage de côté & d'autre, j'étois parvenu à ſentir, à deviner comme eux, ſoit une rivière, ſoit une marre : nous ne manquions jamais d'y arriver.

Réſolu de paſſer la nuit à *Keès-Fontein*, je profitai de ces momens de repos, pour préparer l'Outarde que j'avois tuée. Des nuages amoncelés dans le lointain nous annonçoient un violent orage : je fis décharger les bœufs, & ma tente fut dreſſée.

La pluie vint en abondance avant la nuit ; mais elle ne dura pas long-temps : elle étoit à peine ceſſée, que déja je rôdois de côté & d'autre pour épier de petits oiſeaux. Dans un endroit peu écarté du campement, je vis tout-à-coup ſe lever à mes pieds deux de ces Serpens d'un jaune doré, communs, & ſi connus dans les Colonies ſous le nom de *Kooper-Capel*. Ces reptiles ſe dreſſèrent à ma vue, enflant prodigieuſement leurs têtes, & ſifflant de manière à m'effrayer. Je lâchai mon coup ; je ſavois que la morſure de ces animaux eſt mortelle, & que la faculté de s'élancer les rend

d'autant plus dangereux. L'un des deux tomba mort : l'autre rentra dans ſon trou. Je m'aſſurai de celui qui me reſtoit ; il avoit cinq pieds trois pouces de longueur, & neuf pouces de circonférence dans ſa plus forte épaiſſeur. Outre une infinité de petites dents très-aiguës, & difficiles à diſtinguer, qui garniſſoient ſa gueule, il portoit de chaque côté de la mâchoire ſupérieure, à la hauteur des narines, un crochet de cinq lignes de long, jouant dans ſa charnière, & qu'il pouvoit retirer comme les griffes du chat ou du tigre. Mes Hottentots en caſſèrent un. Comme j'aimois beaucoup à les entendre diſſerter ſur l'Hiſtoire naturelle, peut-être parce que je trouvois plus de vérités dans les raiſonnemens tout groſſiers de l'habitude & de l'expérience, que dans les ingénieuſes ſpéculations de nos Savans, je leur fis, ſur mon ſerpent, des queſtions auxquelles ils répondirent d'une façon plus ſatisfaiſante encore que je ne m'y étois attendu. Ils ne manquèrent pas de me faire obſerver, entr'autres ſingularités, que cette dent creuſée en gouttière, étoit le conducteur qui verſoit le venin dans la plaie qu'elle-même avoit faite. Telle eſt, ſi je ne me trompe, l'hiſtoire du Boicininga, autrement Serpent à ſonnettes, que j'ai ſouvent rencontré dans l'Amérique méridionale.

Je remarquai, dans cette occaſion, toute la frayeur que ces animaux inſpirent aux Singes : il n'étoit pas poſſible de faire approcher Keès du Serpent dont je venois de m'emparer, quoiqu'il fût entièrement expiré. Je parvins cependant, pour m'amuſer un moment, à le lui attacher à la queue : alors ne faiſant pas un mou-

vement que le Serpent n'en fît un autre, il eſt aiſé de juger à quels ſauts, à quels bonds, à quelle impatience, à quelle fureur ſe livra mon Keès pendant tout le temps que je laiſſai ſon fatal ennemi attaché à ſa queue.

Lorſque la nuit fut cloſe, nous apperçûmes, dans le lointain, un feu qui devoit être, autant que l'obſcurité nous permettoit d'en juger, ſur le ſommet de quelque montagne, à trois lieues, plus ou moins, de diſtance. Malgré cet éloignement, dont nous n'étions pas ſûrs, mes Hottentots croyoient appercevoir les ombres de quelques hommes qui paſſoient & repaſſoient devant le feu ; ma lunette m'eut bientôt convaincu qu'ils avoient raiſon ; mais étoient-ce des Caffres ? étoient-ce ces déteſtables Boſſiſmans, ennemis de toutes les Nations indiſtinctement, voleurs de profeſſion, avec leſquels il n'y a aucune eſpèce d'accommodement à eſpérer ? Nous nous arrêtâmes à ce dernier ſoupçon, attendu que jamais les Caffres n'habitent la hauteur des montagnes ; nous eûmes la précaution d'éteindre nos feux, & le reſte de la nuit ſe paſſa tranquillement.

Le premier ſoin, à notre réveil, fut de tâcher de découvrir plus poſitivement d'où & de qui étoient les feux que nous avions apperçus : on ne pouvoit déſirer de temps plus favorable pour découvrir la fumée. Il nous parut que les feux étoient éteints ; elle ne ſe montroit plus : ainſi, privés d'un point fixe de direction, nous allions nous engager dans des gorges & des défilés où nous riſquions de ne plus nous reconnoître : cependant, comme mes gens, dans la perſuaſion que ce n'étoient point des Caffres,

paroissoient répugner moins à suivre notre route de ce côté, aux risques de tout ce qui pouvoit en arriver, & que nos desseins nous y conduisoient assez naturellement, nous empaquetâmes à l'instant nos équipages, & fîmes nos adieux à Keès-Fontein.

Nous eûmes à traverser une espèce de bois où les Mimosa étoient en si grand nombre, tellement épais & si remplis d'ailleurs de broussailles, qu'à peine pouvions-nous faire dix pas sans être obligés de nous arrêter, pour nous frayer un passage. J'en étois cruellement contrarié, surtout à cause de nos bœufs qui s'écartoient sans cesse pour se tracer des chemins de côtés & d'autres. Nous sortîmes à la fin de cette cruelle forêt; mais je suis persuadé qu'après tant de fatigues, de tours & de détours qui durèrent l'espace de trois heures, nous ne nous trouvions pas à plus d'une lieue de Keès-Fontein. Nous avions devant nous un fourré à-peu-près pareil à celui que nous venions de traverser; pour l'éviter, nous le longeâmes, en prenant notre direction plus au Sud-Ouest.

Couverts de sueur & de poussière, accablés de chaleur, après plus de six heures de marche, nous nous arrêtâmes à côté d'une Lagune qui se présentoit à nous fort à propos. Un de mes chiens qui s'étoit considérablement échauffé à la poursuite du gibier, faillit de périr; je le perdois, si Jan, qui l'apperçut dans l'eau, ne s'y fût lancé sur le champ pour l'en tirer. J'appuie sur cette circonstance, qui paroîtra tout au moins indifférente au commun des Lecteurs, pour établir un fait dont je n'ai été témoin qu'en Afri-

que. Si-tôt qu'un chien très-échauffé se jette à l'eau pour se rafraîchir, il meurt le moment d'après, s'il n'est secouru à temps. Dans une chasse avec M. Boers, un grand lévrier précédoit sa voiture d'une centaine de pas; il entra dans un petit ruisseau que nous devions traverser après lui; il expiroit lorsque nous arrivâmes.

A peine campés & rafraîchis, j'envoyai quelques Hottentots à la découverte du côté surtout qui nous avoit inquiétés pendant la nuit. En moins d'une heure, j'eus des nouvelles de ce message. Je vis arriver un de mes gens accourant pour me dire qu'il avoit apperçu une troupe de Caffres en marche. Aussi-tôt il nous conduisit Hans & moi par des détours, & nous mit à portée de nous instruire, par nos yeux, de ce que ce pouvoit être. Nous vîmes, en effet, dix hommes qui conduisoient paisiblement quelques bêtes à cornes : n'ayant rien à craindre d'un si petit nombre, nous nous présentâmes à une certaine distance. Le premier mouvement de ces gens effrayés, sur-tout par nos armes à feu, fut de prendre la fuite; mais Hans leur criant, dans leur langue, qu'ils pouvoient s'approcher avec confiance, les fit arrêter sur le champ : il se détacha pour aller leur parler. Lorsqu'il les eut convaincus que j'étois l'ami des Caffres, ils approchèrent tous : je les reçus familièrement, & leur présentai la main en les saluant d'un tabé. Leur frayeur disparut à la vue de ma barbe; ils avoient ouï parler de moi par ceux que j'avois reçus dans mon camp de Koks-Kraal. L'un deux étoit de la connoissance de Hans, qui l'avoit vu dans son pays.

Je les ramenai tous à mon campement avec leurs beſtiaux, & je les régalai de tabac & d'eau-de-vie. Ils me montroient mon pavillon pour me faire comprendre qu'ils étoient bien inſtruits; ils s'étonnoient de ne point voir mes voitures & toute ma troupe; mais ne voulant pas qu'ils ſuſſent à quel point ils étoient redoutés des Hottentots, je leur fis entendre que j'avois voulu faire ſeulement une petite tournée dans leur pays, pour y prendre langue, & le parcourir enſuite plus à mon aiſe.

Ils me parurent empreſſés de ſavoir où ſe trouvoient actuellement les Colons; s'ils les cherchoient encore; en un mot, quelles pouvoient être leurs intentions. Je les inſtruiſis là-deſſus comme il convenoit que je le fiſſe. J'avois vu les Colons retirés tous au Bruyntjes-Hoogte, s'y tenir ſur la défenſive, & agités de terreurs non moins fortes, que les Caffres mêmes. Ceux-ci venoient de m'apprendre que, pour regagner les Hordes de leurs Nations les plus voiſines, il leur falloit encore, de l'endroit où j'étois, cinq grandes journées de marche: ainſi, calculant la diſtance qui les ſéparoit les uns des autres, & que je portois à-peu-près à une ſoixantaine de lieues, je pouvois, ſans les tromper, diminuer leur crainte, & leur faire entendre que les Colons n'étoient, ni en état, ni dans la diſpoſition d'entreprendre un ſi long voyage. Cette déclaration les raſſura. Ces pauvres gens étoient trop malheureux pour ne pas exciter ma pitié; jamais les Caffres n'avoient été moleſtés comme ils l'étoient alors: outre les pertes en hommes & en beſtiaux qu'ils avoient

essuyées de la part des Blancs, ils en faisoient encore journellement du côté des Tamboukis, Nation voisine, qui, profitant de leur situation critique, se répandoient dans plusieurs cantons de la Caffrerie, égorgeoient tout ce qui s'offroit à leur rencontre. Ainsi, pressés des deux côtés par cette diversion, les Caffres manquant de munitions de guerre, & hors d'état de se défendre, battoient en retraite le plus qu'il leur étoit possible, & s'enfonçoient au plus loin vers le Nord, pour éviter deux ennemis auxquels ils ne pouvoient résister. Un troisième non moins redoutable, le Boshisman, les pilloit & les massacroit par-tout où il les rencontroit.

J'étois étonné, d'après ce que m'avoient appris ces gens, qu'ils se fussent si fort éloignés de leurs hordes; qu'ils errassent à l'aventure, sans trop savoir où porter leurs pas : ils me dirent qu'au moment de la première incursion des Blancs, on avoit fait refluer précipitamment & pêle-mêle tous les troupeaux, soit du côté de la mer, soit dans d'autres endroits enfoncés de la Caffrerie; mais que n'entendant plus parler d'hostilités nouvelles, ils avoient risqué de quitter leurs hordes, & d'aller reconnoître & ramener les bestiaux dispersés à l'aventure. Ils en avoient, en effet, une trentaine avec eux. Lorsque je leur parlai des feux que nous avions apperçus pendant la nuit, ils m'assurèrent que c'étoient les leurs; mais qu'ils n'avoient point vu les miens, qui les auroient fort inquiétés. Je les questionnai aussi sur le navire naufragé; ils ne firent que me répéter ce que m'avoient appris les autres; c'est-à-dire que ce navire avoit effectivement

ment péri au-deſſus des côtes de la Caffrerie. D'après ces indices, je jugeois que ce malheureux événement étoit arrivé au-delà du pays des Tamboukis, à la hauteur de Madagaſcar, vers le canal de Moſambique. Ils ajoutoient que, ſans ſavoir les difficultés qu'on pouvoit rencontrer, après leurs limites, il falloit entr'autres rivières, en franchir une trop large pour la traverſer à la nage, ou bien remonter beaucoup au Nord pour la trouver guéable; que cependant, on avoit vu pluſieurs Blancs chez les Tamboukis; que pour eux ils avoient échangé quelques marchandiſes avec les mêmes Tamboukis, & ſur-tout beaucoup de cloux provenus du déchirage du navire; mais qu'étant maintenant en guerre avec ces Peuples, ils ne pouvoient plus en tirer le fer dont ils avoient ſi grand beſoin : alors ils me prièrent de leur en donner; refrein ordinaire de ces malheureux, auquel je m'étois attendu! triſte prière que je payai d'un cruel refus!

En revanche, je leur diſtribuai de tout ce que je portois avec moi, ſoit verroterie, ſoit colifichets, briquets, amadoue, & force tabac. Ils m'offrirent & me conjurèrent d'accepter une couple de leurs Bœufs; je leur fis répondre que loin de penſer à les priver d'un bien auſſi précieux à d'infortunés humains, j'aurois déſiré me trouver en ſituation d'augmenter leurs beſtiaux. Cette marque de bonté les toucha d'autant plus, qu'ils regardent le Blanc comme l'être le plus dangereux & le plus mal-faiſant qui ſoit ſur la terre. Ils me firent, avec cette timidité ingénue qui craint même de fâcher celui qu'on va louer, un aveu dont l'impreſſion m'eſt long-temps reſ-

tée dans l'ame. Hans me déclara, de leur part, en termes très-énergiques, que je ressemblois au seul *honnête-homme* de ma race qu'ils eussent jamais rencontré ; ils l'avoient vu, cet honnête-homme, quelques années auparavant, sur la rivière des Bossismans, lorsqu'ils l'habitoient, & que les Colons n'avoient pu réussir encore à les en chasser. C'étoit, me disoient-ils, un homme qui, comme moi, voyageoit par curiosité. Je n'eus pas de peine à reconnoître le Colonel Gordon ; ils furent enchantés d'apprendre que nous étions liés d'amitié ; ils me chargèrent même de l'intéresser pour eux lorsque je serois de retour au Cap, de faire au Gouvernement le rapport véridique & le tableau le plus touchant de leur misère & du cruel abandon où les avoit jettés l'injustice atroce de leurs persécuteurs.

Je passai cette journée entière à m'entretenir avec ces Caffres de tout ce qui pouvoit m'intéresser touchant leurs mœurs, leurs usages, leur religion, leurs goûts, leurs ressources, & je trouvois leurs réponses toujours conformes à ce que m'avoient appris déjà les premiers que j'avois vus ; ils me contoient, avec autant de bonne foi, ce qui pouvoit les inculper, que ce qui pouvoit leur faire honneur. Mes Hottentots eux-mêmes les trouvoient si paisibles & si confians, qu'ils m'engagèrent, lorsque la nuit fut venue, à leur permettre de rester tous au milieu de nous. Je conversai encore quelque temps avec eux, & j'allai m'enfermer dans ma tente, afin de me disposer aux fatigues du lendemain.

Dès que le jour fut venu, tandis que les Caffres faisoient les préparatifs de leur départ, j'as-

ſemblai mes Hottentots; les réflexions que cette familiarité avec des Sauvages qu'ils redoutent plus que les bêtes féroces même, les avoit mis à portée de faire. Leurs diſcours entr'eux, lorſque je m'étois retiré dans ma canonnière, avoient achevé de me décider. Ne voulant point leur laiſſer le mérite du parti le plus ſage que nous euſſions à prendre dans les circonſtances préſentes; mais, au contraire, très-jaloux qu'ils priſſent de moi des idées de prudence & de ſang-froid, utiles à mes projets, quels qu'ils fuſſent dans la ſuite, je leur dis qu'après ce qu'ils avoient ouï, comme moi, la veille, ſur les difficultés de pouſſer plus loin, ſur les riſques d'être aſſailli par les Tamboukis & les Boſſiſmans qui parcouroient la Caffrerie, mon intention étoit de me rapprocher de Koks-Kraal; qu'en conſéquence, ſi nous dirigions notre route droit à l'Oueſt, nous ne pouvions manquer la rivière Groot-Vis; qu'alors en la remontant, ſuivant les apparences, pluſieurs jours, nous devions immanquablement nous revoir bientôt dans notre camp; qu'au ſurplus chacun pourroit dire librement ce qu'il penſoit de ma propoſition. Je voyois trop ſur les viſages de tout mon monde le plaiſir qu'il en reſſentoit, pour n'être pas ſûr de le trouver de mon avis; & l'on me fit unanimement les honneurs d'une idée à laquelle ils avoient tous autant de prétention que moi : j'obſerverai ici que je ne pouvois plus eſpérer d'accroître ma collection, que je ne ſavois plus où placer, tant elle étoit volumineuſe.

Je déclarai enſuite que, rendus à Koks-Kraal, je n'y ferois d'autre ſéjour que celui qui feroit

néceſſaire pour réparer nos équipages, & nous mettre en route vers les montagnes de neige ; de-là retourner au Cap, en paſſant encore plus à l'Oueſt. Je ſavois que ce plan n'étoit du goût de perſonne, parce que, traverſant ces déſerts arides & dépouillés dans le temps de la grande ſéchereſſe, chacun de nous devoit s'attendre à plus d'une diſgrace fâcheuſe ; mais, impatient de connoître les curioſités naturelles que renferment ce pays, j'avois formé le deſſein irrévocable de le traverſer, & l'ouverture que j'en faiſois actuellement n'étoit qu'une ruſe par laquelle je voulois familiariſer de bonne heure, avec cette idée, ceux de mes gens que j'avois avec moi, afin que, de retour au camp, ils puſſent en faire plus naturellement la confidence à leurs camarades, & s'étonner davantage de leur réſiſtance, s'ils devoient en montrer.

Avant de me ſéparer des Caffres, je leur fis encore ainſi qu'à mes Hottentots, une forte diſtribution de tabac, & je n'en conſervai que ce qu'il nous en falloit pour nous rendre au camp : cela me procura de la place pour les oiſeaux qui m'embarraſſoient, & ceux que je pourrois rencontrer ſur la route. Ces dix Sauvages nous aidèrent à empaqueter, à charger nos bœufs ; après quoi, nous ſouhaitant réciproquement bon voyage, nous ſuivîmes deux chemins oppoſés, eux vers le Nord, nous vers le Sud.

Nous mîmes trois jours entiers, pendant leſquels il ne nous arriva rien de remarquable, à gagner les bords tant deſirés du Groot-Vis : cette marche forcée avoit conſidérablement fatigué nos porteurs & nous-mêmes ; nous étions cruellement

harrassés : je résolus, autant pour reprendre haleine que pour voir si je ne découvrirois rien dans les environs, de passer tout le lendemain sur les bords de cette rivière. Nous étions actuellement sans inquiétude relativement à l'eau, quoiqu'à la vérité, nous n'en eussions pas manqué pendant les trois jours que nous avions mis à chercher le fleuve qui devoit nous reconduire chez nous : mais nous ne pouvions assigner précisément le temps que nous employerions à suivre son cours jusqu'à notre camp. Il étoit possible que de hautes montagnes, & d'autres causes forçassent le Groot-Vis, avant de se jetter à la mer, de former quelques coudes qui nous auroient contraints à prolonger notre marche. Nous le remontâmes assez paisiblement pendant trois autres journées, mais toujours en le côtoyant; enfin, dans la matinée du quatrième, nous reconnûmes la haute montagne dont nous avions vu le revers dans les premiers jours de notre départ. Cette vue excita des cris de joie : nous allions retrouver nos foyers, notre camp, nos troupeaux, toutes nos richesses & tout notre monde ! nous forçâmes la marche, & le soir, un peu tard à la vérité, sans qu'on nous eût découverts, nous arrivâmes au camp. Tout étoit plongé dans le plus grand calme; je ne pus jouir de l'étonnement délicieux de cette arrivée précipitée; le vacarme affreux des chiens donna sur le champ l'éveil; on accourut à nous; on reconnut nos voix : jusqu'aux bêtes les plus insensibles, tout sembloit prendre part à la joie commune; nous ne pouvions sur-tout nous débarrasser des chiens qui nous étourdissoient de

leurs ſauts & de leurs aboiemens précipités. Mais un autre ſpectacle ne me parut pas moins intéreſſant : ma famille s'étoit conſidérablement accrue. A mon départ, un petit détachement de la Colonie de ces bons Gonaquois avoit quitté la Horde, & étoit venu s'établir à l'endroit même que j'avois aſſigné aux Caffres. Ils y avoient conſtruit pluſieurs huttes nouvelles ; on m'apprit & je vis aſſez par l'ordre admirable qui régnoit dans le camp, que tout avoit été tranquille pendant mon abſence : on s'étoit entretenu de nous tous les ſoirs. Swanepoël me rendit, de chacun en particulier, les meilleurs témoignages. Après la première quinzaine écoulée, ſans apprendre de mes nouvelles, il n'avoit pu, me dit-il, ſe défendre d'un peu de terreur ; il craignoit de ne me plus revoir qu'au Cap, perſuadé qu'à moins que je ne rencontraſſe des obſtacles invincibles, je percerois toujours en avant, tant que les munitions ne me manqueroient pas.

J'avouerai bonnement que, privé pendant près d'un mois de l'aiſance & des douceurs de mon camp, j'étois enchanté de m'y voir de retour. Quelle ſatisfaction ne reſſentois-je pas au-dedans, de tout l'attachement & de la fidélité de ces Hottentots, ſi timides & ſi foibles, que je n'avois pas craint d'abandonner à eux-mêmes ! Il étoit temps de leur prouver ma reconnoiſſance ; j'annonçai, à haute voix, qu'il étoit *ſamedi*. Cette déclaration, qui courut bientôt de bouche en bouche juſqu'aux Gonaquois mêmes, mit le comble à l'effervefcence qui les agitoit. Cette circonſtance exige une explication, & je m'y prête, avec un nouveau plaiſir ; car le ſouvenir des

ces petits, mais délicieux moyens, par lesquels je savois varier mes loisirs, & me faire, dans un désert inhabitable, du plus simple objet un objet de plaisanterie & d'amusement, annonce une grande tranquillité, & fait qu'au sein même des arts & de toutes les agitations de l'amour-propre, je me cherche souvent, & gémis de ne me point reconnoître.

En partant du Cap, j'avois négligé de prendre un Almanach : cependant, afin de pouvoir compter sur quelque chose, & que mon Journal fût exact, j'avois fixé tous les mois à trente jours. Comme je n'en passois jamais un sans me rendre compte, il m'étoit assez indifférent de distinguer les semaines, & de connoître chaque jour par son nom; mais j'étois convenu de distribuer à mes Hottentots leurs rations de tabac tous les samedis : s'il arrivoit que, ne voulant pas me donner la peine de consulter mon Livre, je leur demandasse le jour que nous tenions, j'aurois fait d'avance la réponse. Suivant leur calcul, c'étoit samedi; de telle sorte qu'en compulsant mon regiſtre, après quinze mois de voyage, j'ai trouvé sept ou huit de ces samedis qui n'avoient point de semaine.

Je me vis donc, comme par le passé, entouré de ma nombreuse famille; &, tandis que tout fumoit sa pipe près d'un grand feu, jusqu'aux femmes Gonaquoises, & que chacun savouroit sa double ration d'eau-de-vie, je reprenois avec plaisir le régime de la crême & du thé.

Je parlai, le lendemain, de la route que je comptois tenir; chacun en étoit déjà informé : je n'essuyai pas autant de remontrances & d'ob-

jections que je m'y étois attendu; je sentois que mon voyage touchoit à son terme, & que tout ce monde, épuisé de fatigues, trouvoit bon tous les chemins qui paroissoient nous rapprocher du Cap: cependant le passage par les montagnes du Sneuw-Bergen, repaire des Boshismans, faisoient trembler plus d'un de mes Braves. Je fixai ce départ à la huitaine, afin d'avoir le temps de réparer nos voitures, faire une nouvelle charpente pour la tente de la mienne, en couvrir la toile avec des nattes fraîches, remplacer les vieux traits avec des peaux de Buffles tués pendant mon absence; enfin, couler des balles & du petit plomb; ce qui demandoit beaucoup de temps: il n'en falloit pas moins non plus pour mettre ordre à la Collection que j'avois faite en Caffrerie, & consigner, dans mon Journal, le résultat de mes recherches sur ce Pays & sur ses Peuples. Nos amis mirent la main à l'ouvrage pour l'accélérer un peu, & moi je m'enfonçai dans ma tente, & m'empressai, tandis que ma mémoire en étoit encore pleine, de rédiger mes observations.

A juger les Caffres, d'après ceux que j'ai vus, leur taille est généralement plus haute que celle des Hottentots & même des Gonaquois. Ils se rapprochent cependant beaucoup de ces derniers; mais ils paroissent plus robustes, plus fiers, plus hardis; leur figure est aussi plus agréable: on ne leur voit point de ces visages rétrécis par le bas, ni cette saillie des pommettes de la joue, si désagréable chez les Hottentots; ils n'ont point cette face large & plate, & les lèvres épaisses de leurs voisins, les Nègres du Mosambi-

que; une figure ronde, un nez pas trop épaté, un grand front, de grands yeux leur donnent un air ouvert & ſpirituel; & ſi le préjugé fait grace à la couleur de la peau, il eſt telle femme Caffre qui peut paſſer pour très-jolie à côté d'une Européenne. Les planches 5 & 6 repréſentent un Caffre & une Caffre deſſinés d'après nature; ils ne rendent point leurs viſages ridicules en épilant leurs ſourcils comme les Hottentots; ils ſe tatouent beaucoup, particulièrement la figure; leurs cheveux, très-crépus, ne ſont jamais graiſſés : il n'en eſt pas de même du reſte de leur corps; c'eſt un moyen qu'ils employent dans la ſeule vue d'entretenir la ſoupleſſe & la vigueur.

Dans la parure, les hommes en général ſont plus recherchés que les femmes; ils aiment beaucoup la verroterie & les anneaux de cuivre: preſque toujours on leur voit, ſoit aux bras, ſoit aux jambes, des bracelets faits avec des défenſes d'Eléphant; ils en ſcient en rouelles la partie creuſe, & laiſſent à ces anneaux naturels plus ou moins d'épaiſſeur. Il n'eſt plus queſtion que de les polir & de les arrondir extérieurement; ces gros anneaux ne pouvant s'ouvrir, il faut que la main puiſſe y paſſer pour les couler au bras : ce qui fait qu'ils ſont toujours aiſés, & qu'ils jouent continuellement l'un ſur l'autre. Si l'on donne à des enfans des anneaux moins larges, à meſure qu'ils grandiſſent, le vuide ſe remplit, & cette preſqu'adhérence eſt un luxe qui flatte beaucoup ceux qu'on a ainſi décorés dès leur jeune âge. Ils ſe ſont encore des colliers avec des os d'animaux enfilés, auxquels ils ſavent donner la blancheur & le poli le plus

parfait. Quelques-uns ſe contentent de l'os entier d'une jambe de mouton ; & cet ornement figure aſſez bien ſur la poitrine : c'eſt une mouche ſur le viſage d'une jolie femme. Le Gonaquois, comme on le peut voir dans la planche qui le repréſente, a la même coquetterie. Quelquefois auſſi ils remplacent cet os par une corne de Gazelle ou toute autre choſe, ſelon leur caprice. On verroit, je crois, autant de variétés & de bizarreries dans leurs ajuſtemens, qu'on en voit en Europe, s'ils avoient les mêmes moyens & les mêmes reſſources : ils ſont aſſez conſtans dans leurs habillemens, parce qu'ils ne pourroient remplacer, par aucune étoffe, les peaux dont ils ſe couvrent. Il paroîtroit qu'ils ſont moins pudiques que les Hottentots, parce qu'ils ne ſont point uſage du Jakal pour cacher les parties naturelles ; un petit capuchon de peau, qui ne couvre que le gland, loin de paroître modeſte, annonce la plus grande indécence. Ce petit capuchon tient à une courroie qui s'attache à la ceinture, uniquement pour ne pas le perdre ; car, s'il ne craint point de piqûres ou de morſures d'inſectes, le Caffre s'inquiète peu que le capuchon ſoit en place ou non. Je n'ai vu qu'un ſeul homme qui portât, au-lieu du capuchon, un étui de bois ſculpté ; c'étoit une nouvelle & ridicule mode qu'il avoit priſe chez un peuple de Noirs éloigné de la Caffrerie. Dans la ſaiſon des chaleurs, le Caffre va toujours nud ; il ne conſerve que ſes ornemens : dans les jours froids, il porte un Kros de peau de Veau ou de Bœuf, qui ſouvent deſcend juſqu'à terre. J'en donne une idée exacte, dans les planches

5 & 6, qui offre un jeune Caffre, tenant ſon faiſceau de ſagayes, & une femme donnant à tetter à ſon enfant.

Une particularité qui, peut-être, ne ſe rencontre nulle part, & qui mérite de fixer l'attention, c'eſt que les femmes Caffres ne font aucun cas de la parure; comme elles ſont, en comparaiſon des autres Sauvages, bien faites & jolies, auroient-elles donc de plus le bon eſprit de croire que les ornemens ſont moins faits pour ajouter à la beauté, que pour maſquer des imperfections. Quoi qu'il en puiſſe être, on ne leur voit jamais l'étalage & la profuſion de la coquetterie Hottentote. Elles ne portent pas même de bracelets de cuivre; leurs petits tabliers, plus courts encore que ceux des Gonaquoiſes, ſont bordés de quelques rangs de verroterie: voilà leur plus grand luxe. La peau que les Hottentotes portent ſur les reins, par-derrière, les femmes Caffres la font remonter juſqu'aux aiſſelles, & l'attachent au-deſſus de la gorge qui en eſt couverte. Elles ont auſſi, comme leurs maris, le Kros ou Manteau, ſoit de Veau, ſoit de Bœuf, mais preſque toujours ras; les uns & les autres ne s'en ſervent que dans la ſaiſon pluvieuſe, ou lorſqu'il fait froid. Ces peaux ſont auſſi maniables, auſſi moëlleuſes que nos plus fines étoffes: quant aux procédés de la mégiſſerie des Caffres, ils ſont à-peu-près les mêmes que ceux des Hottentots.

Quel que ſoit le temps, quelle que ſoit la ſaiſon, jamais les deux ſexes ne couvrent leur tête: j'ai quelquefois remarqué une plume fichée dans les cheveux; encore cette fantaiſie eſt-elle fort rare.

Les précautions des femmes Caffres, dans leurs accouchemens & dans leurs incommodités périodiques, sont absolument semblables à celles des Gonaquoises ou Hottentotes.

Leurs occupations journalières se bornent à façonner de la poterie, qu'elles travaillent aussi adroitement que leurs maris : celles que j'avois eues dans mon Camp, y ayant trouvé de la terre-glaise qui leur convenoit, n'avoient point perdu cette occasion de se faire des marmites & autres vaisselles à leur usage ; elles n'avoient même pas manqué, à leur départ, d'emporter une grande provision de cette terre, dont elles avoient chargé leurs Bœufs : ce sont encore ces femmes, comme je l'ai dit, qui travaillent les paniers ; ce sont elles qui préparent les champs à recevoir les semences ; elles grattent la terre avec des pioches de bois, plutôt qu'elles ne la labourent.

Les cabanes Caffres, plus spacieuses & plus élevées que celles des Hottentots, ont aussi la forme plus régulière : c'est absolument un demi-globe parfaitement arrondi ; la carcasse en est faite avec une espèce de treillage bien solide & bien uni, parce qu'il doit durer long-temps : on l'enduit ensuite, tant en dedans qu'en-dehors, d'une espèce de torchis ou d'algamasse de bouze & de glaise battus ensemble, & bien uniment répandus. Ces huttes offrent à l'œil un air de propreté que n'ont certainement point les demeures Hottentotes ; on les croiroit badigeonnées ; la seule ouverture qui soit à ces cabanes, est tellement étroite & basse, qu'il faut se mettre à plat-ventre pour y pénétrer. Cette cou-

tume me parut d'abord extravagante & renchérir beaucoup ſur celle des Hottentots ; mais, comme ces huttes ne ſervent abſolument qu'à paſſer la nuit, il eſt plus facile de s'y clore & de s'y défendre, ſoit contre les animaux, ſoit contre les ſurpriſes de l'ennemi. Le ſol intérieur eſt enduit comme les murs ; dans le centre, on ménage un petit âtre ou foyer circulairement entouré d'un rebord ſaillant de deux ou trois pouces pour contenir le feu, & mettre la cabane à l'abri de ſes atteintes ; dans le tour extérieur & à cinq ou ſix pouces de la cabane, on creuſe un petit canal profond d'un demi-pied, & qui porte autant de largeur. Ce canal eſt deſtiné à recevoir les eaux : cette précaution éloigne toute eſpèce d'humidité. J'ai viſité & parcouru, dans différens cantons, plus de ſept à huit cents huttes ; jamais je n'en ai vu une ſeule qui fût quarrée, comme on l'a dit. D'ailleurs, je crois qu'il importe peu au Lecteur de ſavoir ſi ces Sauvages ſont logés quarément ou rondement ; mais c'eſt une remarque qui m'a prouvé que cette manière de vouloir tout dire, décèle, tôt ou tard, le Voyageur qui n'a pas tout vu.

Les terres de la Caffrerie étant, ſoit par elles-mêmes, ſoit par leurs poſitions, ſoit auſſi par la quantité de petites rivières qui les rafraîchiſſent, beaucoup plus fertiles que celles des Hottentots, il ſuit néceſſairement que les Caffres qui, d'ailleurs, s'entendent à la culture, ſont auſſi Nomades ; & c'eſt ce qui arrive quand on ne va point troubler leur repos. Le terrein qui les a vu naître les voit mourir, à moins qu'ils ne ſoient aſſaillis, je ne dis pas ſeulement par de

barbares perſécuteurs avides de leur ſang, mais par quelques-uns de ces fléaux deſtructeurs qui n'épargnent pas plus les hommes que les animaux, & qui, dans un moment, couvrent de deuil d'immenſes pays. Un logement agréable & ſolide, placé près d'un ruiſſeau, au milieu du champ défriché qu'on a reçu de ſes pères, n'en eſt-ce pas aſſez pour enrichir l'idiôme Caffre du doux nom de Patrie, que ne connoîtra jamais l'errante inſouciance du Hottentot ?

J'ai cependant fait une remarque qui, pour être étrange, n'en eſt pas moins certaine & générale ; malgré les forêts & les bois ſuperbes qui couvrent la Caffrerie, malgré ces pâturages magnifiques qui s'élèvent de façon à dérober aux yeux les troupeaux épars dans les champs, malgré les rivières, les ruiſſeaux qui ſe croiſent en mille ſens divers pour les rendre féconds & rians, les Bœufs, les Vaches & preſque tous les animaux y ſont plus petits que ceux des Hottentots. Cette différence provient aſſurément de la nature de la ſève, & d'un goût ſur qui prédomine dans toutes les eſpèces d'herbages. J'ai fait cette obſervation non-ſeulement ſur les animaux domeſtiques des cantons qui me ſont connus, mais auſſi ſur tous ceux qui ſont Sauvages, & je les ai trouvés réellement plus petits que ceux que j'avois précédemment vus dans des Pays ſecs & arides ; j'ai remarqué, dans mon Voyage chez les Namaquois qui n'habitent que des rochers & la terre la plus ingrate peut-être de l'Afrique entière, qu'ils avoient les plus beaux Bœufs que j'euſſe rencontrés, & qu'il n'eſt pas, juſqu'aux Eléphans & Hippopotames, qui ne fuſſent plus

forts que par-tout ailleurs. Auſſi le peu de pâturage qui ſe trouve dans ces lieux maudits, eſt-il fort doux & fort ſuave. Cette qualité des plantes ſe diſtingue aiſément ; j'avois, pour cela, un moyen infaillible, lorſque j'arrivois dans un canton nouveau. Quand mon troupeau revenoit de la pâture, je jugeois de l'âpreté des herbes, par l'empreſſement avec lequel il ſe répandoit dans mon camp pour y chercher, de tous côtés, les os que mes chiens avoient abandonnés : ils ſoulageoient leurs dents, vivement agacées, en rongeant ces os, qui, par leur nature calcaire, devoient en effet émouſſer & éteindre l'agacement & l'acidité qui les tourmentoient. Jamais nous ne jettions les os dans le feu : lorſque nous en manquions, du bois ſec, ou même des pierres, y ſuppléoient ; & même à défaut de tout cela, ils ſe rongeoient mutuellement les cornes; quand les pâturages étoient excellens, cette cérémonie n'avoit jamais lieu.

Une induſtrie mieux caractériſée, quelques arts de néceſſité première, il eſt vrai, un peu de culture, quelques dogmes religieux, annoncent, dans le Caffre, une Nation plus civiliſée que celles du côté du Sud. La circonciſion qu'ils pratiquent généralement prouveroit aſſez, ou qu'ils doivent leur origine à d'anciens Peuples dont ils ont dégénéré, ou qu'ils l'ont ſimplement imité de voiſins dont ils ne ſe ſouviennent plus; car, lorſqu'on leur parle de cette cérémonie, ce n'eſt, ſelon eux, ni par religion, ni par aucune autre cauſe myſtique qu'ils la pratiquent. Ils ont pourtant une très-haute idée de l'Auteur des êtres & de ſa puiſſance ; ils

croyent à une autre vie, à la punition des méchans, à la récompenſe des bons; mais ils n'ont point d'idée de la création : ils penſent que le monde a toujours exiſté, qu'il ſera toujours ce qu'il eſt. Ils ne ſe livrent, du reſte, à aucune pratique religieuſe; ne prient jamais; en ſorte qu'on pourroit très-bien dire qu'ils n'ont pas de religion, s'il n'y a point de religion ſans culte : ils ſont eux-mêmes les inſtituteurs de leurs enfans, & n'ont point de Prêtres. En revanche, ils ont des ſorciers que la plus grande partie révère, & craint beaucoup : je n'ai jamais joui de la ſatisfaction d'en joindre un ſeul. Je doute fort, malgré tout leur crédit, qu'ils en impoſent, autant que les nôtres, à la multitude.

Les Caffres ſe laiſſent gouverner par un Chef général, ou, ſi l'on veut, une eſpèce de Roi. Son pouvoir, comme j'ai eu occaſion de l'obſerver, eſt très-borné; ne recevant point de ſubſides, il ne peut avoir aucunes troupes à ſa ſolde : il eſt loin du deſpotiſme. C'eſt le père d'un Peuple libre; il n'eſt ni reſpecté, ni craint : il eſt aimé. Souvent il eſt le moins riche de ſes Sujets, parce que, maître de prendre autant de femmes qu'il en veut, & ces femmes ſe faiſant un honneur de lui appartenir, la dépenſe que ſon train royal occaſionne, & qu'il eſt obligé de prendre dans ſa caiſſe particulière, je veux dire, dans ſon champ, ſes beſtiaux, ſes fourrages, &c. ſouvent le ruine, & réduit ſes propriétés à rien. Sa cabane n'eſt ni plus haute, ni mieux décorée que les autres. Il raſſemble ſa famille & ſon ſerrail autour de lui :

ce

ce qui compoſe un grouppe de douze ou quinze huttes tout au plus. Les terres qui l'environnent ſont ordinairement celles qu'il cultive : c'eſt un uſage que chacun récolte lui-même ſes grains pour en diſpoſer à ſa manière ; c'eſt la nourriture favorite des Caffres ; ils les écraſent & les broyent entre deux pierres : c'eſt auſſi, pour cette raiſon, que chaque famille s'iſolant pour avoir ſes productions à ſa portée, une Horde ſeule qui ne ſeroit pas fort nombreuſe, peut occuper ſouvent une lieue quarrée de terrein : ce qu'on ne voit jamais chez les Hottentots ni les Gonaquois.

Cet éloignement des différentes Hordes entr'elles, exige qu'on leur donne des Chefs. C'eſt le Roi qui les nomme. Lorſqu'il a à leur communiquer des avis intéreſſans pour la Nation, il les fait venir, & leur donne ſes ordres que je devrois appeller ſes nouvelles : les différens Chefs, porteurs de ces nouvelles, retournent chez eux pour en faire part aux leurs.

L'arme du Caffre, la ſimple lance ou ſagaye, annonce en lui un caractère intrépide & grand ; il mépriſe & regarde comme indigne de ſon courage les flèches empoiſonnées, ſi fort en uſage chez ſes voiſins ; il cherche toujours ſon ennemi face à face ; il ne peut lancer ſa ſagaye, qu'il ne ſoit à découvert. Le Hottentot, au contraire, caché ſous une roche, ou derrière un buiſſon, envoie la mort, ſans s'expoſer à la recevoir ; l'un eſt le Tigre perfide qui fond traîtreuſement ſur ſa proie ; l'autre eſt le Lion généreux qui s'annonce, ſe montre, attaque & périt, s'il n'eſt pas vainqueur. L'inégalité des ar-

mes n'eſt point capable de le faire balancer; ſon courage & ſon cœur ſont tout pour lui. En guerre, à la vérité, il porte un bouclier d'environ trois pieds de hauteur, fait de peau de de Buffle priſe dans la partie la plus épaiſſe: cela lui ſuffit pour le défendre des flèches & même des ſagayes; mais cette arme défenſive ne le met pas à l'abri de la balle: le Caffre manie encore, avec beaucoup d'adreſſe, une arme non moins terrible que la ſagaye, lorſqu'il a joint ſon ennemi; c'eſt une maſſue de deux pieds & demi de hauteur, faite d'un ſeul morceau de bois ou racine de trois à quatre pouces de diamètre, dans ſa plus grande épaiſſeur, & qui va en diminuant par l'une des extrémités. Il frappe avec cet aſſommoir; quelquefois même il le lance à quinze ou vingt pas: il eſt rare qu'il n'atteigne pas au but qu'il s'eſt propoſé. J'ai vu l'un de ces Sauvages tuer ainſi une perdrix dans le moment où elle s'élevoit pour s'envoler.

Le pouvoir ſouverain eſt héréditaire dans la famille du Roi; ſon fils aîné lui ſuccède toujours; mais, à défaut d'héritiers mâles, ce ne ſont point les frères, mais les plus proches neveux qui ſuccèdent. Dans le cas où le Souverain ne laiſſeroit ni enfans ni neveux, c'eſt alors parmi les Chefs des différentes Hordes qu'on choiſit un Roi: quelquefois l'eſprit de parti s'en mêle; de-là la fermentation & les brigues, qui finiſſent toujours par des ſcènes ſanglantes.

La polygamie eſt d'uſage chez les Caffres; leurs mariages ſont encore plus ſimples que ceux des Hottentots; les parens du futur ſont toujours contens du choix qu'il a fait; ceux de la future

y regardent d'un peu plus près ; mais il eſt rare qu'ils faſſent de grandes difficultés. On ſe réjouit ; on boit ; on danſe pendant des ſemaines entières, plus ou moins, ſelon la richeſſe des deux familles : ces fêtes n'ont jamais lieu que pour de premières épouſailles ; les autres ſe font, pour ainſi parler, à la ſourdine.

Les Caffres ne font pas plus de muſique, n'ont pas d'autres inſtrumens que les Hottentots, ſi ce n'eſt que j'ai vu, chez l'un d'eux, une mauvaiſe flûte qui ne mérite pas qu'on en parle : à l'exception du pas Anglois, leurs danſes ſont à-peu-près les mêmes.

A la mort du père, les enfans mâles & la mère partagent entr'eux la ſucceſſion ; les filles n'héritent point ; elles reſtent avec leurs frères ou leur mère, juſqu'à ce qu'elles conviennent à quelqu'homme. Si cependant elles ſe marient du vivant de leurs parens, elles ne reçoivent, pour dot, que quelques pièces de bétail, en proportion de la richeſſe des uns & des autres.

On n'enterre point ordinairement les morts ; ils ſont tranſportés hors du Kraal par la famille, & dépoſés dans une foſſe ouverte & commune à toute la Horde. C'eſt là que les animaux viennent ſe repaître à loiſir : ce qui purge l'air que gâteroit bientôt la corruption de pluſieurs cadavres entaſſés. Les honneurs de la ſépulture ne ſont dus qu'au Roi & aux Chefs de chaque Horde : on couvre leurs corps d'un tas de pierres amaſſées en forme de dôme ; c'eſt de là que provient cette ſuite de petites monticules qu'on voyoit autrefois rangées ſur une même ligne,

dans les environs du Bruyntjes-Hoogte, ancienne domination des Caffres.

Je ne connois point le caractère des Caffres, relativement à l'amour, & ne sais pas s'ils sont jaloux. Tout ce que je crois, c'est qu'ils ne connoissent cette fureur que par rapport à leurs semblables ; car ils cèdent volontiers leurs femmes, moyennant une petite rétribution, au premier Blanc qui paroît la désirer. Hans m'avoit fait plus d'une fois entendre que toutes celles que j'avois reçues dans mon camp, étoient à mon service, & que je pouvois choisir. En effet, il n'étoit sorte d'agaceries auxquelles elles ne se livrassent devant leurs hommes pour m'attirer dans leurs pièges, & ceux-ci n'étoient peut-être scandalisés que de la froideur avec laquelle je paroissois recevoir ces caresses.

Je ne pousserai pas plus loin ces détails, j'en ai dit assez pour montrer à quel point un Peuple diffère du Peuple son voisin, quand il n'y a point d'autre communication entr'eux que celle qu'établissent des guerres sanglantes, & d'éternelles inimitiés.

Le huitième jour, ce jour heureux qui devoit nous rapprocher du Cap, parut enfin. Je fis une revue générale de mes chariots, équipages, Bœufs, attelages, &c. ; j'avois mis en ordre mes nouvelles collections, & repassé les plus anciennes ; les balles que j'avois commandées, & le plomb nécessaire à la chasse, étoient coulés ; mes Bœufs qui, depuis long-temps, se reposoient & n'avoient pas manqué d'excellens pâturages, étoient à pleine peau & dans le meilleur état possible. En un mot, j'étois prêt à par-

tir ; j'accordai deux jours de plus pour prendre congé de nos bons voisins & nous divertir avec eux.

La nouvelle de ce départ définitif s'étoit répandue ; je vis bientôt arriver toute la Horde par peletons, hommes & femmes. Haabas étoit à leur tête : tout ce qui avoit pu marcher, le suivoit ; ils accouroient pour nous faire leurs adieux, & recevoir les nôtres. Que j'étois aise qu'ils vinssent passer ces deux derniers jours avec moi ! Le bon Haabas me présenta quatre ou cinq Gonaquois d'une autre Horde que la sienne, & qui ayant ouï parler de moi, avoient été députés pour m'engager à aller visiter leur canton. Il étoit trop tard ; mais j'adoucis mon refus, en leur promettant de me souvenir de leur tendre invitation, au premier voyage que j'entreprendrois dans ces contrées.

Tant que durèrent ces quarante-huit heures, on se livra, de part & d'autre, à tous les excès de la folie & du plaisir : mon eau-de-vie ne fut pas épargnée, non plus que l'hydromel que Haabas avoit fait exprès préparer & apporter avec lui ; mais la belle Narina & sa sœur, qui étoient de la partie, ne prenoient aucune part à ces orgies, tout innocentes qu'elles fussent : la tristesse avoit sur-tout voilé les traits de Narina ; je la consolai comme je pus, je l'accablai de présens ; je lui en remis pour sa sœur, sa mère & tous ses amis ; en un mot, je me défis, dans ce moment de presque tous mes bijoux ; mais la parure n'étoit pas ce qui l'occupoit en ce moment..... Je donnai à Haabas & à tout son monde tout ce qu'il me fut possible de leur donner, sans me faire de tort à

moi-même, & me priver de toutes ressources pour mon retour. Le tabac fut sur-tout réparti entre ces braves gens jusqu'à profusion ; je n'en gardai que pour les miens & le temps du retour.

Ensuite je pris à part le vénérable Haabas, & le pressai avec tendresse, même avec émotion, de suivre les conseils que je lui avois donnés pour son salut & celui de toute sa Horde. Je m'efforçai de lui persuader que la tranquillité apparente des Colons, toujours assemblés dans le même endroit, couvoit quelque nouveau projet, & par conséquent de nouvelles trahisons ; que son Kraal étant placé précisément entre les Colons & les Caffres, il pouvoit, tôt ou tard, devenir la victime des uns ou des autres.

Il me promit qu'il s'éloigneroit lorsque je serois parti ; qu'il ne s'y étoit pas déterminé plutôt, pour se ménager le plaisir de me voir encore une fois, à mon retour de la Caffrerie ; mais il ajouta, avec cette cordialité, cet amour dont il m'avoit déjà donné tant de preuves, que si les temps devenoient plus heureux, c'est-à-dire, si la paix se rétablissoit, sa résolution étoit prise de venir s'installer dans mon camp, tant en mémoire d'un bienfaiteur, que parce qu'on ne pouvoit choisir un endroit plus agréable.

Le 4 Décembre arriva ; je partis... Je tenterois vainement de peindre la consternation de ces malheureux Gonaquois : on eût dit que je les livrois aux bêtes féroces, & qu'ils perdoient tout, en me perdant. Je peindrois moins encore ce qui se passoit dans mon ame ; j'avois donné le signal ; mes hommes, mes chariots, tous mes troupeaux déjà étoient en marche ; je suivis ce

convoi avec lenteur, traînant mon cheval par la bride; je ne regardai plus derrière moi; je ne prononçai plus un ſeul mot, & je laiſſai mes larmes ſoulager la vive oppreſſion de mon cœur.

Mes bons amis, mes vrais amis, je ne vous reverrai plus!.. Quelle que ſoit la cauſe des tendres ſentimens que vous m'aviez jurés, ſoyez tranquilles; la ſource n'en eſt pas plus pure en Europe que parmi vous: ſoyez tranquilles; aucune force n'eſt capable d'en affoiblir la mémoire. Pleins de confiance en mes adieux, mes regrets & mes larmes, vous m'aurez peut-être attendu long-temps! Dans vos calamités, votre ſimplicité décevante vous aura peut-être plus d'une fois ramenés aux lieux chéris de nos rendez-vous, de nos fêtes; vous m'aurez vainement cherché; vainement vous m'aurez appellé à votre ſecours; je n'aurai pu ni vous conſoler, ni vous défendre! D'immenſes pays nous ſéparent pour jamais.... Oubliez-moi; qu'un fol eſpoir ne trouble pas la tranquillité de vos jours; cette idée feroit le tourment de ma vie; j'ai repris les chaînes de la Société; je mourrai, comme tant d'autres, appeſanti ſous leur poids énorme; mais je pourrai du moins m'écrier à mon heure dernière: „ Mon nom déjà s'efface chez les miens, quand la trace de mes pas eſt encore empreinte chez les Gonaquois "!

D'après les indications que j'avois reçues, j'eſtimois que nous trouverions les Sneuw-Bergen à l'Oueſt: qu'ainſi, laiſſant le Bruyntjes-Hoogte à ma gauche, & traverſant la chaîne de montagnes qui en porte encore le nom, quoiqu'elle s'en éloigne beaucoup, nous devions infailliblement

arriver à celles de neige à quarante ou cinquante lieues, plus ou moins, ſuivant les détours que me forceroient de prendre mes voitures & tout mon bagage.

J'avois ouï parler ſi diverſement de ces gattes ou montagnes, que, dévoré du plus ardent déſir de les voir par moi-même, & de les traverſer à mon aiſe, je ne pouvois y arriver aſſez tôt à mon gré. Prévenu d'ailleurs que leur élévation & la froidure de leurs ſommets les rendent inhabitables pendant pluſieurs mois de l'année, ce climat nouveau me promettoit des productions nouvelles, & des variétés de plus d'un genre, bien dignes aſſurément de piquer ma curioſité.

La chaleur étoit exceſſive; nous n'en fîmes pas moins ſix grandes lieues : à une heure après midi, nous nous arrêtâmes ſur les reſtes d'un Kraal horriblement dévaſté ; ſa triſte Horde avoit probablement été ſurpriſe & maſſacrée ſur la place ; la terre étoit jonchée d'oſſemens humains & de parties de cadavres : révoltant ſpectacle que nous nous empreſſâmes de fuir !

Remis en route, à quatre heures du ſoir, trois heures de marche nous conduiſirent à une habitation délaiſſée, dont on avoit ſeulement enlevé les meubles; je me propoſai d'y paſſer la nuit ; mais à peine nous y fûmes-nous établis, que des démangeaiſons extraordinaires parcoururent tout mon corps ; je me découvris la poitrine ; elle étoit noircie d'eſſaims innombrables de puces. Mes Hottentots ne furent pas non plus entièrement exempts des atteintes de cette vermine importune : nous quittâmes, ſur le champ, ces lieux empoiſonnés, que mes gens nommè-

rent le *Camp des puces*, pour aller nous établir, plus loin, ſur les bords d'un ruiſſeau limpide & très-riant. Je m'y plongeai tout entier, ſans me donner même le temps de me déshabiller; j'avois le corps abſolument truité. Klaas me conſeilla, au ſortir de ce bain, de me laiſſer frotter à la manière des Sauvages; je fus donc graiſſé & boughoué pour la première fois de ma vie, & je m'en trouvai ſoulagé. Quoique nous ne nous fuſſions arrêtés qu'un quart-d'heure dans cet endroit malencontreux, mes chiens & mes chariots étoient couverts de ces inſectes; l'opération balſamique à laquelle je venois de me livrer, étoit le ſeul moyen de m'en garantir, juſqu'à ce que le temps ou le premier orage euſſent achevé de nous en purger tout-à-fait. En raiſon de ce procédé familier à mes Hottentots, ils en avoient été moins aſſaillis que leur maître.

Le nouveau ſite que nous venions occuper, & ſur lequel nous paſſâmes la nuit, n'étoit pas ſans agrémens. Nous étions flanqués au Nord par des forêts immenſes de ces mêmes arbres dont j'ai parlé ci-deſſus; la plaine étoit couverte de Mimoſa, que les Colons nomment *Dooren-Boom*. J'eus le plaiſir de les voir en pleine fleur: circonſtance heureuſe pour moi, & que je n'avois garde de négliger; car, comme je l'ai dit, les fleurs de cet arbre attirent une quantité d'inſectes rares qu'on ne trouve communément que dans cette ſaiſon, & ces mêmes inſectes font arriver des volées de toute eſpèce d'oiſeaux auxquels ils ſervent de nourriture: je me fixai donc dans cette plaine, où je m'amuſai à varier mes campemens. J'eus lieu de préſu-

mer que toute cette lisière, qui borde la forêt, avoit été autrefois habitée par les Caffres. Nous n'y pouvions faire un pas, sans rencontrer des restes de huttes antiques plus ou moins dégradées par le temps; j'y trouvai sans peine les deux espèces de Gazelles Gnou & Spring-bock. Le silence des nuits ne me parut jamais plus majestueux qu'en cet endroit; les rugissemens des Lions résonnoient autour de nous à des intervalles égaux; mais les conversations de ces dangereuses bêtes féroces ne pouvoient nous effrayer après plus de douze mois d'habitude au milieu d'elles, & n'interrompoient nullement notre sommeil. Nous ne nous relâchions cependant pas de nos précautions ordinaires. J'augmentois, de jour en jour, mes collections, & je les enrichis là d'un oiseau magnifique, inconnu des Ornythologistes. Mes gens lui donnèrent le nom *Uyt-Lager* (le moqueur). Il suffisoit qu'il apperçût l'un de nous, ou même un de nos animaux, pour que son espèce arrivât par vingtaine sur les branches qui nous avoisinoient le plus; & là, dressés perpendiculairement sur leurs pieds, & se balançant tout le corps de côtés & d'autres, ils nous assourdissoient de ces syllabes répétées avec précipitation GRA, GA, GA, GA. Les pauvres bêtes sembloient se livrer à discrétion. Nous en tuâmes tant que nous en voulûmes. Cet oiseau est, à-peu-près, de la grosseur du Merle : son plumage verd-doré a le reflet pourpre; sa queue longue a la forme d'un fer de lance; elle est, de même que les pennes de l'aîle agréablement tachetée de blanc; le bec courbe & long, est remarquable, ainsi que ses pieds, par une cou-

leur du plus beau rouge; il grimpe le long des branches pour y chercher des insectes dont il se nourrit, & qui se cache sous l'écorce qu'il détache très-adroitement avec son bec.

Il ne faut pas croire que ce soit un Grimpereau, quoiqu'il paroisse y ressembler. Des caractères essentiels, comme on le verra, le séparent de cette classe.

Ayant, un soir, remarqué que, sans précautions, & sans que notre présence leur inspirât la moindre crainte, ils venoient tous se coucher en foule dans différens trous creusés autour d'un très-gros arbre, près duquel nous étions campés, je fis boucher plusieurs de ces trous. Le lendemain, en levant avec précaution le scellé, j'eus le plaisir de les prendre par le bec, à mesure qu'ils se présentoient pour sortir. Cette chasse est assurément facile & bien simple : on peut se procurer, de la même façon, toutes les espèces de Pics & de Barbus; mais ceux-ci se couchant plus mystérieusement que les premiers, sont aussi plus difficiles à découvrir. Il est une règle que je crois assez générale : c'est que tous les Oiseaux qui ont deux doigts devant & deux derrière, se retirent dans des creux d'arbres, pour y passer la nuit : ce qui ne prive pas de cet instinct d'autres espèces, telles que les Mésanges, les Torches-Pot, &c.

Il seroit imprudent de fourrer la main dans les trous dont je viens de parler, sans être bien sûr de ce qu'on va y trouver; car souvent il s'y rencontre de petits quadrupèdes de la grosseur du Rat : souvent aussi des serpens s'y introduisent pour dévorer les œufs ou les Oiseaux; &,

quoique ces reptiles, pour la plupart, ne ſoient point mal-faiſans, ils ne laiſſent pas de cauſer une grande frayeur dont on n'eſt pas le maître. L'eſpèce nommée *Kooper-Kapel*, dont j'ai déjà parlé, monte fort bien dans les arbres, & pourroit auſſi ſe réfugier dans quelques-uns de ces trous : ce ſeroit alors plus qu'une épouvante, & l'on payeroit cher ſon imprudente curioſité.

Le 16, nous nous remîmes en route. En cinq campemens différens, j'avois battu tout le canton que nous quittions. Après trois heures de marche, je trouvai le Klein-Vis-Rivier ; je ne pus aller plus loin ce jour-là ; nous perdîmes beaucoup de temps à chercher un endroit de la rivière qui fût guéable pour nos voitures ; elles avoient déjà failli d'y culbuter.

Le jour ſuivant, nous la traverſâmes heureuſement ; une habitation délaiſſée vint encore s'offrir à mes regards ; je ne fus pas même tenté d'en approcher. Quelques lieues plus loin, nous retrouvâmes des Mimoſa en très-grande quantité, & tout auſſi fleuris que ceux que je venois d'abandonner la veille. Je réſiſtai d'autant moins à la tentation de m'arrêter aux bords de ces forêts, que j'y rencontrai des oiſeaux que je n'avois vus nulle part, &, pour la ſeconde fois, ce genre de Perroquet, dont j'ai parlé plus haut. Je m'écartai un peu, & me trouvai dans une eſpèce de petite prairie, au milieu d'un bois de haute-futaie : ce déſert paiſible favoriſoit mes opérations, & me parut commode pour mes équipages ; mais comment les y faire arriver à travers des brouſſailles, des arbres & des branches qui ſe croiſoient en mille ſens divers ? Nous

avions franchi des obſtacles plus inſurmõntables; celui-ci céda, comme tous les autres, à nos efforts. Le dix-neuf, après beaucoup de peines & de fatigues, nous en vînmes à bout : ſeulement j'eus le malheur de perdre un de mes bons timoniers, qu'une voiture entraîna avec tant de violence contre un Mimoſa, que les épines de cet arbre pénétrèrent & ſe rompirent dans l'omoplate de l'animal. Nous retirâmes, comme nous pûmes, toutes celles qui étoient encore apparentes, ou que nous pouvions mordre avec nos tenailles; mais tout notre art n'allant pas au-delà, celles qui s'étoient plus enfoncées, & que nous ne pouvions ſaiſir ni même appercevoir, occaſionnèrent une inflammation telle, que, vingt-quatre heures après, toutes les conſultations de mes meilleurs eſculapes ſe réduiſirent au parti d'aſſommer le malade : ce qui fut exécuté ſur le champ.

Les Touracos fourmilloient également dans ce bois; ils y étoient moins ſauvages, & me paroiſſoient plus grands que ceux des forêts d'Auténiquoi. J'y trouvai une eſpèce nouvelle de Calao; &, parmi d'autres que je n'avois point vues juſques-là, je diſtinguai un Merle à ventre orangé, qui, outre le plaiſir que me cauſoit ſa découverte, me fournit encore l'occaſion de juger de la ſimplicité des Hottentots.

Ce fut Pit qui, le premier, m'apporta cet Oiſeau : il étoit femelle; j'ordonnai à ce Chaſſeur de retourner, ſur le champ, dans l'endroit où il l'avoit tué, ne doutant point qu'il n'y rencontrât le mâle; mais il me pria de l'en diſpenſer, n'oſant pas, ajoutoit-il, prendre ſur lui de

le tirer. J'insistai ; quel fut mon étonnement lorsque je le vis d'un air affligé & d'un ton presque lamentable, m'attester qu'il lui arriveroit certainement quelque malheur ; qu'à peine avoit-il mis bas la femelle, le mâle s'étoit acharné à le poursuivre, en lui répétant sans cesse : PIT-ME WROU, PIT-ME WROU ! Il faut observer que ces deux mots sont en effet les cris de cet Oiseau : je m'en suis mieux convaincu que par les vaines terreurs de ce Pit, lorsque j'ai eu dans la suite l'occasion de tirer moi-même de ces Merles. Les syllabes qu'il prononce, & qui avoient effrayé mon chasseur, sont trois mots Hollandois qui signifient Pit ou pierre, ma femme ; il s'étoit imaginé que l'Oiseau l'appellant par son nom, lui redemandoit sa moitié. Il me fut impossible de tranquilliser l'imagination frappée de cet homme, qui refusa toujours constamment de tirer sur ces oiseaux. S'il lui fût malheureusement arrivé un accident durant nos marches & nos chasses, quelle qu'en fût la cause, ses camarades n'eussent pas manqué de l'attribuer au massacre du premier de ces Merles. Cette croyance, fondée sur des faits que j'eusse été moi-même en état d'attester, auroit pu consacrer, au sein des déserts d'Afrique, le premier miracle d'une religion naissante.

Je rencontrai, par-tout dans la forêt, une espèce de Singes Cercopithèques à face noire ; mais je ne pouvois jamais les atteindre. Sautant d'un arbre à l'autre, comme pour me narguer, un clin-d'œil voyoit, tour-à-tour, paroître & disparoître ces Cercopithèques turbulens. Je me fatiguois vainement à leur poursuite : cependant, un matin que je rôdois aux environs de mon

camp, j'en apperçus une trentaine affis fur les branches d'un arbre, & préfentant leurs ventres blancs aux premiers rayons du foleil. Celui qu'ils avoient choifi étoit affez ifolé pour que l'ombre des autres ne les gênât pas. Je gagnai, par le taillis, l'endroit qui m'en approchoit le plus, fans être découvert; & de-là, prenant ma courfe, j'arrivai à leur arbre avant qu'ils euffent eu le temps d'en defcendre. J'étois certain qu'aucun d'eux ne s'étoit échappé; malgré cela, je n'en pus appercevoir un feul, quoique je tournaffe de tous côtés & mes regards & mes pas, & que je fiffe le plus févère examen de l'arbre où je favois qu'ils étoient cachés. Je pris le parti de m'affeoir à quelque diftance du pied, & de guetter de l'œil, jufqu'à ce que j'apperçuffe quelque mouvement. Je fus payé de ma conftance, après un affez long efpace de temps. Je vis enfin une tête qui s'allongeoit pour découvrir apparemment ce que j'étois devenu : je l'ajuftai; l'animal tomba; je m'étois attendu que le bruit du coup alloit faire déguerpir toute la troupe : c'eft ce qui n'arriva cependant pas, & pendant plus d'une demi-heure encore que je gardai mon pofte, rien ne remua, rien ne parut. Laffé de ce manège fatiguant, je tirai au hafard plufieurs coups dans les branches de l'arbre, & j'eus le plaifir d'en voir tomber deux autres. Un troifième, qui n'étoit que bleffé, s'accrocha, par la queue, à une petite branche. Un nouveau coup le fit arriver à fon tour. Content de ce que je m'étois procuré, je ramaffai mes quatre Singes, & je marchai vers mon camp. Lorfque je fus à une certaine diftance de l'arbre, je vis

toute la troupe, qui avoit calculé mon éloignement, descendre avec précipitation, & gagner l'épaisseur du bois, en poussant de grands cris. Je jugeai, à quelques traîneurs qui suivoient péniblement, boîtant du devant ou du derrière, que mes plombs en avoient blessé plusieurs; mais, dans cette fuite précipitée, je ne remarquai point, comme l'ont dit quelques Voyageurs, que les mieux portans aidassent les estropiés, en les chargeant sur leurs épaules, pour ne point retarder la marche commune, & je crois qu'à leur égard, ainsi qu'à celui des Hottentots, poursuivis en guerre, la Nature est la même, & qu'on a déjà trop de veiller à son propre salut, pour s'occuper de celui des autres.

De retour à ma tente, j'examinai ma chasse. Cette espèce de Singe est d'une grandeur moyenne; son poil, assez long, est généralement d'une teinte verdâtre. Il a le ventre blanc, comme je l'ai déjà dit, & la face entièrement noire; ses fesses sont calleuses: cette partie nue est, ainsi que celles de la génération du mâle, d'un très-beau bleu. Dans le moment où j'examinois ces animaux, Keès entre dans ma tente; je crois qu'il va jetter les hauts cris, en appercevant ses camarades, quoique d'une espèce différente de la sienne. Il me parut qu'il ne craignoit pas autant les morts que les vivans. Il montre de l'étonnement; il les considère l'un après l'autre, les tourne & retourne en tous sens pour les examiner, comme il me l'avoit vu faire. Il n'étoit pas, je crois, le premier Singe qui voulût trancher du Naturaliste; mais un secret motif, beaucoup moins généreux, le pressoit fortement;

fortement; il avoit découvert des trésors en tâtant les joues des quatre défunts. Je le vis bientôt se hasarder à leur ouvrir la bouche, l'un après l'autre, & tirer de leurs salles (*) des amandes toutes épluchées de l'arbre *Géel-Hout*, & les entasser dans les siennes.

Le campement que j'occupois devenoit intéressant & riche pour moi; il étoit, de plus, agréable à mes gens, & très-abondant pour mes bestiaux: aussi j'y restai jusqu'au 28, & ne le quittai qu'avec beaucoup de regret. C'est un de ceux où je sens qu'il m'eût été facile d'oublier qu'il est d'autres climats, d'autres mœurs, d'autres plaisirs.

Dès le matin du jour suivant, nous délogeâmes; &, trois heures plus tard, quelques Sauvages Hottentots s'offrirent à notre rencontre: ils conduisoient devant eux des Moutons, & faisoient route pour rejoindre leurs Hordes respectives, dont ils s'étoient éloignés dans je ne sais quel dessein. Je leur payai généreusement une couple de leurs bêtes dont j'avois besoin; nous marchâmes avec eux pendant plus d'une heure; après quoi, leur destination n'étant plus la nôtre, ils nous quittèrent pour regagner leurs Kraals, à quelques lieues de là: nous fûmes arrêtés, trois heures après, par le Klein-Vis, qui, depuis que nous l'avions traversé, s'offroit à nous pour la troisième fois. Les roues d'une de mes

(*) Les Naturalistes nomment *salles* ces espèces de poches qu'ont les singes entre les joues & les mâchoires inférieures: c'est une sorte de magasin dans lequel ils conservent, pour l'occasion, les fruits qu'ils trouvent, lorsqu'ils n'ont ni le temps ni le besoin de les manger.

voitures commençoient à se déboîter ; les rayons jouoient tellement dans les moyeux, que le moindre cahot nous faisoit trembler : un plus long retard eût augmenté le mal ; il fut résolu que nous resterions campés quelques jours pour les réparer. C'est à cette place que, deux jours après, suivant le nouveau style de mon Calendrier, nous passâmes le premier jour de l'an 1782.

Les Hottentots, qui ne comprennent rien à l'année solaire, sont éloignés de connoître l'étiquette du premier jour qui la commence : ainsi point de complimens de notre part, & par conséquent point de faux sermens & d'hypocrites protestations : je me donnai seulement, pour mes étrennes, un chapeau neuf que je n'avois pas encore retappé, & l'on tira au blanc celui que je quittois. Klaas fit voler la bouteille en mille pièces ; je ne saurois peindre la joie qu'il ressentit d'avoir remporté ce prix, qui ajoutoit, à sa garderobe, un meuble précieux, une parure plus magnifique encore que la culotte usée dont je lui avois fait cadeau, lors de mon entrée solemnelle chez les Gonaquois.

Le lendemain, tandis que nous étions occupés de notre chariot & de ses roues, la joie se répandit, tout d'un coup, sur tous les visages. Lorsque je demandai la cause de cette vive émotion, on s'approcha de moi pour me faire remarquer, dans le lointain, un nuage qui s'avançoit vers nous. Je ne voyois rien à ce phénomène qui dût si fort nous réjouir ; ce ne fut que lorsque ce prétendu nuage nous eut gagnés, que je distinguai qu'il n'étoit formé que par des millions de sauterelles qui faisoient route. On

m'avoit beaucoup parlé de l'émigration de ces insectes, qui s'assemblent tous les ans par bandes innombrables, & quittent les lieux qui les ont vu naître pour aller s'établir ailleurs; mais je les voyois pour la première fois : celles-ci voyageoient en si grand nombre, que l'air en étoit réellement obscurci. Elles ne s'élevoient point beaucoup au-dessus de nos têtes; elles formoient une colonne qui pouvoit embrasser deux à trois mille pieds en largeur, &, montre à la main, elles mirent plus d'une heure à passer. Ce bataillon étoit tellement serré, qu'il en tomboit comme une grêle des pelotons étouffés ou démontés; mon Keès les croquoit à plaisir en même-temps qu'il en faisoit provision.

Mes gens s'en firent aussi un régal; ils me vantèrent si fort l'excellence de cette manne, que cédant à la tentation, je voulus m'en régaler comme eux : mais, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'en Grèce, & nommément dans Athènes, les marchés publics étoient toujours fournis de cette nourriture, & qu'elle faisoit les délices des gourmets de ce temps, j'avoue de bonne-foi que j'aurois mal figuré parmi ces Acridophages, à moins qu'avec le goût des Grecs, le Ciel ne m'eût fait jouir d'une constitution différente.

Nous partîmes enfin, le 3 Janvier; &, laissant derrière nous la chaîne des montagnes du Bruyntjes-Hoogte, nous apperçûmes, au Nord, celles de Sneuwberg, après lesquelles nous aspirions depuis si long-temps. Quoique nous fussions parvenus à la saison des plus fortes chaleurs, nous découvrions encore de la neige dans les anfrac-

tuosités & les enfoncemens les plus rapprochés du sommet de ces formidables montagnes. Tandis que je m'amusois à les considérer avec ma lunette, mes Hottentots m'annoncèrent qu'ils voyoient paroître un blanc : cette nouvelle m'inspira le plus vif intérêt ; il y avoit tant de temps que je n'avois vu des hommes de cette couleur ! Celui-ci avoit fait un assez longue route, uniquement dans le dessein de se procurer du sel dans un lac situé près de Swart-Kops-Rivier. Je le joignis, & m'entretins quelque temps avec lui ; il ne put retenir ses larmes en me contant que, dans les commencemens de la guerre avec la Caffrerie contre laquelle il n'avoit jamais voulu se liguer à l'exemple des autres Colons, il avoit eu le malheur lui, sa femme, son fils unique & quelques Hottentots, d'être attaqués, pendant la nuit, par ces Caffres qu'il avoit toujours ménagés ; que chacun s'étoit précipitamment caché dans des buissons ; mais que, le jour venu, la troupe s'étant rejointe, il avoit trouvé son fils percé de mille coups de sagayes, à la place même où nous étions actuellement arrêtés l'un & l'autre. Le récit de cet infortuné père me pénétra de douleur ; je n'essayai point de calmer la sienne ; le plus morne silence exprimoit mieux que de vains discours tout ce qu'il devoit attendre de consolations de la part d'un être sensible : il avouoit cependant que les Caffres étoient fondés dans leurs haines ; mais qu'il étoit bien malheureux pour les innocens, que les effets n'en retombassent pas sur les seuls coupables.

Je le priai, pour le distraire un peu, de passer la nuit près de moi : je le traitai de mon mieux ;

je le régalai de mon meilleur thé, & lui donnai d'excellent tabac. Les écarts de la converſation nous conduiſirent, je ne ſais comment, ſur l'article des chevaux : il me dit qu'un de ſes amis, habitant du Swart-Kops, lui en avoit fait voir un qu'il avoit pris à la chaſſe, & que, n'ayant pu découvrir à qui il appartenoit, il le gardoit chez lui : cela me rappella celui que j'avois abandonné ſur les bords du Krom-Rivier à la ſortie du Lange-Kloof, il y avoit ſept ou huit mois. D'après le ſignalement que je lui en donnai, il demeura ſi convaincu que c'étoit mon cheval, qu'il m'offrit auſſi-tôt de me laiſſer choiſir une couple de ſes Bœufs, ſi je voulois le lui céder, & lui donner un mot de lettre pour qu'il pût l'envoyer chercher. Mon cheval valoit certainement plus que ce qu'il m'offroit; mais calculant, d'un côté, les difficultés & les retards d'une route longue & pénible, & de l'autre, le ſervice que je pouvois, ſur le champ, tirer des deux bœufs qu'il m'offroit, voulant d'ailleurs lui donner une marque d'eſtime & d'amitié, je ne balançai point à accepter ſa propoſition, & lui donnai un billet pour réclamer mon cheval.

Je pris toujours ma marche vers les Sneuwberg que nous ne perdions pas de vue, au pied deſquelles je me flattois d'arriver le jour même; mais, vers les onze heures, une chaleur des plus exceſſives nous arrêta ſur les bords de Bly-Rivier, où nous fûmes obligés de paſſer la nuit. Ce torrent ne fut pas pour nous d'une grande reſſource; il ne couloit plus; la ſéchereſſe l'avoit tari; nous n'eûmes d'autre reſſource, pour

étancher la soif dont nous étions dévorés, qu'une eau stagnante & de mauvais goût qui croupissoit dans les endroits les plus profonds de son lit. A la pointe du jour, nous nous empressâmes de quitter ce désagréable gîte, & trois heures & demie de marche nous firent rencontrer une autre rivière nommée *Vogel-Rivier* (rivière des oiseaux). Je remarquois entr'autres singularités, que, plus nous approchions des montagnes de neige, plus la chaleur devenoit accablante; les rocs amoncelés qui composent ces pics sourcilleux, échauffés, sans doute, par les rayons ardens du soleil, les réfléchit, & les concentre dans les vallées qui les avoisinent : le mal-aise général de toute la caravane ne nous permit pas d'aller plus loin.

Dans le court espace que nous venions de parcourir pour gagner d'une rivière à l'autre, nous n'avions rencontré qu'une seule troupe de Gazelles Springbock; mais il faut dire qu'elle occupoit toute la plaine; c'étoit une émigration dont nous n'avions vu ni le commencement ni la fin; nous étions précisément dans la saison où ces animaux abandonnent les terres sèches & rocailleuses de la pointe d'Afrique, pour refluer vers le Nord, soit dans la Caffrerie, soit dans d'autres pays couverts & bien arrosés : tenter d'en calculer le nombre, le porter à vingt, à trente, à cinquante mille, ce n'est rien dire qui approche de la vérité; il faut avoir vu le passage de ces animaux, pour le croire. Nous marchions au milieu d'eux, sans que cela les dérangeât beaucoup; ils étoient si peu farouches, que j'en tirai trois, sans sortir de mon

chariot ; il nous eût été facile au besoin d'en fournir pour long-temps à des armées innombrables. Au surplus, la retraite de ces Gazelles qui quittoient le pays que nous allions parcourir, nous annonçoit, plus sûrement que l'*Almanach de Liège*, les sécheresses auxquelles nous devions nous attendre.

Remis en route dans la matinée du 6, & remontant la rivière des oiseaux, qui prend sa source dans les montagnes de neige, un accident, qui pouvoit devenir sérieux, nous arrêta quelque temps : le conducteur d'une de mes voitures, voulant se remettre en siège, fut retenu par des épines auxquelles il n'avoit pas fait attention. Il tomba ; la roue de la voiture, qui continuoit sa marche, passa sur sa jambe : j'accourus & fus mille fois heureux lorsque je m'apperçus, après l'avoir bien examinée, qu'il n'y avoit aucune fracture ; je bassinai moi-même la contusion, je l'enveloppai de plusieurs bandages imbibés d'eau-de-vie ; &, de peur que le malade n'en regrettât l'usage, je lui en fis avaler un grand gobelet : il fut porté, pendant quelques jours, sur mes chariots ; & son accident n'eut pas d'autres suites.

Il sembloit que les Sneuwberg fussent pour moi la terre promise ; je ne pouvois y arriver. Les obstacles se succédoient. Le 7, au moment de partir, je m'apperçus, en faisant le dénombrement de mes Bestiaux, qu'il en manquoit trois : mes gens se répandirent de tous côtés pour les chercher ; on les retrouva ; mais cette opération avoit demandé tant de temps, que nous ne pûmes atteler qu'à sept heures du soir. Nous

étions encore dans les plus grands jours de l'année ; la fraîcheur des nuits étoit attrayante ; nous ne devions être qu'à quatre ou cinq lieues de Platte-Rivière ; & notre intention, si nous y arrivions, n'étoit pas de pousser plus avant.

Nous avions à peine fait deux ou trois lieues, qu'un des Hottentots de l'arrière-garde, emporté par son cheval, tombe sur nous à toute bride, suivi de tous les relais qui arrivent dans le plus grand désordre. L'effroi se communique aux douze bœufs du chariot de Pampoën-Kraal, qui, dans ce moment n'ayant point de Hottentots en tête pour retenir & gouverner les deux premiers, comme il est d'usage, prennent l'épouvante, se jettent en s'écartant sur le côté ; le timon casse ; &, toujours attelés, ils le traînent après eux, s'enfoncent & vont se perdre dans les buissons. La confusion devient de plus en plus générale. Au mugissement des Bœufs, il n'y avoit pas à douter que nous ne fussions poursuivis par des Lions : on court aux armes ; tandis que les uns s'efforcent d'arrêter les Bœufs des deux autres chariots qui se laissoient emporter comme ceux du troisième, que d'autres s'occupent à ramasser & à rassembler tout ce qui leur tombe sous la main pour allumer les feux, je pars, accompagné de mes plus habiles Chasseurs, & nous rétrogradons sur la route pour faire face aux cruels animaux, retarder leur marche, & donner le temps de se livrer aux autres préparatifs. La nuit n'étoit pas encore bien obscure ; nous étions dans une plaine sablonneuse, qui nous aidoit à distinguer les objets à une certaine distance. Lorsque je vis nos chiens s'approcher de nous, &

nous ferrer de près, je ne doutai plus de la préfence des Lions. Tout-à-coup j'en apperçois deux élevés fur un petit tertre, & qui fembloient nous attendre; nous lâchons tous nos coups enfemble, mais fans autre effet que de les voir difparoître. Nous avancions toujours dans l'efpérance d'en abattre au moins un, & nous continuyons, par précaution, nos décharges; ils ne s'offrirent plus à nos regards; c'eft en vain que nous nous fuffions obftinés à les pourfuivre plus long-temps; ils étoient déjà loin. Les feux étoient bien allumés; nous nous en rapprochâmes; nos Bœufs difperfés en faifoient autant; ils arrivoient à notre halte les uns après les autres, & bientôt il ne manqua plus que l'attelage de Pampoën-Kraal. Nous entendions beugler à une certaine diftance; aucun de mes gens ne fe foucioit de courir à la voix; j'en engageai cependant plufieurs à me fuivre; chacun de nous prit un tifon enflammé d'une main, un fufil de l'autre; &, fous la conduite des Chiens qui nous précédoient, nous allâmes à la recherche, & arrivâmes fur la place. Le morceau de timon que ces Bœufs avoient traîné avec eux, s'étoit pris entre deux arbres, & les avoit arrêtés; ils étoient tous en peloton, & tellement embarraffés dans les traits, qu'il n'y eut d'autre moyen que de les mettre en pièces: trois de ces Bœufs manquoient; ils étoient parvenus à brifer leur joug; nous les croyions dévorés; mais, de retour à nos feux, j'appris qu'ils s'y étoient rendus, & ne faifoient que d'arriver.

Un inftinct pur & machinal avoit-il appris à ces animaux, que, fous la fauve-garde du feu,

ils n'avoient rien à craindre de leurs ennemis ? L'habitude leur avoit-elle inſpiré cette réflexion, que, depuis plus d'un an qu'ils voyageoient avec moi, les bêtes carnaſſières qui, dans les commencemens, leur avoient cauſé tant d'inquiétude, n'avoient jamais oſé les attaquer, même approcher de tout près, ou bien prenoient-ils des hommes une aſſez haute idée pour ne voir en eux que des protecteurs puiſſans, des défenſeurs inexpugnables ? Je ne l'expliquerai pas; mais je ſais que la Nature, qui fournit indiſtinctement à tous les animaux une portion ſuffiſante d'intelligence pour veiller à leur conſervation, ſembloit exprès pour tout ce qui m'entouroit, en avoir doublé la meſure, & j'ai fait, ſur ce point, en plus d'une rencontre, des remarques qui m'ont toujours frappé d'étonnement & d'admiration. La morale de l'Hiſtoire naturelle s'étend plus loin qu'on ne penſe. L'œil de la métaphyſique pénètre, de jour en jour, plus avant. L'aveugle curioſité qui formoit ſeule autrefois nos collections, cède aujourd'hui la place à des motifs plus nobles & plus précieux. Il n'eſt plus de petits objets aux regards du Philoſophe; le génie des découvertes fait tout agrandir; les inſectes, par exemple, regardés, il y a vingt ans, comme des objets minutieux & bornés, occupent une place brillante dans la chaîne des êtres (*).

(*) Il paroîtra bientôt un Traité complet d'Onthologie, digne d'honorer le Savant qui a jetté les premiers fondemens de ce grand Ouvrage, & l'Amateur eſtimable qui protège & ſoutient de ſa fortune une auſſi belle entrepriſe.

A la pointe du jour, je retournai à la place où j'avois tiré la veille : j'y reconnus le pas d'un Lion, & celui de sa femelle, qui, quoiqu'également prononcé, est toujours plus petit. Je suivis quelque temps la trace; par un léger détour, elle me ramena près de mes gens : ce qui nous prouva que nous avions été épiés de fort près. Nous nous félicitâmes d'avoir été jusqu'au jour sur nos gardes. Ce fut pour moi un utile avertissement de ne plus, à l'avenir, voyager de nuit dans des Contrées que je connoissois si peu, & qui, comme je l'ai appris par la suite, sont les pas de l'Afrique les plus dangereux à franchir.

J'avois, sous mes voitures, des timons de rechange, coupés dans les forêts d'Auteniquoi; mais, comme à la place où nous venions de nous arrêter, l'eau nous manquoit absolument, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour nous en procurer, je fis réparer provisoirement les traits déchirés : on attacha, comme on put, avec deux jumelles, le timon brisé, & nous partîmes. Quel fut notre chagrin, lorsque, parvenus au bord de la rivière plate, nous la trouvâmes à sec! Nous la remontâmes pendant environ trois quarts d'heure, toujours mourans de soif, excédés, hors d'haleine, & nous eûmes enfin le bonheur d'arriver à des fondrières qui conservoient un peu d'eau bourbeuse que le soleil n'avoit pas encore dévorée.

Nous ne voyions plus ici ce charmant & magnifique Pays de la Caffrerie; nous avions tout-à-fait perdu de vue ces gras pâturages, & ces forêts majestueuses sur lesquelles nos yeux avoient

tant de plaiſir à ſe repoſer! Des roches amoncelées, des ſables arides ſuccédoient chaque jour ſous des formes toujours plus hideuſes à ces doux ſpectacles. Nous nous voyions de toutes parts circonſcrits par des montagnes, dont les formes bizarrement inclinés, & les pics ſouvent ſuſpendus ſur nos têtes, répandoient dans l'ame cette terreur profonde qui traîne le découragement après elle, & réveille les triſtes ſouvenirs. Celles des Sneuwberg, au pied deſquelles nous nous trouvions, s'élançoient beaucoup au-deſſus de toutes les autres, & les hyvers aſſis ſur leurs ſommets, ſembloient diſputer au ſoleil l'empire de ces affreux climats.

Mon intention étant de parcourir & d'eſcalader une partie de cette fameuſe cordilière, prévenu que les Boſſiſmans y avoient établi, comme les Lions, leurs repaires, & voulant me mettre à l'abri de toutes ſurpriſes de la part des uns & des autres, je plaçai mon camp tout à découvert, & le fortifiai de mon mieux.

Un pas de Rhinoceros que j'avois rencontré, avoit, en un inſtant, ranimé l'ardeur de mes anciennes chaſſes. J'avois aſſuré d'une forte prime le premier de mes gens qui me procureroit un de ces coloſſes : nous n'eûmes ce bonheur, ni les uns, ni les autres : rien ne parut; mais, ſans m'y être attendu, je tombai ſur un petit grouppe de huit Elans. Je n'en avois point encore tué; je les pourſuivis à la courſe : j'en fis tomber un ſur la place. Cet animal eſt parfaitement décrit par le Docteur Sparmann : les Sauvages le nomment *Kana*. Ce n'eſt point du tout l'Elan dont Buffon a donné la deſcription; il en

diffère essentiellement : c'est uniquement la plus grande espèce des Gazelles du Cap.

De retour au camp, je vis arriver tous mes chasseurs qui s'étoient répandus de côtés & d'autres pour gagner la prime ; ils étoient harrassés & fort mécontens. L'un deux m'avertit qu'il avoit rencontré une Horde sauvage, dont le Kraal étoit situé absolument au pied de la montagne ; je résolus de l'aller reconnoître ; mais je n'emmenai avec moi que trois bons tireurs, & celui qui m'avoit donné cet avis. Le lendemain, à la pointe du jour, nous étions à peine à moitié chemin, que nous rencontrâmes cinq de ces gens qui venoient eux-mêmes à mon camp pour me voir. Ils rebroussèrent, & me conduisirent chez eux. Les enfans, en me voyant arriver, se mirent à fuir pour se cacher, en poussant des cris horribles. Cet effroi général me paroissoit hors de la Nature, & déconcertoit mes idées. Lorsque j'étois pour la première fois entré dans la Horde de Haabas & dans plusieurs autres, les femmes & les enfans à la vérité s'étoient retirés, mais n'avoient montré ni crainte ni horreur. J'étois curieux de connoître la cause de cet effroi ; j'appris d'abord que ces gens n'étoient venus que depuis très-peu de temps s'établir dans l'endroit où je les voyois ; qu'ils avoient éprouvé dans le Camdebo, leur patrie, mille persécutions de la part des Colons, & qu'animés contre les Blancs d'une haine cruelle & sanguinaire, ils inspiroient cette horreur à leurs enfans, afin qu'elle s'accrût avec l'âge, & qu'ils n'étoient pas fâchés de les avoir vus dans cette rencontre réciter aussi bien le catéchisme de la vengeance.

Quant aux hommes, ils ſourirent à mon approche, & ne parurent point étonnés de me voir; ils étoient prévenus, dès la veille, qu'infailliblement je les irois viſiter; leur Horde ne montoit guères qu'à cent ou cent trente hommes. En me rendant chez eux, j'avois rencontré leurs troupeaux; une centaine de bêtes à cornes, & peut-être trois cents à laine, n'annonçoient pas une grande aiſance: auſſi je trouvai ces miſérables occupés à faire ſécher, ſur des nattes, des Sauterelles, auxquelles ils retranchoient les aîles & les pattes. Comme l'amas de ces proviſions touchoit à la plus grande fermentation, je fus contraint de prendre le deſſus du vent pour éviter les exhalaiſons infectes qui s'en échappoient par intervalles.

Il n'y avoit pas ſix mois que ces pauvres Hottentots s'étoient confinés dans cet endroit, pour échapper aux cruautés des Colons; ils venoient, ſans le ſavoir, ſe livrer à des atrocités d'un autre genre. Outre les Boſſiſmans dangereux qui pouvoient à tous momens les découvrir, ils avoient encore à ſe défendre des bêtes féroces, & particuliérement des Chiens Sauvages qui dévaſtoient leurs troupeaux. Je leur donnai quelques conſeils pour leur tranquillité, & leur fis des préſens. Je leur propoſai en outre l'échange de quelques Moutons, qu'ils me promirent de m'amener le lendemain. Comme je me diſpoſois à prendre congé d'eux, je fus obligé d'entrer dans une de leurs huttes, pour me mettre à l'abri d'un orage affreux, qui fondit ſur nous comme un trait, & qui dura trois grandes heures. Je n'en fus pas moins inondé;

le Kraal entier faillit d'être emporté ; des huttes furent ébranlées ; les torrens charioient devant nous des fables, des terres éboulées, & des arbres déracinés. Le lieu que j'occupois étoit mieux abrité ; je contemplois avec extafe, quoique noyé jufqu'au genoux, les cafcades & les colonnes d'eau qui s'échappoient avec fracas du haut des montagnes, & s'entre-choquant dans leur chûte, gagnoient la terre en mille gerbes variées, & la couvroient de vapeurs & d'écume. Les bords de la rivière plate, que j'avois à deux pas, difparurent en un moment à mes regards ; je donnai le temps aux plus gros amas de s'écouler. Inquiet pour mon camp, je profitai du premier intervalle que nous laiffa la pluie, & je partis pour m'y rendre. J'avois eu beaucoup à fouffrir dans cette hutte remplie de facs de Sauterelles déjà féchées, mais qui n'en rendoient pas moins une odeur fétide, infupportable. La pluie continua par orage, toute la nuit ; le jour fuivant, les inondations groffirent, & ces Hottentots ne purent joindre mon camp, comme ils me l'avoient promis.

Nous ne craignions plus de manquer d'eau : cependant nous ne fîmes aucun ufage de celle de la rivière, parce qu'elle étoit fale & troublée ; nous préférâmes de recourir aux lagunes qui avoient eu le temps de dépofer leur fable & leur limon.

Le jour d'enfuite fut plus tranquille ; une vingtaine d'hommes & quelques femmes m'amenèrent quatre Moutons & une vieille Vache, qui n'étoit plus bonne que pour la boucherie. Ils ne convoitèrent pas infiniment mes verroteries ; les

femmes en étoient à la vérité furchargées ; ils fe jettèrent de préférence fur le tabac. Comme c'étoit celle de mes provifions la plus facile à réparer en rentrant dans la Colonie, je ne la leur épargnai pas : cette prodigalité les féduifit ; ils m'amenèrent encore onze Moutons que je payai largement.

Inftruit que j'allois traverfer un Pays difficile & bien fec, je confervai ces différentes acquifitions comme une reffource précieufe au befoin.

Un jour que j'avois beaucoup de ces Etrangers, un des gardiens de mon troupeau vint m'avertir que plufieurs Boffifmans defcendus des montagnes, s'étoient approchés d'eux ; mais qu'ils les avoient tenus en refpect avec quelques coups de fufil. Klaas & moi nous montons à cheval ; &, fuivis de quatre autres Chaffeurs, nous marchons à leur pourfuite ; nous ne tardons pas effectivement à découvrir treize de ces dangereux Pirates ; mais la rapidité de notre courfe & notre air déterminé les mettent bientôt en fuite. Nous volions vers eux à bride abattue ; nos balles fifflèrent à leurs oreilles ; nous ne pûmes cependant les approcher affez pour les ajufter. Il me fuffifoit, & c'étoit beaucoup pour ma fûreté, de leur avoir donné l'épouvante. Nous les vîmes tous, par des fentiers différens, s'engager dans les montagnes, & difparoître entièrement. J'admirois l'agilité avec laquelle ils graviffoient, auffi vîte que les Singes, les rochers les plus efcarpés : je ne m'avifai point de m'attacher plus longtemps à leurs pas ; il y eût eu de l'imprudence à prétendre les attaquer dans leur fort, & leurs embufcades impénétrables. Ces gens ne nous auroient

roient assurément pas manqués : ils étoient tout-à-fait nuds ; je jugeai à leurs traces qu'ils portoient des sandales : cette petite alerte fut un bien ; elle servit à nous rendre plus méfians ; je doublai les gardes ; Swanepoël & moi nous fîmes alternativement la ronde, tandis que mon fidèle Klaas, à la tête d'un petit détachement, visitoit la vallée & tous nos environs. De temps en temps, on tiroit du camp un coup de carabine, auquel mes pâtres étoient obligés de répondre. J'étois par ce moyen assuré qu'ils ne s'étoient pas endormis, & qu'ils faisoient sévèrement leur garde : du reste, cette précaution que j'observois, par amour de l'ordre, & pour n'avoir rien à me reprocher, devenoit dans la circonstance assez inutile. Le Hottentot craint moins un Lion qu'un Bossisman ; cette frayeur salutaire tenoit tous les miens aux aguets, & dans les lieux les plus découverts ; ce qui les faisoit cruellement souffrir ; car la chaleur étoit devenue excessive. J'y étois pour le moins autant exposé qu'eux, & ne m'exemptois pas pour cela de mes chasses. Il m'étoit assez indifférent de marcher ou de rester tranquille : ma tente n'étoit point habitable ; c'est dans ces occasions que ma barbe bien imbibée me procuroit quelque soulagement ; j'en tirois aussi de la forme de mon chapeau, que j'humectois de même. Dans ces momens de crise, j'étois sur-tout dévoré d'une soif ardente ; comme j'avois remarqué que la quantité d'eau que je buvois, loin de me désaltérer, m'échauffoit au contraire beaucoup, j'imaginai de ne plus boire qu'à l'instar des Chiens, c'est-à-dire de lapper. Cette étrange manière me servit

merveilleufement bien. Très-peu d'eau fuffifoit alors pour étancher ma foif, & je ne craignois plus d'en être incommodé.

Tant que nous reftâmes fur les bords de Platte-Rivier, les Lions nous inquiétoient fort peu; notre artillerie, qui ronfloit de tous côtés, pendant le jour, les tenoit écartés; nous les entendions, à la vérité, rugir toutes les nuits; mais jamais, fi ce n'eft une feule fois, ils n'osèrent nous approcher affez pour nous allarmer. Les Panthères s'annonçoient auffi au lever & au coucher du Soleil, fur les bords de la rivière; mais elles fe tenoient à des diftances éloignées. Au fort des nuits, elles s'avançoient davantage; nous étions conftamment avertis par les chiens; &, le lendemain, nous jugions à leurs traces, jufqu'à quel point elles s'étoient hafardées. C'eft la néceffité feule qui rend audacieufes toutes ces efpèces carnivores, naturellement craintives à l'afpect de l'homme: & je crois qu'on a trop exagéré les dangers qu'on court dans leur voifinage: rarement rencontre-t-on ces animaux dans les bois; les deux feules efpèces de Gazelles qui s'y trouvent, n'y abondent point affez pour fatisfaire leur voracité. Ils préfèrent de pourfuivre les Hordes nombreufes qui voyagent d'un canton dans un autre: c'eft alors qu'ils peuvent choifir & faire un affreux carnage.

Mes voifins, me voyant difpofé à gravir les Sneuwberg, me confeillèrent de me tenir fur mes gardes, & de n'y pas faire un long féjour, attendu que les Boffifmans étoient en force. Mon intention n'étoit pas d'y conduire toute ma caravane; ce projet infenfé n'eût pas même été

praticable ; mais, ne voulant que reconnoître quelques-uns de leurs ſommets, & le parcourir avec mes Chaſſeurs entre deux ſoleils, je me rapprochai de leur pied le plus qu'il me fut poſſible, & vins placer mon Camp à trois cents pas de la Horde ſauvage. Je m'attendois à trouver ſur la hauteur, comme on me l'avoit annoncé, un volcan conſidérable qui vomit de la fumée & des flammes ; je ne vis rien qui reſſemblât à ce phénomène. Avec l'aide de ma lunette, je découvris d'immenſes Pays, qui ſe prolongeoient au Nord, & qui n'étoient bornés que par l'horiſon ; je trouvois fréquemment, ſur les plattes-formes & ſur les crêtes les plus élevées, des monticules de cailloutage & de ſable tout-à-fait ſemblables à des Dunes. J'y cherchai, mais vainement, quelques coquillages ; il n'y en avoit ni de fruſtres, ni même aucuns débris qui me paruſſent tenir à la Conchiologie. Je m'attachai davantage à la pourſuite des oiſeaux ; j'eus le bonheur d'en rencontrer & d'en tuer de fort rares, notamment une très-belle eſpèce de Veuve, qui ſe tenoit dans les herbages fort élevés, qui tapiſſoient preſque par-tout ces hautes montagnes.

Dans toutes mes courſes, qui finiſſoient toujours avec le ſoleil, je ne vis qu'une ſeule fois des Boſſiſmans : ils étoient trois qui traverſoient le revers d'une montagne oppoſée à celle ſur laquelle nous étions ; ils ne ſongèrent point à nous venir attaquer. Nous ne traînions rien après nous qui dût les tenter, & peut-être ces trois ſcélérats étoient-ils du nombre de ceux à qui j'avois donné ſi vertement la chaſſe, & ſe reſſouvenoient-ils de l'épouvante que je leur avois

causée. Ces vagabonds ne sont point, comme on l'a faussement avancé, une Nation sauvage particulière, une Peuplade originaire de l'endroit même où on les rencontre. Boshisman sont deux mots Hollandois, qui signifient *hommes des bois* ou *des buissons :* c'est sous cette qualification que les Habitans du Cap, & généralement tous les Hollandois, soit en Afrique, soit en Amérique, désignent tous les malfaiteurs ou les assassins qui désertent la Colonie, pour se soustraire au châtiment ; c'est, en un mot, ce que, dans les Isles Françoises, on appelle *Nègres marrons.* Ainsi donc, loin que ces Boshismans fassent une espèce à part, comme on l'a dit encore fort récemment, ce n'est qu'un ramas informe de Mulâtres, de Nègres, de Métis de toute espèce, quelquefois de Hottentots, de Basters, qui, tous différens par la couleur, n'ont de ressemblance que par la scélératesse : ce sont de vrais pirates de terre, vivant sans Chef, sans loix & sans ordre, abandonnés à tous les excès du désespoir & de la misère : lâches déserteurs qui n'ont de ressource pour subsister, que dans le pillage & le crime. C'est dans les rochers les plus escarpés, & dans les cavernes les moins accessibles, qu'ils se retirent & passent leur vie. De ces endroits élevés, leur vue domine au loin sur la plaine, épie les Voyageurs & les troupeaux épars ; ils fondent comme un trait, & tombent à l'improviste sur les habitans & les bestiaux qu'ils égorgent indistinctement. Chargés de leurs proies & de tout ce qu'ils peuvent emporter, ils regagnent leurs antres affreux, qu'ils ne quittent, pareils aux Lions, que lorsqu'ils s'en sont

rassasiés, & que de nouveaux besoins les poussent à de nouveaux massacres ; mais, comme la trahison marche toujours en tremblant, & que la seule présence d'un homme déterminé suffit souvent pour en imposer à ces troupes de bandits, ils évitent, avec soin, les habitations où ils sont assurés que réside le maître. L'artifice & la ruse, ressources ordinaires des ames foibles, sont les moyens qu'ils employent & les seuls guides qui les accompagnent dans leurs expéditions. Dans les lieux où la trace de leurs pas, trop bien imprimée, pourroit donner l'alarme aux habitans, & les attirer à leur poursuite, ils employent à la déguiser une adresse merveilleuse à laquelle nos brigands d'Europe, plus téméraires ou moins patiens, sont éloignés de se plier ; ils marchent en reculant, s'ils ne sont pas chaussés, &, s'ils ont des sandales, ils se les attachent de façon que le talon répond aux doigts de leurs pieds. Lorsqu'ils enlèvent un troupeau considérable d'animaux vivans, ils le divisent sous la conduite de plusieurs d'entr'eux, en petites bandes auxquelles ils font prendre des routes différentes. Par ce moyen, s'ils sont poursuivis, ils s'assurent toujours la plus grande portion du pillage qu'ils ont fait.

On confond encore, sous le nom de *Bossisman*, une Nation différente, en effet, des Hottentots. Quoique, dans son langage, elle ait le clappement de ces derniers, elle a cependant une prononciation & des termes qui lui sont particuliers. Dans quelques cantons, on les connoît sous le nom de *Chineese Hottentot* (Hottentots Chinois), parce que leur couleur approche de celle des

Chinois qu'on rencontre au Cap, & que, comme eux, ils ſont d'une ſtature médiocre. Attendu l'affinité du langage, je conſidère ces Peuples, ainſi que les grands & les petits Namaquois, dont j'aurai bientôt occaſion de parler, comme une race particulière de Hottentots: &, quoique les Colons confondent les premiers ſous la dénomination générale de Boſſiſmans, il n'eſt pas moins vrai que les Sauvages du déſert, qui n'ont aucune communication avec les poſſeſſions Hollandoiſes, ne les connoiſſent que ſous le nom de *Houſwaana*.

Cette Nation, quelque nom qu'on veuille lui donner, habitoit autrefois le Camdebo, le Bocke-Veld, le Rogge-Veld; mais les uſurpations des Blancs, dont ils ont été victimes, comme les autres Sauvages, les ont contraints de fuir & de ſe réfugier très-loin. Ils habitent aujourd'hui le vaſte Pays compris entre les Caffres & les grands Namaquois. De tous les Peuples, que l'avarice inſatiable des Européens a le plus maltraités, il n'en eſt point qui en conſerve de plus amer reſſouvenir, & à qui la couleur & le nom de *Blanc* ſoient plus en horreur. Jamais ils n'oublieront les perfidies des Colons, & ce prix infâme qu'ils en ont reçu, des ſervices ſignalés qu'ils leur avoient cent fois rendus: leur reſſentiment eſt tel, qu'ils ont toujours le terrible mot de *vengeance* à la bouche, & le moment de lui donner carrière ſe préſente toujours trop tard, quoiqu'ils l'épient ſans ceſſe. Je dirai quelque choſe de ces Houſwaana, l'orſqu'en paſſant ſous le tropique, je viſiterai leurs Hordes.

Un ſoir que, retiré dans ma tente, je repor-

tois, ſur mon journal, les événemens du jour, tandis que tout mon monde faiſoit cercle autour du feu, fumoit ſa pipe, des éclats de rire multipliés, qui vinrent frapper mon oreille, excitèrent ma curioſité. J'entendis un de mes Matadors qui racontoit aux autres une découverte qui excitoit d'autant plus leurs éclats, qu'elle les ſurprenoit davantage, & qu'ils la prenoient pour un conte forgé à plaiſir par mon bel-eſprit. Celui-ci s'efforçoit cependant de la leur perſuader; il leur diſoit ſur-tout que, lorſqu'il m'en auroit fait part, je ne tiendrois plus en place, que je ne m'en fuſſe convaincu par mes propres yeux; leur rire immodéré recommençoit alors de plus belle; ils parloient tous à la fois, & paroiſſoient s'impatienter que mon heure de prendre mon lait, ne fût point encore arrivée. J'appellai Klaas, & j'appris, par lui, que le Chaſſeur Jan les aſſuroit avoir découvert, dans l'après-dînée, qu'une des Hottentotes de la Horde avoit cette conformation particulière, que, juſqu'à ce moment, j'avois pris pour une fable, parce que je ne l'avois vue dans aucun des Pays par où nous avions paſſé, malgré toutes mes informations & mes recherches, quoiqu'un autre de mes gens m'eût précédemment atteſté le même fait, & que toute ma troupe en eût connoiſſance par des ouï-dire & par une vieille tradition aſſez généralement répandue. Je vis venir Jan, qui me raconta avec le plus grand détail & dans toute l'énergie, je devrois dire toute l'ingénuité de ſon langage, ce que le haſard le plus inattendu, diſoit-il, lui avoit permis d'examiner à ſon aiſe, & bien à découvert.

J'étois, en effet, très-curieux d'éclaircir au plutôt ce point très-intéreſſant d'Hiſtoire naturelle & de l'Hiſtoire, que j'avois plus d'une fois trouvé conſigné dans divers Ouvrages & dans des Romans, tels entr'autres que les Voyages de Jean Strueys. En conſéquence, dès le lendemain, je me rendis à la Horde voiſine avec mon Hottentot, qui reconnut, ſur le champ, la femme dont la conformation l'avoit ſi merveilleuſement étonné. Il me la fit remarquer; elle étoit mariée, mère de pluſieurs enfans, & déjà dans la force de l'âge. Je ſaiſis adroitement différens prétextes de lui faire des cadeaux, afin de la prévenir en ma faveur, & de me l'attacher. En un mot, afin de la ſéduire, je n'avois point affaire ici à ces Hottentotes impudentes & débordées des Colonies, toujours trop diſpoſées à ſatisfaire, à prévenir même les Blancs & leurs honteuſes fantaiſies. Je devois m'attendre à rencontrer ici bien des difficultés; je ſavois que les femmes ſauvages refuſent preſque toujours à la curioſité ce qu'elles accordent à l'amour; diſtinction délicate qu'on ne s'attend pas à trouver dans un déſert, lorſqu'on y porte ſes préjugés & la prévention de l'orgueil.

Mères honnêtes & prévoyantes, ſi vous liſez cet Ouvrage, vous ne croirez jamais que les chaſtes enfans que vous élevez dans l'eſpérance de vos vertus, fuſſent autant à l'abri de la corruption & du pernicieux exemple au milieu des Sauvages d'Afrique, qu'au ſein de ces demeures profondes & ſilencieuſes, où la ſageſſe, dit-on, veille ſur l'innocence, & repouſſe au loin tout ce qui pourroit inſtruire & bleſſer les regards.

Pl. VII.



HOTTENTOTE.

Ah ! n'accufez point la Nature, & ne vantez pas trop haut vos préceptes & vos grandes inftitutions ; vous ne les devez qu'au mépris de fes Loix !

Je dois le dire & le publier fans ceffe : l'offre de tout ce que je pouvois donner, toutes mes rufes, toutes mes fuppliques alloient échouer fans le fecours de mes gens, & l'empreffement vingt fois réitéré de perfuader à cette femme que j'étois un curieux d'une race fort étrangère à la fienne & fort éloignée ; que d'autres Hottentotes, des Gonaquoifes, des Caffrines avoient confenti de bonne grace à ce que je lui demandois ; enfin, que je ne la tiendrois qu'un moment dans cette attitude humiliante : quelques hommes même de fa Horde vinrent à l'appui de ces difcours, & infiftèrent en ma faveur. Alors, confufe, embarraffée, tremblante, & fe couvrant le vifage de fes deux mains, elle laiffa détacher fon petit tablier, & me permit de contempler tranquillement ce que le Lecteur verra lui-même dans la copie fidèle que j'en ai tirée, & qui forme la *planche VII* de ce fecond volume.

Pour détruire l'opinion générale que la Nature, exclufivement à toutes les autres femmes, avoit gratifié les Hottentotes d'un tablier naturel qui fervoit à cacher le figne de leur fexe, un Auteur moderne a avancé que cette fingularité n'étoit autre chofe qu'un prolongement confidérable des nymphes ; ce qui avoit mal-à-propos répandu cette croyance. Il a préfenté ce tablier prefque comme une infirmité occafionnée, foit par la vieilleffe & la chaleur du climat, la vie inactive & l'ufage des graiffes, &c. Je ne fini-

rois pas, ſi je voulois entaſſer toutes les objections qui naiſſent d'elles-mêmes pour renverſer ces aſſertions. Il en eſt une ſeule qui vient s'offrir d'abord à l'eſprit, & que le Lecteur ſe ſera faite auſſi bien que moi? Pourquoi la chaleur du climat, la vie inactive, & l'uſage des graiſſes agiſſant à-peu-près au même degré d'habitude & de force ſur toutes les Contrées de cette portion de l'Afrique, quelques hordes particulières ſe verroient-elles ſujettes à cette infirmité? Pourquoi ne ſeroit-elle pas départie à toutes les Hottentotes? On ſait trop, au Cap & dans les Colonies, qu'il ne leur arrive rien de ſemblable, quelle que ſoit leur conduite, à quelque manière de vivre qu'elles ſe livrent, à quelques dangers qu'elles s'expoſent. Ne cherchons point à tordre nos imaginations ſur cette bizarrerie, qui, pour être rare, n'a rien d'extraordinaire, & n'allons pas expliquer, comme un phénomène, l'ouvrage du caprice & de la mode. Oui, Lecteur, ce fameux tablier n'eſt qu'une mode, une affaire de goût; je ne dirai pas dépravé. Les ſignes de la pudeur n'en ſauroient conſtituer l'eſſence; mais original, mais extravagant, mais, ſi l'on veut, abſurde, & tel que ſa ſeule vue ſuffiroit au plus monſtrueux libertin pour chaſſer de ſon eſprit toute idée d'une atteinte profane; & trompant d'une façon nouvelle & trop claire le raffinement de ſes beſoins, feroit ſuccéder le rire le plus inextinguible aux tranſports de la paſſion la plus effrénée.

Je voulois être modeſte : il faut être vrai; je ne conſens point à détacher de mon Livre ces traits curieux de mon Voyage; & puiſque ma Hottentote a bien voulu faire le ſacrifice de ſa

pudeur au progrès de mes études, une plus longue retenue de ma part, à la fin pafferoit pour une difcrétion puérile. Le fcrupule fied mal où la Nature n'a point placé la honte.

Le tablier naturel n'eft en effet, comme le dit mon Auteur, qu'une prolongation, non pas des nymphes, mais des grandes lèvres des parties de la femme. Elles peuvent arriver jufqu'à neuf pouces plus ou moins, fuivant l'âge de la perfonne, ou les foins affidus qu'elle donne à cette décoration fingulière. J'ai vu une jeune fille de quinze ans qui avoit déjà fes lèvres de 4 pouces de longueur. Jufques-là ce font les frottemens & les tiraillemens qui commencent à diftendre; des poids fufpendus achèvent le refte. J'ai dit que c'eft un goût particulier, un caprice affez rare de la mode, un raffinement de coquetterie. Dans la horde où je me trouvois, il n'y avoit que quatre femmes & la jeune fille dont je viens de parler qui fuffent dans cet état ridicule. Quiconque a lu *Dionis*, reconnoîtra fans peine combien cette opération peut être facile. Pour moi je n'y vois rien de merveilleux, fi ce n'eft la bizarrerie de l'invention. Peut-être qu'autrefois on rencontroit jufques dans les lieux qu'occupent aujourd'hui les Colonies, des hordes entières de Sauvages diftinguées par cette particularité; & c'eft probablement ce qui aura donné naiffance aux erreurs qu'on a débitées fur ce chapitre; mais la difperfion éteint bientôt les anciens ufages parmi les hommes. Celui-ci n'eft pratiqué que, de loin en loin, par quelques individus attachés par tradition aux mœurs antiques, & qui fe font un mérite fcrupuleux de les fuivre encore.

Lorſque j'eus finis toutes mes obſervations, & parcouru, autant que les précautions que j'avois à prendre me le permettoient, différentes chaînes, & les plus beaux ſites des Sneuwberg, je ſongeai enfin à quitter tout-à-fait ces noirs Pays. Mes gens me ſollicitoient vivement de les conduire au Carouw, & de me hâter de le traverſer, avant que les chaleurs euſſent entièrement deſſéché le peu d'eau ſtagnante qu'il étoit poſſible que nous y trouvaſſions, & de peur auſſi de ne plus rencontrer de pâturages pour nos beſtiaux, qui, déjà depuis long-temps, avoient eu beaucoup à ſouffrir des ardeurs de la ſaiſon. Ainſi donc, autant empreſſé que jaloux de rejoindre mes foyers, & ne trouvant plus dans mes courſes les mêmes charmes, les mêmes amuſemens que par le paſſé, ſoit que la fatigue eût rallenti mon ardeur, ſoit que d'autres projets & de puiſſans reſſouvenirs euſſent repris ſur mon imagination l'empire que leur avoit fait perdre le ſpectacle des plus grandes nouveautés, je me remis en route le 2 Février, en me dirigeant vers le Sud-Sud-Oueſt. Une partie de la Horde nous accompagna pour nous aider à traverſer à 3 lieues plus loin la rivière *Jubers*, qu'on jugeoit devoir être enflée par les orages. En y arrivant, déja nous ſongions à faire des radeaux; mais nos conducteurs qui connoiſſoient, à un quart de lieue au-deſſous, des bas-fonds commodes, nous épargnèrent un travail inutile, & qui nous eût fait perdre beaucoup de temps. J'allai reconnoître avec eux les bas-fonds, & je jugeai, après les avoir ſondés avec mon cheval, qu'en

exhauſſant ſeulement, mais avec précaution, de huit à dix pouces, les caiſſes & le left de mes trois voitures par le moyen de branchages & de bûches, nous paſſerions ſans avoir rien d'avarié : ce que nous exécutâmes en effet avec autant d'adreſſe que de bonheur. Nos compagnons nous ſervirent, à la vérité, beaucoup dans cette opération ; ils traverſèrent la rivière, & vinrent paſſer la nuit avec nous, pour nous aider, le lendemain matin, à rétablir nos équipages, & remettre en place nos effets. Je reconnus d'une façon généreuſe les ſervices qu'ils venoient de me rendre, & nous nous ſéparâmes.

Je trouvai dans le Canton que j'entamois une prodigieuſe quantité de ces Coucous verds-dorés, dont j'ai parlé ci-devant, & pluſieurs eſpèces nouvelles que je joignis à ma collection. Dans la même journée, je rencontrai un ſecond fleuve ſans nom connu : je lui donnai celui de mon reſpectable ami, M. Boers. Ici commençoient les plaines arides du Carouw ; des plantes graſſes & fruſtres couvroient cette terre ingrate, ou pour mieux dire, ces ſables, dans toute l'étendue de l'horiſon : d'un autre côté, des rochers non moins ſtériles, offroient par-tout, à nos regards attriſtés, l'image de l'abandon & de la mort : on ne voyoit que quelques herbes éparſes qui ſembloient croître à regret pour le ſalut de nos troupeaux.

Le 4, cinq grandes heures de marche nous firent arriver à la rivière de Voogel, qui va ſe jetter dans celle du Sondag, ce fleuve que nous avions traverſé, il n'y avoit pas long-temps vers ſon embouchure, & que nous devions bientôt

voir près de ſa ſource. Nos ſouffrances augmentoient de jour en jour avec les chaleurs, & la marche nous étoit devenue bien pénible : cependant j'amuſois toujours mes loiſirs par la chaſſe ; je tuai encore, chemin faiſant, une Cane-Petière d'une eſpèce nouvelle. Le jour ſuivant, nous fûmes rendus de bonne heure à la rivière du Sondag. Ce ſéjour moins affreux ſervit du moins à ranimer mon eſpérance. De ſuperbes avenues de Mimoſa, que le fleuve arroſoit, offroient de toutes parts un coup d'œil magnifique : ils étoient en pleine fleur, & répandoient autour de nous leurs ſuaves & délicieux parfums ; mille eſpèces d'oiſeaux & d'inſectes ſuperbes, attirés dans ces beaux lieux, m'y retinrent juſqu'au 8. Malgré la forte proviſion d'épingles que j'avois emportée du Cap, je m'apperçus que j'allois en manquer : il me vint dans l'eſprit de les remplacer par les plus petites épines du Mimoſa, qui me rendirent le même office.

En laiſſant le Sondag derrière moi, je rencontrai ſeize Hottentots, avec armes & bagages, ſur les bords du *Swart-Rivier* (rivière noire) : ils quittoient le Camdebo, pour gagner, au pied des Sneuwberg, la horde que nous y avions laiſſée. Ils m'apprirent qu'ils étoient forcés à cette émigration par des troupes formidables de Boſſiſmans, qui mettoient tout à feu & à ſang dans le Camdebo, dont ils incendioient les habitations, pour en enlever les munitions, les armes & toutes les richeſſes. Rien ne pouvoit me contrarier davantage que cette nouvelle indiſcrette, autant qu'inattendue. Elle jetta d'abord l'allarme dans tous les eſprits, & fit renaître les ancien-

nes terreurs. Perſuadé que de plus longs éclairciſſemens ne ſerviroient qu'à troubler davantage ces foibles imaginations, j'ordonnai à tout mon monde de me ſuivre à l'inſtant même. Déjà l'on parloit de rebrouſſer chemin, & je vis l'heure où mon autorité alloit être tout-à-fait méconnue. Les plus braves de mes gens, qui ne balançoient point à me ſuivre, entraînèrent heureuſement tous les autres. Je m'étois apperçu que le nommé *Slinger*, dont j'avois eu à me plaindre au Camp de Koks-Kraal, montroit encore ici plus de réſiſtance; que dans cette journée même, il avoit fait ſon ſervice d'une manière équivoque. Je me déterminai, pour la première fois, à faire un exemple qui intimidât les lâches camarades qu'il avoit ſéduits. Arrivé, le ſoir, à cette rivière Camdebo, qui tire ſon nom du pays qu'elle traverſe, je lui ſignifiai de quitter à l'inſtant ma caravane. Je lui reprochai, ce que j'avois depuis appris, d'avoir été le premier moteur des craintes & des troubles qui avoient empêché tout mon monde de me ſuivre en Caffrerie, & de m'avoir forcé, par cette coupable réſiſtance, d'abandonner la plus belle partie de mes projets, faute de bras, de courage & de ſecours pour les conduire à leur fin. Je lui payai ſes gages échus; je lui fis délivrer ſes effets & quelques proviſions; après quoi je le menaçai de le pourſuivre comme une bête féroce, ſi jamais il ſe préſentoit à ma rencontre. Il fut tellement conſterné, anéanti de l'apoſtrophe, & de la véhémence avec laquelle je la prononçai, qu'il ſe ſaiſit de ſon ſac, & partit précipitamment. Mes gens conjecturèrent qu'il

alloit gagner les Habitations les plus prochaines, ou bien rejoindre les Hottentots que nous avions rencontrés dans la matinée : j'avois pensé qu'il auroit cherché à me faire des excuses, ou que ses camarades m'auroient imploré pour lui. Je fus trop aise qu'il eût pris un autre parti. Cette sévérité opéra, pour le reste de mon Voyage, tout l'effet que j'en avois attendu.

Le 9 Février, je quittai la rivière Camdebo. Plusieurs de mes Bœufs se virent attaqués de Klauw-Sikte : ce qui leur rendoit la route très-pénible. La tranquillité & les rafraîchissemens étoient le seul remède qui pût les rétablir promptement. Je choisis donc, sur un des détours que faisoit la rivière au milieu des Mimosa, une clairière commode où je plaçai mon Camp, dans l'intention d'y passer quelques jours. Je n'eus pas besoin de recommander à mes gens de se tenir sur leurs gardes; ils craignoient trop les Bossismans pour manquer à leur devoir, & se relâcher de leurs précautions. Nous étions justement dans le canton où nous avions appris que ces brigands jettoient l'épouvante. Nos provisions tiroient à leur fin, & nous n'avions plus de grand gibier; je songeai à m'en procurer quelques pièces, pour les saler, & je fis plusieurs chasses qui nous éloignèrent plus ou moins du Camp. Un jour que je m'étois acharné à la poursuite d'un Elan Gazelle, je m'écartai considérablement, avec un de mes meilleurs Tireurs, qui me suivoit à pied. Au débouquement d'un fourré fort épais de Mimosa, nous tombâmes, tout-à-coup, sur un Hottentot qui cherchoit des nimphes de Fourmis, mêts chéri de ces Sauvages.

Il

Il ne nous eut pas plutôt entrevus, que, ramassant avec précipitation son arc & son carquois, il prit sa course pour fuir; mais, rendant la main à mon cheval, je l'eus bientôt rejoint. Aux signes peu équivoques de ses frayeurs & de son embarras, je jugeai que c'étoit un Boshisman: sa vie étoit entre mes mains; je pouvois user, dans ces déserts, de mon droit de souveraineté, & punir en lui, si j'eusse été cruel, tous les crimes de ses égaux, & le tort inexcusable d'appartenir à des brigands. Jusques-là je n'avois point particulièrement à me plaindre d'eux, & je comptois, au contraire, profiter de la rencontre, pour recevoir de nouveaux renseignemens: ce n'est pas ainsi qu'en eût agi un Colon. Il vit bien, à mon air, que mon intention n'étoit pas de lui faire aucun mal; après quelques questions relatives à la situation où nous nous trouvions respectivement, & auxquelles il ne répondoit qu'en tremblant, il se rassura, & prit confiance en moi. Je me plaignois de la disette de gibier dans les lieux que je venois de parcourir; il m'indiqua des cantons où je rencontrerois sûrement celui que je cherchois; j'ordonnai au Hottentot qui m'avoit rejoint, de lui faire présent d'une portion de son tabac; &, après lui avoir souhaité plus de modération & de probité, pour lui & ses compagnons, je tournai bride pour continuer ma chasse. J'avois fait à peine cinquante pas; mon Chasseur étoit resté quelques minutes de plus avec lui pour l'aider à allumer sa pipe, & pour achever sa conversation; je l'entends qui m'appelle à grands cris. Effrayé de ses accens, je retourne précipitamment sur lui;

j'accours, j'arrive; je le vois aux prises avec le traître Boſſiſman, qui, la main armée d'une flèche, faiſoit tous ſes efforts pour le bleſſer à la tête. Le viſage de mon pauvre Hottentot étoit déjà couvert de ſang; je ſaute de cheval, transporté de colère; &, me ſaiſiſſant de mon fuſil, d'un coup de croſſe dans la poitrine, j'étourdis & renverſe le traître. Mon Hottentot, dans l'excès de ſa rage, ramaſſe ſon arme, achève ſon terrible adverſaire, & l'écraſe à mes pieds. Effrayé de ſa bleſſure, il s'attendoit à périr par l'effet du poiſon; le coquin lui avoit décoché une flèche dans le moment où ils ſe quittoient; il avoit reçu la bleſſure préciſément au nez; elle me paroiſſoit plus dangereuſe, mais n'étoit heureuſement que ſuperficielle. Il n'avoit été atteint que du tranchant du fer, qui n'eſt jamais empoiſonné; je lavai moi-même ſa plaie avec de l'urine; je le conſolai, bien convaincu qu'il n'étoit pas mortellement bleſſé. Je portois toujours ſur moi un flacon d'alkali-volatil que m'avoit donné M. Percheron, Réſident de France, lors de mon départ du Cap. Pour chaſſer juſqu'aux apparences du venin, je déchirai des morceaux de ma chemiſe, dont je fis des compreſſes imbibées de cet alkali; mais, loin que ces précautions de ma craintive amitié ſerviſſent à raſſurer l'eſprit de ce malheureux, il s'obſtinoit à attribuer aux effets du poiſon les douleurs très-aiguës que lui cauſoit mon cauſtique. Pour moi, ce que j'admirois le plus, & que je regardois comme l'influence de mon heureuſe étoile, c'eſt qu'il n'eût pas été tué ſur la place; car, à coup ſûr, ſon aſſaſſin, armé du fuſil qu'il lui eût dérobé, n'au-

roit pas manqué de me joindre au plus prochain détour, & de me faire ſubir le même ſort. Je m'emparai de l'arc & du carquois du ſcélérat; &, laiſſant là ſon cadavre horriblement défiguré, je m'empreſſai de rejoindre mon Camp. Cette aventure y répandit l'allarme; mon Chaſſeur, perſuadé qu'il ne vivroit pas juſqu'au jour, acheva, par ſes triſtes plaintes, de jetter la conſternation parmi mes gens. C'eſt à tort que j'aurois eſſayé de les tranquilliſer; ils étoient tous preſque perſuadés que le malade ne paſſeroit pas la nuit: cependant elle s'écoula ſans criſes; &, lorſque les plus grandes douleurs ſe furent diſſipées, il ſentit, & commença de convenir qu'il en ſeroit quitte pour la peur. A leur réveil, tous ſes camarades, étonnés de le voir vivant, retrouvèrent auſſi la parole, & bavardèrent de mille façons différentes, comme il arrive toujours après le danger; ils jugeoient ſur-tout que la mort du coupable étoit ce qu'il y avoit de plus heureux pour nous dans cette aventure; car ſi cet homme nous eût échappé, & que, nous ſuivant à la piſte à travers les buiſſons & les chemins détournés, il eût découvert le lieu de notre retraite, il n'eût pas manqué d'en aller avertir les autres Boſſiſmans, qui, raſſemblés en grand nombre, fuſſent arrivés ſur nous, & nous euſſent impitoyablement maſſacrés. Les diverſes conjectures de mes Hottentots, & leurs diſcours à perte de vue, m'amuſoient beaucoup, & m'intéreſſoient en quelque ſorte; j'en concluois qu'ils pourroient, à la longue, ſe familiariſer avec le danger, & j'étois charmé qu'ils l'euſſent vu d'auſſi près; car je ne connoiſſois point d'obſtacle plus

redoutable à mes desseins que les terreurs de leurs imaginations.

Nous délogeâmes le jour suivant. Pendant la marche, je m'amusois, de côtés & d'autres, à tirer ; le temps étoit favorable. Je fis lever une Autruche femelle ; arrivé sur son nid, le plus considérable que j'eusse jamais vu, j'y trouvai trente-huit œufs en un tas, & treize distribués plus loin, chacun dans une petite cavité. Je ne pouvois concevoir qu'une seule femelle pût couver autant d'œufs ; ils me paroissoient d'ailleurs de grandeur inégale. Lorsque je les eus considérés de plus près, j'en trouvai neuf beaucoup plus petits que les autres ; cette particularité m'intéressoit vivement ; je fis arrêter & dételer à un quart de lieue du nid, & j'allai m'enfoncer dans un buisson d'où je l'avois à découvert & directement à portée de la balle ; je n'y fus pas long-temps sans voir arriver une femelle qui s'accroupit sur les œufs ; & , pendant le reste du jour que je passai dans ce buisson, trois autres se rendirent au même nid. Elles se relevoient l'une après l'autre ; une seule resta un quart d'heure à couver, tandis qu'une nouvelle venue s'y étoit mise à côté d'elle ; ce qui me fit penser que quelquefois, & peut-être dans les nuits fraîches ou pluvieuses, elles s'entendent pour couver à deux, & même davantage. Le soleil touchoit à son déclin ; un mâle arrive qui s'approche du nid, pour y prendre place ; car les mâles couvent aussi bien que les femelles. Je lui envoyai ma balle, qui l'étendit mort. Le bruit du coup fit lever celles-là, qui, dans leur effroi, cassèrent plusieurs œufs ; je m'approchai &

vis avec regret que les Autruchons alloient inceſſamment éclore, puiſqu'ils étoient couverts de tout leur duvet. Le mâle que je venois de tuer n'avoit pas une ſeule belle plume blanche; elles étoient déjà toutes dégarnies & toutes ſalies; je choiſis parmi les noires celles qui me parurent les plus entières, & je quittai la place; je détachai pluſieurs de mes Hottentots, pour aller chercher les treize œufs diſperſé ſur les côtés du nid, & je leur enjoignis de ne point toucher aux autres. J'étois curieux de ſavoir ſi les femelles feroient revenues pendant la nuit; je retournai au nid dès que le jour fut venu; mais je trouvai la place entièrement balayée, ſi ce n'eſt de quelques coquilles éparſes qui dénotoient aſſez que nous avions apprêté un bon repas à quelques Jakals ou même à des Hiennes.

Cette particularité touchant les mœurs de l'Autruche, dont la femelle ſe réunit avec pluſieurs autres pour l'incubation dans un même nid, eſt d'autant plus faite pour éveiller l'attention du Naturaliſte, que, n'étant point une règle générale, elle prouve que les circonſtances peuvent quelquefois déterminer les actions de ces animaux, & modifier leurs ſentimens; ce qui tendroit à rehauſſer leur inſtinct, en leur donnant une prévoyance plus réfléchie qu'on ne la leur accorde ordinairement. N'eſt-il pas probable que ces animaux s'aſſocient pour être plus en force, & défendre mieux leur progéniture. J'aurai occaſion de revenir là-deſſus, dans la deſcription que je donnerai de l'Autruche; j'oſe me flatter qu'on ne lira pas ſans intérêt des récits ſimples & véridiques, qui contiendront plutôt une pein-

ture des mœurs & des habitudes des animaux, que les détails fastidieux & trop souvent répétés des couleurs du nombre de plumes, des mesures, des dimensions exactes de toutes leurs parties : énumérations ridicules qui n'offrent pas plus de variété entre les espèces, qu'elles ne montrent de différences dans les caractères.

En revenant du nid au camp, mes chiens firent lever un Lièvre, & le lancèrent ; je le suivis au galop, & le vis disparoître dans les cavités d'un petit monticule qui se trouvoit sur sa route : je m'entêtai à sa recherche, & je parvins à deviner le lieu précis de sa retraite. Il étoit entré dans une de ces cavités par un trou que je bouchai ; on dérangea les pierres & les gravats qui formoient la petite élévation. Je ne peindrai point l'étonnement qui me saisit lorsque je reconnus que c'étoit un tombeau Hottentot ; j'y trouvai mon Lièvre blotti dans un squelette ; je le pris vivant, & l'emportai ; mais, dans un moment où mes chiens, occupés ailleurs, ne pouvoient m'appercevoir, par un mouvement de générosité, & comme si j'eusse dédaigné de donner la mort à ce foible animal autrement qu'avec l'arme usitée de la chasse, je lui rendis la liberté. Cette action fut interprêtée par mes gens d'une façon qui me fit encore plus d'honneur dans leur esprit ; je me gardai bien en conséquence de chercher à les détromper ; ils crurent avec la plus vive satisfaction que j'avois lâché mon Lièvre, non parce que je ne m'en souciois pas, mais parce qu'ils furent persuadés que l'asyle des morts m'avoit semblé trop respectable, & que c'étoit un hommage naturel que je

venois de rendre au tombeau d'un des leurs. Nous recouvrîmes le ſquelette des mêmes gravats que nous avions éparpillés, & reprîmes une autre route. Dans cet intervalle, d'autres chaſſeurs avoient tué de leur côté quatre Gnous, dont la ſalaiſon nous occupa trois jours entiers.

J'arrivai le 16 ſur une habitation occupée par deux frères Nègres & libres; l'un deſquels étoit marié à une jeune Mulâtre : je fus accueilli par ces aimables Naturels avec les tranſports de la joie; ils m'offrirent tout ce qu'ils poſſédoient..... Le dirai-je! mon cœur oppreſſé de mille ſentimens divers reçut froidement & leurs careſſes & leurs tendres ſollicitudes; je retrouvois preſque les manières & les uſages du monde; je rentrois dans la Société; je revoyois des champs, des meubles, des poſſeſſions, de l'ordre, des maîtres; en un mot, j'étois dans une habitation. Tant d'aiſance me devenoit à charge; un penchant involontaire m'arrachoit de ce domaine; j'en fis pluſieurs fois le tour, les yeux errans de côtés & d'autres, comme pour retrouver mon chemin perdu; j'accablois la maiſon de mes plaintes, & l'environnois, ſi je puis parler ainſi, de mes ſoupirs. Tout fuyoit, & les torrens, & les montagnes, & les forêts majeſtueuſes, & les chemins impraticables, & les Hordes de Sauvages, & leurs huttes charmantes, tout me fuyoit; tout me ſembloit regrettable, juſqu'aux bêtes féroces elles-mêmes, à qui je prêtois en ce moment des ſentimens d'habitude & de bienveillance pour moi. Je ne ſais ſi ces bizarreries ſont communes à d'autres hommes; mais plus j'y ſonge, plus je ſens qu'elles appartiennent à la Nature. Charme puiſſant de la Liberté,

force invincible qui ne périras qu'avec moi, tu transformois en plaisirs les plus cruelles fatigues; en amusemens, les plus grands dangers; en spectacles délicieux, les objets les plus noirs, & tu semois tous mes pas des fleurs du repos & de la félicité, en des temps & dans un âge où la destinée sembloit me contraindre de les chercher ailleurs!

Ce fut chez ces deux Nègres que je mangeai du pain pour la première fois depuis un an. J'en avois tout-à-fait perdu le goût; je n'avois compté m'arrêter ici qu'une journée tout au plus; j'y passai trois jours. Il nous restoit encore bien du pays à parcourir, quelques montagnes énormes à traverser, de grandes difficultés à vaincre dans ce désert du Camdebo, dont l'aspect vraiment imposant n'offre par-tout, au-lieu de la verdure & des jardins si naturels de Pampoën-Kraal, qu'une face tantôt grise, tantôt rougeâtre & jaune, des rochers, du sable, des cailloux. En me rapprochant des habitations, je courois moins de risque; en tenant à mes idées, je me promettois plus de jouissances. Ainsi donc, si j'en excepte les lieux où je venois de m'arrêter, je suivis mon plan avec autant de constance pour le retour que pour le départ; mais je profitai du hasard qui m'avoit fait tomber chez les deux frères, pour pourvoir à la subsistance de mon monde, & je pris mes précautions. Ils me firent une forte provision de biscuit; je reconnus ce service essentiel, en leur donnant pour échange, de la poudre, du plomb, & des pierres à fusil: tous objets précieux qui leur manquoient depuis long-temps, malgré le besoin indispensa-

ble qu'en a toujours une habitation, ſoit pour défendre ſes troupeaux, ſoit pour repouſſer les Boſſiſmans. Ils m'auroient tout accordé, à leur tour, en reconnoiſſance d'un auſſi grand bienfait.

Le 19, à quatre heures du ſoir, je repris ma route : le ſoleil le plus ardent nous dévora pendant deux jours; nous errâmes ſans trouver une goutte d'eau; on eut recours aux jarres que j'avois fait emplir chez les frères Nègres, & nous fûmes réduits à la ration, comme cela nous étoit plus d'une fois arrivé.

Le 21, après avoir traverſé le lit du Kriga qui étoit à ſec, & que nous avions déjà paſſé la veille, je rencontrai deux habitans du Camdebo qui revenoient du Cap, & faiſoient route pour leur demeure. Depuis plus d'un an je n'avois eu de nouvelles de cette ville & de mes connoiſſances : je fus enchanté d'apprendre qu'avec les ſecours de la France, le Cap avoit été ſauvé de toute invaſion de la part des Anglois, & que la Colonie étoit demeurée ſous la domination Hollandoiſe. Le plaiſir de cette nouvelle fut bientôt effacé par celle de l'indiſpoſition de mon bienfaicteur, que les voyageurs m'atteſtèrent avoir laiſſé dans un état critique, & même fixé, lors de leur départ, aux bains chauds : dernière reſſource des malades en Afrique. Ce rapport acheva de répandre l'amertume & le dégoût ſur le reſte de mon voyage.

J'allois hâter ma marche, j'aurois voulu voler pour rejoindre un ami qui m'étoit cher à tant de titres; mais la crainte de le trouver languiſſant, empoiſonnoit le plaiſir que je me faiſois de le revoir. Ces deux Colons me pré-

vinrent que j'allois infiniment fouffrir en route par la féchereffe & le manque d'eau; qu'attendu la grande quantité de beftiaux que je traînois à ma fuite, je n'avois de reffources à efpérer que dans les orages qui pourroient furvenir; que les Boffifmans d'ailleurs infeftoient le pays; qu'ils leurs avoient enlevés à eux-mêmes trente-deux bœufs, & maffacré leurs gardiens au paffage de la rivière noire : cette dernière nouvelle ne m'empêcha pas de continuer ma route. Depuis l'exemple de févérité que j'avois été forcé de donner, mes gens ne bronchoient plus, & je crois qu'ils auroient été capables d'affronter, avec moi, tous les bandits du Camdebo. Je ne voulois pas cependant m'expofer témérairement; il n'étoit guères poffible de penfer à marcher de nuit : c'étoit m'ôter tous mes avantages. La plus grande partie de mes bœufs étoient hors de fervice par la maladie du fabot, de façon que, ne pouvant relayer les mieux portans, je les faifois partir avant nous, avec une forte garde, afin que nous ne fuffions point retardés dans la marche.

Arrivé de la forte au *Kriga-Fontyn* (Fontaine du Kriga), nos bœufs y eurent à-peu-près autant d'eau qu'il leur en falloit; mais elle étoit fi faumache, que les Hottentots qui en burent gagnèrent des coliques & des diarrhées violentes. Comme je fondois le terrein, & examinois fi cette eau ne pouvoit pas nous caufer de plus grands maux encore, je fus extrêmement furpris de voir Keès, qui fe trouvoit toujours le premier par-tout, retirer de la vafe un crabe d'environ trois à quatre pouces de diamètre. Il y avoit effectivement de quoi

s'étonner ; car cette fontaine étoit en plein rocher, ſans écoulement apparent. Mon ſinge me parut manger ſon crabe avec tant de plaiſir, que j'en fis prendre une trentaine que je trouvai fort bons après les avoir fait cuire. Quatre ou cinq coups de fuſil me procurèrent plus de quarante Gelinottes d'une très-belle eſpèce, habituées à venir s'abattre par milliers ſur les bords de cette fontaine. Les Hottentots des Colonies les nomment *Perdrix Namaquoiſes*, parce que, dans la ſaiſon des pluies, toutes partent pour ſe rendre vers le Tropique. A dater du moment où nous décampâmes de cette fontaine, nous ne trouvâmes plus que des plantes graſſes & des Sauterelles : nous étions dans un lieu de déſolation. Quatre de mes boeufs n'ayant plus la force de ſuivre, reſtèrent ſur la place ; j'eus le déſagrément de voir que tous mes chiens boîtoient, & ſe traînoient avec effort, la plante de leurs pieds étant uſée & déchirée juſqu'au vif. Je les fis graiſſer, afin qu'ils les léchaſſent : on les plaça tous ſur les voitures ; mes chevaux avoient gagné la même maladie que mes bœufs. Je fis faire, avec des peaux, des eſpèces de petits ſacs ou bottines, & après avoir bien graiſſé les pieds de ces chevaux, je les leur attachai au-deſſus du tarſe. J'aurois bien voulu faire à mes Bœufs la même opération ; mais ces animaux indociles ne s'y feroient pas prêtés tranquillement ; d'ailleurs, les peaux & la graiſſe n'auroient pu ſuffire ; les roues de mes chariots, que je n'avois point baignées depuis long-temps, jouoient en marchant comme autant de creſſelles.

Différentes fontaines & pluſieurs lits de tor-

rent ou de rivière que nous avions traversés, & sur lesquels nous comptions encore, nous avoient tous trompés; nos animaux étoient réduits à appuyer le nez contre terre, & à lécher les endroits qui leur sembloient encore humides. Privés d'ailleurs de toute herbe succulente, il ne leur restoit d'autre ressource que de se rabattre sur quelques plantes grasses qui leur donnoient des tranchées affreuses : ils battoient des flancs, & n'étoient plus que des squélettes.

Cette situation désespérante dura jusqu'au soir du 24. Nous venions de traverser le *Swart-Rivier* (la rivière noire), qui n'avoit pas plus d'eau que les autres; nous allions dételer, lorsque j'apperçus un troupeau de Moutons. Je courus vers le gardien, qui m'apprit qu'il appartenoit à un Colon, dont l'habitation n'étoit qu'à une petite lieue de là. Nous en prîmes aussi-tôt la route, & nous allâmes camper près d'un très-grand marais, où nous eûmes enfin la satisfaction de trouver de l'eau en abondance. L'habitation appartenoit à *Adam Robenhymer*, & se nommoit *Kweec Valey*. Je reçus mille politesses de la part du maître de la maison & de toute sa famille : elle n'étoit pas considérable, & se réduisoit à deux filles. L'une, Dina-Sagrias-de-Beer, d'un premier lit du côté de la mère, étoit une des plus belles Africaines que j'eusse encore vues. Ces hôtes charmans me pressèrent de passer quelques jours avec eux. La séduisante Dina mit des graces si naïves & si douces dans son invitation particulière, que je me laissai facilement aller à ses instances réitérées, & consentis à passer trois jours entiers chez elle. Cependant, le soir, je

ne manquai pas de me retirer dans mon camp, comme je l'avois toujours fait; les lieux où je me trouvois, & le besoin d'y maintenir l'ordre me faisant plus que jamais une loi sévère de ne point découcher. J'étois d'ailleurs tellement habitué à mon dur matelas, qu'un lit moëlleux & plus commode m'eût réellement empêché de reposer. Cette halte agréable étoit sur-tout utile à mes pauvres bestiaux, vieillis de misère & de fatigue. Je craignois à tout moment d'être obligé d'abandonner mes effets & mes chariots. Ce dernier séjour servit pourtant à les ranimer un peu. Le site étoit à mille égards charmant & varié: le voisinage de l'habitation offroit à mes Bœufs, aussi bien qu'à mes gens, d'abondans secours bien propres à rétablir leurs forces, pour peu que j'eusse voulu rester plus long-temps dans cet asyle; mais je sentois de plus en plus le besoin de me rapprocher du Cap, & mon imagination épuisée me rendoit à chaque instant mon retour plus indispensable. Il fallut donc encore une fois m'arracher à tant de séductions, & partir. La belle Dina, ayant appris de mes gens (car elle s'informoit de tout) que les biscuits que j'avois fait faire chez les Nègres, touchoient à leur fin, me pria d'en accepter une petite provision qu'elle m'avoit fait elle-même. Le premier Mars, après avoir fait mes remercîmens à tous mes aimables hôtes, je les quittai. Il étoit cinq heures du soir; nous faisions route vers le *Gamka*, ou *Leuw-Rivier* (Rivière des Lions): nous y arrivâmes à neuf heures du soir, & l'on y campa. Les Lions autrefois étoient très-communs sur cette rivière, parce que les Gazelles y étoient

auſſi très-abondantes ; mais depuis que les habitans s'en ſont rapprochés, les Gazelles ont pris la fuite, & les Lions, par conſéquent, ſont devenus beaucoup plus rares. J'avois ouï dire à Kweec Valey, qu'il rôdoit dans les environs du lieu où je me trouvois, trois troupes formidables de *Boſſiſmans*. La prudence m'empêcha de pénétrer plus avant dans cette première nuit. On m'avoit informé, de plus, que, paſſé le *Gamka* juſqu'à la rivière des Buffles, je ne verrois pas une goutte d'eau : il y avoit vingt-cinq grandes lieues d'une rivière à l'autre. Pour ne pas périr de ſoif, il falloit faire ce trajet en deux jours. Il n'étoit pas queſtion de marcher par la chaleur ; tout auroit été perdu. Je réſolus donc de reſter deux jours pleins ſur la rivière des Lions, pour repoſer, & fortifier d'autant mes attelages; &, ſur le ſoir du ſecond jour, m'affranchiſſant de toute eſpèce de crainte, & ne tenant nul compte à mes gens de leurs terreurs paniques, je continuai ma route. J'avois eu la précaution de placer toute ma caravane entre deux chariots qui ſervoient d'avant & d'arrière-garde. Deux jours ou plutôt deux nuits de marche forcée, mais dans le meilleur ordre, nous conduiſirent au bord de la rivière, après laquelle nous ſoupirions depuis ſi long-temps. Nous n'avions pas négligé pendant les nuits, de tirer de côté & d'autre des coups de fuſil, de ſix minutes en ſix minutes. J'avois donné de temps en temps de l'eau de mes jarres à mes Chevaux, qui ſuccomboient à la chaleur & à la fatigue ; mes beſtiaux n'avoient ni bu ni mangé, ils étoient tous haletans, & ſembloient devoir à tout moment reſter ſur la place : ce-

pendant, quoiqu'il fît nuit plus d'une demi-heure avant d'arriver au *Buffle-Rivier*, les relais & tous les beſtiaux qui marchoient en liberté, ayant éventé la rivière, ſe mirent tous à courir en déſordre & à travers champs pour s'y déſaltérer. Ceux qui traînoient les voitures, reprirent courage, & firent le trajet en moins d'un quart-d'heure. Sans l'attention de mes gens qui coupèrent à propos les traits des plus mutins, mes trois voitures auroient été culbutées dans la rivière; nous ſuivîmes tous l'exemple de nos animaux, & le bain me fit oublier mes fatigues.

Lorſque les feux furent allumés, une partie des animaux nous rejoignit; j'avois de l'inquiétude pour les autres: cependant nous les entendions s'agiter & marcher dans les brouſſailles qui nous entouroient; ſans doute qu'ils y cherchoient de quoi manger. Ils arrivèrent tous à la pointe du jour, excepté une paire de Bœufs que nous n'avons jamais revus; notre Bouc s'étoit également égaré, & ne revint que dans le courant de la journée.

J'avois été extrêmement ſurpris à mon réveil de me trouver dans un Pays charmant que l'obſcurité m'avoit empêché d'appercevoir: la rivière n'étoit pas large; mais l'abondance & la profondeur de ſes eaux répandoient dans ces lieux une fraîcheur d'autant plus délicieuſe, que la chaleur étoit exceſſive; cette rivière couloit ſur un lit de gazon coupé par cent tours & détours; il y avoit long-temps que je n'avois rencontré un auſſi agréable bocage. Une infinité de Perdrix & de Gelinottes formoient, par leur cri, un contraſte piquant avec des eſpèces de Canards,

des Hérons, des Cigognes brunes, & des Flamans, dont la rivière étoit couverte. Il n'y eut qu'une voix pour me ſupplier de m'arrêter quelques jours; j'y conſentis ſans peine, & je fus enchanté qu'on m'eût prévenu. C'étoit encore un de ces ſites agréables qui prouve que l'imagination des Poëtes n'eſt pas toujours au-deſſus de la Nature & de la vérité dans leurs deſcriptions. L'emplacement où nous venions de paſſer la nuit n'étoit cependant pas le plus favorable: quelques groſſes roches dont nous étions voiſins le couvroient trop, ainſi que nous, & pouvoient faciliter à l'ennemi les moyens de nous ſurprendre; en conſéquence, nous conduiſîmes nos chariots & nos bagages dans le milieu d'une petite prairie, à laquelle le cours ſineux de la rivière donnoit la forme d'une preſqu'iſle, & c'eſt là qu'on fixa les tentes.

Nous venions de faire une marche de quatre-vingts lieues, depuis l'habitation des deux frères Nègres dont j'ai parlé. On peut difficilement ſe faire une idée de ce que nous avions eu à ſouffrir dans cette traverſée. De quels ſecours ne nous avoient pas été les Moutons que j'avois échangés avec les Hottentots de Sneuwberg? Depuis ce moment, nous n'avions pas rencontré une ſeule pièce de gibier, pas une lagune d'eau aſſez pure pour en faire uſage ſans précaution: tout ce que nous en avions trouvé n'étoit potable qu'après qu'on l'avoit fait bouillir, ſoit avec du thé, ſoit avec du café, pour en détruire ou déguiſer au moins les qualités malfaiſantes & nauſabondes.

L'agrément du lieu & l'abondance de toutes

choſes,

chofes, que nous procuroit le Buffle-Rivier, n'étoient pas les feuls motifs qui m'arrêtoient fur fes bords : j'y demeurai jufqu'au 14 du mois ; tout ce temps fut employé à la réparation de mes équipages, dont le délabrement m'inquiétoit depuis long-temps ; les chariots avoient été tellement fecoués, le foleil les avoit tellement defféchés, qu'ils ne tenoient prefque plus à rien ; les roues fur-tout avoient befoin de reftauration ; tous les rayons quittoient leurs moyeux. Pour donner plus de reffort au bois, je les fis mettre à l'eau ; elle y reftèrent long-temps avant que la hache y touchât. De mon côté, je fis la revue de ma collection, qui n'étoit pas non plus fans défordre : ce n'étoit pas un petit ouvrage ; j'avois des oifeaux par-tout ; mes boîtes à thé, à fucre, à café, tout en étoit rempli. Nous allions bientôt arriver dans le gros de la Colonie ; réfolu de ne m'y point arrêter un feul moment, j'aurois regardé comme un grand malheur le moindre accident qui fût venu retarder ma marche. Perfuadé que nous n'avions plus rien à craindre des vagabonds, & voyant tous mes gens affez tranquilles & débarraffés de leur frayeur, je me propofai de marcher, tant de jour que de nuit : ce que j'exécutai le 14, à cinq heures du foir, dans le même ordre que par le paffé. Nous fîmes halte à minuit, près de Matjes-Fontein : le temps fe couvrit, & nous menaçoit d'un orage ; mais il s'éloigna de nous. Le lendemain, je paffai le Wet-Waater, pour dételer à *Conftapel* : c'eft une habitation affez agréable, mais que la difette d'eau a contraint les Colons d'abandonner. Quoique la faifon fût

avancée, les chaleurs n'avoient pas diminué. Forcés de rester inactifs pendant les plus grandes ardeurs du soleil, il nous brûloit d'autant mieux, que nous étions entièrement privés d'ombrage & de tout abri pour nous en garantir. L'accablement où nous étions plongés ne nous permettoit pas même les distractions de la chasse ; on sait trop que les chaleurs étouffantes ne servent pas à provoquer l'appétit ; qu'alors les viandes ou fraîches ou salées, ne font que rebuter, & qu'elles augmentent le dégoût. Ainsi nous ne faisions plus de cuisine ; mes Hottentots dormoient durant la journée ; moi, je ne vivois que des biscuits de Mademoiselle Dina, & toute la recherche de ma sensualité consistoit à les tremper dans du lait de chèvre, que je prenois toujours avec plaisir. Je ne puis trop recommander aux Voyageurs qui entreprendroient des courses pareilles aux miennes, de se procurer un grand nombre de ces animaux si utiles & si doux ; ils recherchent l'homme, s'attachent à lui, le suivent par-tout, ne lui causent aucun embarras, & n'exigent aucun soin. Ils lui fournissent tous les jours de quoi se nourrir à la fois & se désaltérer ; tout en se jouant, ces pauvres bêtes, qui ne sont point difficiles comme les autres animaux, s'accommodent de tout, peuvent supporter la soif pendant très-longtemps, sans que leurs sources tarissent.

Les 16 & 17, après avoir traversé Touws-Rivier, je gagnai, six lieues plus loin, près Verkeerde-Valey, un très-grand lac, près duquel étoit une petite habitation que le maître absent avoit confiée à la garde de quelques Hottentots. Je vis un Colon, parti nouvellement du Cap pour

regagner le Camdebo. Cet homme débarrassa mon cœur d'un poids qui l'oppressoit depuis long-temps : il m'apprit le rétablissement de la santé de M. Boers, & son retour au Cap. J'eus occasion de rencontrer différentes espèces d'oiseaux, entr'autres des Foulques pareilles à celles d'Europe ; mais les marais du lac me fournirent une telle quantité de Bécassines, que nous en fîmes notre nourriture ordinaire.

Il y avoit beaucoup de Cochons sur cette habitation ; j'en achetai un, & je fus obligé de l'aller choisir, & de le tirer parmi les roseaux, parce que, comme je l'ai observé plus haut en parlant de la manière dont on les élève, ceux-ci étoient devenus sauvages. J'achetai encore de la farine pour régaler ma troupe du premier pain qu'elle eût mangé depuis mon départ. Ce fut la femme de Klaas qui l'apprêta, & elle y réussit fort adroitement. Je quittai Werkeerde Valey ; le 21, nous allions dans un autre pays, le Boke-Veld, plaine des Gazelles (Spring-Bock) qui s'y trouvoient sans doute autrefois, mais qui présentement ne s'y montrent nulle part. Nous appercevions, de côtés & d'autres, sur les collines, plusieurs habitations ; nous nous efforcions vainement de nous en éloigner. Plus nous allions, plus elles commençoient à devenir fréquentes ; je fus contraint de longer celle de Jan-Pinar. Je résistai aux instances qu'il me fit de me rafraîchir chez lui, & passai outre ; mais tout ce qu'il y avoit d'habitans, soit Blancs, soit Hottentots ou Nègres, accoururent pour voir défiler ma caravane, à-peu-près comme on vole dans nos Villes, pour jouir d'un de ces spectacles au-

quel des fêtes rares ou des événemens imprévus ont tout-à-coup donné naiſſance. Ma barbe, ſurtout pour le Pays qui ne poſſède ni Capucin ni Juif, parut un phénomène extraordinaire, admirable, quoiqu'elle mît en fuite les enfans, & qu'elle fît peur aux femmes. J'eus beaucoup de peine à me débarraſſer des queſtions & des queſtionneurs, pour aller m'iſoler à onze heures & demie du ſoir, à trois lieues plus loin, dans une retraite inhabitée & paiſible ; mais le bruit de mon retour s'étoit répandu ; &, le lendemain, il faiſoit jour à peine, que plus de vingt habitans des divers environs raſſemblés par la curioſité, avoient pris place autour de mon camp, afin que, quelque route que je priſſe, il me fût impoſſible de me ſouſtraire à leurs regards. On avoit pris plaiſir à débiter ſur mon compte cent abſurdités différentes ; on me faiſoit cent queſtions plus ridicules les unes que les autres ; on publioit, par exemple, que j'amenois des voitures chargées de poudres d'or & de pierreries trouvées dans des rivières ou ſur des rochers inconnus. Un de ces crédules Payſans me conjuroit de lui faire voir cette magnifique pierre précieuſe, ſupérieure au diamant, groſſe comme un œuf, que j'avois trouvée ſur la tête d'un énorme ſerpent, auquel j'avois livré le plus ſanglant combat. Je ne rapporte ces inepties que pour juſtifier ce que j'ai dit ailleurs de ce ſtupide amour du merveilleux, dont les Colons nourriſſent le déſœuvrement & les longs ennuis qui les tuent.

J'avois eu l'intention de reſter tranquille dans l'endroit où je me trouvois, juſques vers le ſoir ; mais la troupe curieuſe groſſit tant de minute

en minute, que j'en pris de l'impatience, & partis brufquement. J'eus beau me dérober à trois ou quatre habitations fur le territoire defquelles il me fallut paffer; l'importunité me fuivit partout, & je n'eus d'autre reffource que de profiter de l'obfcurité de la nuit pour aller, prefque comme un profcrit, me cacher au pied d'une énorme chaîne de montagnes, nommée *Cloof*, qui fait la limite d'un autre Pays, le *Rooye-Sand.*

Cette montagne, comme un immenfe rideau que le malheur eut élevé devant moi, fembloit appuyée là pour me contrarier davantage, & redoubler mes chagrins : il falloit cependant ou franchir l'obftacle, ou faire un très-long circuit, dont je ne connoiffois ni la durée ni le terme. Ce n'étoit plus cette ardeur bouillante que j'avois montrée en partant, cette force, ce courage infatigable, que fomentoient dans mon ame l'amour des chofes nouvelles, & l'impatient defir de prendre le premier poffeffion d'un Pays fi rare & fi curieux. Je me voyois arrêté, tour-à-tour, par le découragement, & entraîné par la reconnoiffante amitié : je pris donc mon parti, & me décidai à gagner, comme je pourrois, le fommet de la montagne; l'efcarpement & les fondrières de cette traverfée me parurent effroyables; c'eft pourtant le chemin ordinaire des Colons de ces quartiers-là, qui préfèrent de rifquer de s'y perdre & d'y culbuter, plutôt que de s'unir pour y faire une route, ou du moins quelques réparations : preuve infigne de leur pareffe & de leur indolence!

J'ofai me charger de ce foin pour moi-même; j'employai la journée du 24 à faire couper des

branches pour combler les endroits les plus enfoncés, & les recouvrir avec des terres, des pierres & du ſable. Je réuſſis dans mon opération; &, le 25, en quatre heures de temps, graces aux précautions que nous prîmes, & toutes les peines que ſe donna de bien bon gré tout mon monde; à quelques avaries près, nous eûmes l'inexprimable bonheur de ſauter l'affreux précipice, le dernier qui dût nous faire trembler. Les Colons nomment cet horrible chemin, *Moſter-Hoek*, le Coin de Moſter.

Nous campâmes au pied de ſon revers; le jour ſuivant, nous arrêtâmes, dans la matinée, à l'entrée du *Roye-Sand*, près des ruines d'une habitation qui paroiſſoit depuis long-temps abandonnée.

Ce canton, ſuivant moi, eſt improprement nommé *Roye-Sand* (Sable rouge); je n'y en ai point vu de cette couleur; j'ai remarqué qu'au contraire il étoit décidément jaune.

Ce Pays eſt riche en bled; les moiſſons y ſont ſuperbes, & s'y montrent par-tout en abondance; des ſites heureux nous offroient, de temps en temps, des habitations plus riantes les unes que les autres, & la variété des conſtructions répandoit ſur toutes ces campagnes un intérêt dont l'œil étoit agréablement frappé. Il eſt poſſible qu'accoutumé, depuis 16 mois, à des ſpectacles d'une nature plus forte & mieux prononcée, le contraſte des Pays ſauvages & de leurs demeures, auſſi triſtes que rares, avec le nouvel ordre de choſes qui ſe préſentoient à mes regards, fit ſur mon imagination une impreſſion plus vive: quoi qu'il en ſoit, je ne me laſſois point d'admirer ces beaux lieux.

Toutes les idées chimériques & romanesques qui m'avoient bercé, tous ces déplaisirs dont je nourrissois mon cœur en quittant les Sauvages, commençoient enfin à se rallentir; & la raison reprenant le dessus, me faisoit assez connoître que, n'étant point né pour cette vie errante & précaire, j'avois d'autres obligations à remplir, d'autres humains à chérir. Déjà je souriois aux divers objets dont l'image me retraçoit mes anciens plaisirs & mes habitudes; l'amitié sur-tout, revêtue de toutes ses graces, & telle qu'elle doit plaire aux ames délicates & sensibles, sembloit m'appeller de loin, & me tendre les bras. D'autres sentimens, peut-être, venoient à son appui pour dérider mon front, & presser de plus en plus ma marche. Certain, comme je l'avois appris, que je trouverois M. Boers bien portant au Cap, chaque pas que je faisois vers la Ville me donnoit des élans d'impatience que mes Compagnons partageoient bien sincèrement avec moi. Je ne pouvois me savoir si près sans désirer de voir disparoître derrière moi le chemin qui devoit m'y conduire : je n'étois plus occupé que du plaisir de retrouver des amis; mais sur-tout d'embrasser celui que mon cœur distinguoit à tant de titres.

Le 26, après avoir échappé, si je puis m'exprimer ainsi, à dix habitations qui se trouvoient sur ma route, je traversai la *Breede-Rivier* (Rivière large); une lieue plus loin, le Waater-Val (chûte d'eau); ensuite quelques habitations qui, sans doute, m'attendoient au passage depuis long-temps. Car les habitans, voyant que je n'arrêtois point, prirent le parti de me suivre

comme une bête curieuſe, & ne me quittèrent que lorſqu'ils m'eurent conſidéré à leur aiſe. Je paſſai le Roye-Sand-Kloof (la Vallée du ſable rouge), le Klein-Berg-Rivier (la petite rivière des montagnes). Le lendemain 27, arrivé au Swart-Land, je fis ſeller mes chevaux, qui depuis long-temps ne me ſervoient point, &, ſuivi de mon fidèle Klaas, laiſſant les curieux autour de mes chariots & de mes équipages, je pris les devants, & me fis un plaiſir d'arriver le ſoir même chez mon ancien hôte, le bon Slaber, qui m'avoit ſi noblement accueilli deux ans auparavant, lors de mon affreux déſaſtre à la baie Saldana.

Je ne puis exprimer toute la joie, mais ſur-tout l'étonnement que cauſa mon arrivée à toute cette brave famille; elle s'y attendoit ſi peu, ma barbe me rendoit ſi méconnoiſſable, les relations qu'on avoit faites, au Cap & dans les environs, de mes courſes lointaines & des dangers auxquels je m'étois livré, rendoient ma mort ſi probable, qu'ils furent tous effrayés de mon approche: les femmes ſur-tout me firent une guerre cruelle de cette garniture épaiſſe & noire qui couvroit ma figure. Il y avoit déjà quelque temps qu'elle m'étoit devenue inutile, & par conſéquent à charge. Mitje-Slaber, la plus jeune des filles, s'offrit obligeamment de m'en débarraſſer; je me mis à ſes genoux, & j'offris ma tête en ſacrifice. J'étois à peine arrivé dans cette demeure fortunée, que je dépêchai Klaas vers M. Boers, pour lui donner la nouvelle de mon retour. Je lui adreſſois, en même-temps, deux petites Gazelles Steen-Bock, & quelques Perdrix que j'avois tuées en route. Dès le lendemain,

je reçus les félicitations de mon ami, qui m'envoyoit deux de ses meilleurs chevaux, & me conjuroit vivement de me rendre aussi-tôt chez lui.

Ce jour même, mes gens que j'avois laissés en-arrière, arrivèrent tous avec mes chariots. Le moment de la séparation approchoit; nous avions, de part & d'autre, oublié nos torts: les uns laissoient échapper des soupirs; d'autres versoient des larmes; je ne pus retenir les miennes; nous nous consolions par l'espoir d'un second Voyage, si les circonstances me devenoient favorables. Je distribuai à ces fidèles compagnons de mes fatigues & de mes aventures, tout ce qui me restoit, & qui ne m'étoit plus d'aucune utilité à la ville. J'y joignis même mon linge & encore toutes mes hardes, ne conservant absolument que ce que j'avois sur le corps. Je priai deux de ces Hottentots de rester quelques jours de plus chez Slaber, pour prendre soin de mes chevaux, de mes chèvres, & de ceux de mes bœufs, malades ou inutiles, que je laissois sur l'habitation jusqu'à nouvel ordre. Je donnai rendez-vous chez M. Boers au reste de ma caravane. Klaas & moi nous montâmes à cheval; &, le soir même, j'eus le bonheur de serrer dans mes bras un bienfaicteur, un ami, que j'avois craint de ne plus revoir.

Mes équipages arrivèrent le 2 Avril: ce fut alors que je remerciai tout-à-fait mes fidèles serviteurs, & que je leur payai leurs gages. Ils brûloient tous d'impatience de rejoindre leurs familles. J'offris la main à Klaas; il ne pouvoit se détacher de son maître. Comme sa horde étoit moins éloignée de la ville que celle des autres

Hottentots que je venois d'affranchir, je l'engageai à me venir visiter souvent, & lui promis toujours le même appui, la même confiance & la même amitié. Je l'assurai particulièrement que je ne languirois pas long-temps au Cap, & que je comptois sur lui pour de nouvelles entreprises : c'étoit l'objet de tous ses désirs, & l'unique contrepoids de sa douleur. J'avoue que je ne pus le voir partir sans être moi-même étrangement ému, malgré les distractions que me donnoient la foule des arrivans qui se pressoient dans la maison de mon ami, les uns attirés par l'intérêt généreux que leur inspiroit ma personne, un plus grand nombre par le besoin de satisfaire leur avide curiosité.

Fin du second Volume.

Pl. VIII.



GIRAFE, MÂLE.

Je place, à la ſuite de ce Volume, les Figures des Girafes mâle & femelle : je n'ai cependant rencontré ces animaux qu'à mon ſecond Voyage ; c'eſt donc une anticipation qui peut paroître irrégulière, mais à laquelle je ſuis en quelque façon contraint par des ſollicitations & des inſtances que je dois regarder comme des ordres.

J'ajoute, par ſupplément & pour l'explication de ces deux Planches, un apperçu rapide ſur les animaux qu'elles repréſentent ; réſervant des détails plus eſſentiels & plus ſuivis pour l'endroit où naturellement ils doivent trouver leurs places.

On a tant & ſi diverſement parlé de la Girafe, que, malgré les diſſertations élégantes & ſcientifiques ſur ce ſujet, on n'a pas, juſqu'à préſent, une idée nette & préciſe de ſa configuration, moins encore de ſes mœurs, de ſes goûts, de ſon caractère & de ſon organiſation.

Si, parmi les Quadrupèdes connus, la préſéance devoit s'accorder à la hauteur, ſans difficulté la Girafe ſe verroit au premier rang. Le mâle, que je conſerve dans mon cabinet & dont on voit la figure *planche VIII*, avoit, lorſque je le meſurai après l'avoir abattu, ſeize pieds quatre pouces, depuis le ſabot juſqu'à l'extrêmité de ſes cornes ou de ſon bois. Je me ſers de ces deux expreſſions uniquement pour me faire entendre ; car toutes deux ſont également impropres. La Girafe n'a ni bois ni cornes ; mais, entre ſes deux oreilles, à l'extrêmité ſupérieure de la tête, s'élèvent perpendiculairement & parallèlement deux parties du crâne, qui, ſans aucune

folution de continuité, s'allongent de huit à neuf pouces, fe terminent par un arrondiffement convexe, & bordé d'un rang de poils droits & fermes qui le dépaffent de plufieurs lignes.

La femelle eft généralement plus baffe que le mâle : celle repréfentée dans la planche fuivante, n'avoit que treize pieds dix pouces; fes dents incifives, prefque toutes ufées, prouvoient inconteftablement qu'elle avoit acquis fa plus grande hauteur.

En conféquence du nombre de ces animaux que j'ai eu l'occafion de voir & de ceux que j'ai tués, je puis établir, comme une règle certaine, que les mâles ont ordinairement quinze à feize pieds de hauteur, & les femelles treize à quatorze.

Quiconque jugeroit de la force & de la groffeur de cet animal, d'après ces dimenfions données, fe tromperoit étrangement. On peut prefque dire qu'il n'a qu'un cou & des jambes. Effectivement l'œil habitué aux formes replètes & allongées des Quadrupèdes de l'Europe, ne voit point de proportion entre une hauteur de feize pieds & une longueur de fept, prife depuis la queue jufqu'à la poitrine. Une autre difformité, fi cependant c'en eft une, fait contrafter entr'elles la partie antérieure & la poftérieure. La première eft d'une épaiffeur confidérable vers les épaules; mais l'arrière-train eft fi grêle, fi peu fourni, que l'un & l'autre ne paroiffent point faits pour aller enfemble.

Les Naturaliftes & les Voyageurs, en parlant de la Girafe, s'accordent tous pour ne donner, aux jambes de derrière, que moitié de la lon-

Pl. IX.



GIRAFE, FEMELLE.

gueur de celles de devant; mais, de bonne foi, ont-ils vu l'animal? ou, s'ils l'ont vu, l'ont-ils attentivement considéré?

Un Auteur Italien, qui certes ne l'avoit jamais vu, l'a fait graver, à Venise, dans un Ouvrage intitulé *Descrizioni degli Animali*, 1771. Cette figure est exactement calquée sur tout ce qui en a été publié; mais cette exactitude même la rend si ridicule, qu'il faut la regarder, de la part de l'Auteur Italien, comme une critique mordante de toutes les descriptions qui ont paru & se sont répétées jusqu'aujourd'hui.

Parmi les anciennes (*), la plus exacte que je connoisse, est celle de Gilius. Il dit positivement que la *Girafe a les quatre jambes de la même longueur*; mais que *les cuisses de devant sont si longues en comparaison de celles de derrière*, *que le dos de l'animal paroît être incliné comme un toît.* Si, par les *cuisses de devant*, Gilius entend l'omoplate, son assertion est juste, & je suis d'accord avec lui.

Il n'en est pas de même sur ce que nous lisons dans *Héliodore.* Si nous voulons bien croire que ce soit de la Girafe qu'il a parlé, lorsqu'il ne donne à la tête de cet animal que le double de la grosseur de celle de l'Autruche, il faudra conclure que les choses ont bien changé depuis, & que, dans ce laps de temps, la Nature a fait souffrir de grandes variations à l'une ou l'autre de ces deux espèces.

(*) Parmi les modernes, la gravure la plus fidèle est, sans contredit, celle qu'en a fait faire le Docteur Allaman, d'après les dessins que lui a fournis le Colonel Gordon.

Les cornes étant adhérentes, & faisant partie du crâne, comme je l'ai dit, ne peuvent jamais tomber ; elles ne sont point solides comme le bois du Cerf, ni d'une matière analogue à la corne du Bœuf : moins encore sont-elles composées de poils réunis, comme le suppose Buffon : c'est simplement une substance osseuse, calcaire, & divisée par une infinité de pores, comme le sont tous les os. Elles sont recouvertes, dans toute leur longueur, d'un poil court & rude, qui ne ressemble en rien au duvet velouté du refait des Chevreuils ou des Cerfs.

Les dessins de cet animal placés dans les Ouvrages de MM. de Buffon & Vosmar, sont généralement défectueux. On a fait aboutir les cornes en pointe ; ce qui est contraire à la vérité. Au-lieu de n'amener la crinière que jusques sur les épaules, on l'a prolongée jusqu'à la naissance de la queue : infidélité qui, jointe à nombre d'autres, dégrade & rend nulles pour la science ces représentations trompeuses, & mal-à-propos consacrées par la réputation des Auteurs qui les avouent.

Les Girafes mâle & femelle sont tachetées également : cependant, abstraction faite de l'inégalité de leurs tailles, on les distingue très-bien & de fort loin l'un de l'autre. Le mâle, sur un fond gris blanc, a de grandes taches d'un brun obscur presque noir, & sur un fond semblable, les taches de la femelle sont d'une couleur fauve ; ce qui les rend moins tranchantes. Les jeunes mâles ont d'abord la couleur de leurs mères ; mais leurs taches se rembrunissent à mesure qu'ils avancent en âge, & qu'ils prennent de l'accroissement.

Ces Quadrupèdes se nourrissent de feuilles d'arbres, & par préférence de celle d'un Mimosa particulier au canton qu'ils habitent. Les herbages des prairies font aussi partie de leurs alimens, sans qu'il leur soit nécessaire de s'agenouiller pour brouter ou pour boire, comme on l'a cru mal-à-propos. Ils se couchent souvent, soit pour ruminer, soit pour dormir : ce qui leur occasionne une callosité considérable au sternum, & fait que leurs genoux sont toujours couronnés.

Si la Nature avoit doué la Girafe d'un caractère irascible, celle-ci auroit certainement à s'en plaindre; car ses moyens, pour l'attaque ou pour la défense, se réduisent à peu de chose; mais elle est d'un caractère paisible & craintif; elle fuit le danger, & s'éloigne fort vîte en trottant. Un bon cheval la joint difficilement à la course.

On a dit qu'elle n'avoit pas la force de se défendre : cependant je sais, à n'en pas douter, que, par ses ruades, elle lasse, décourage, & peut écarter le Lion. Je n'ai jamais vu qu'en aucune occasion elle fît usage de ses cornes. On pourroit les regarder comme inutiles, s'il étoit possible de douter de la sagesse & des précautions que la Nature fait employer, & dont elle ne nous laisse pas toujours appercevoir les motifs.

J'ai pensé qu'il étoit essentiel d'accompagner ces deux figures, que je livre à l'empressement des personnes qui me les ont demandées, d'une légère description qui pût d'avance en faciliter l'examen; mais on sentira bien que je n'ai pas tout dit sur cet animal extraordinaire.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Espérance*, par M. le Vaillant. Cet Ouvrage jette un jour si nouveau & si intéressant sur cette partie de l'ancien Continent, qu'il ne peut que satisfaire infiniment les Amateurs d'histoire, & la masse nombreuse de Lecteurs qui cherchent, dans les récits de Voyages, des faits avérés & de l'instruction. Il est précieux par le fond, infiniment intéressant par la manière naturelle & philosophique de l'Auteur. Enfin, il me semble qu'aucun Voyage n'inspire un intérêt aussi vif & aussi touchant. A Paris, ce 28 Mars 1789.

Mentelle.

PRIVILÈGE DU ROI.

Louis, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutetenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le sieur Leroy, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public les *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique, & Description des Oiseaux & Animaux de cette partie du Monde, par M. le Vaillant*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume,

pendant le temps de vingt-cinq années consécutives, à compter de la date des Présentes. **Faisons** défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de Notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans-causes, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidives, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons; **A la charge** que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans Notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur Archevêque **de Bordeaux**; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans Notre Bibliothèque publique, un dans celle de Notre Château du Louvre, un dans celle de Notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur **de Maupeou**, & un dans celle dudit Sieur Archevêque : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. **Voulons** que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseil-

lers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier Notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, non-obstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est Notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-huitième jour du mois d'Octobre, l'an de Grace mil sept cent quatre-vingt-neuf, & de notre Regne le seizième. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 1959. fol. 215, *conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil, du* 16 *Avril* 1785. *A Paris, le* 30 *Octobre* 1789.

Signé KNAPEN, *Syndic.*

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les Figures du Tome second.

Le Hottentot Gonaquoi, *Pl. IV*, *page* 2

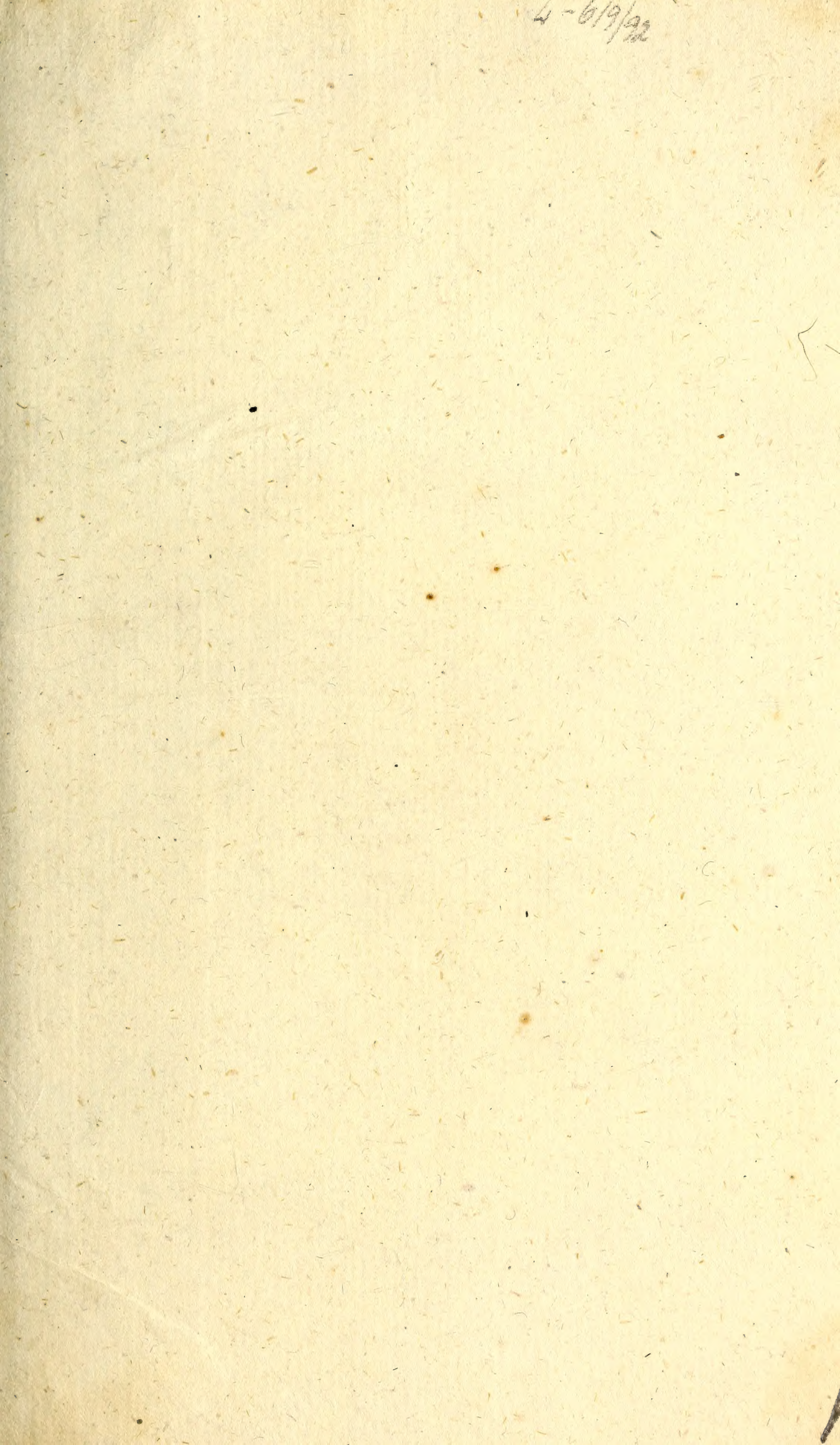
Le Caffre, *Planche V*, 155

La femme Caffre, *Planche VI*, 157

La Hottentote, *Planche VII*, 249

La Girafe mâle, *Planche VIII*, 283

La Girafe femelle, *Planche IX*, 284


4-619/22





